This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06827584 5

ZKVG
Jesuits

LE

DE

avec

et

un

Abo

la

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES;

AVEC DES ADDITIONS, DES NOTES CRITIQUES, ET DES OBSERVATIONS POUR LA PLUS GRANDE INTELLIGENCE DE CES LETTRES.

MISSIONS DU LEVANT,

Précédées d'une Notice historique sur la vie de Mahomet, la religion, le génie, et les conquêtes de ce faux prophète;

PAR M. ***,

ANCIEN ARCHIDIACRE ET VICAIRE-GÉNÉRAL DE SOISSONS.

V.5 ✓

TOME PREMIER.

STER LIBRARY
NEW-YORK

A PARIS,

Chez { MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.
H. NICOLLE, Libraire, rue de Seine, n°. 12.

1809.

quel il a tendu pendant toute sa vie, de tous les efforts de son génie. Pour parvenir à deviner Mahomet, il faut chercher à bien saisir les traits de son caractère, étudier sa vie privée et sa vie publique, le considérer comme législateur, conquérant et fondateur d'une religion nouvelle.

On manque le but de l'histoire quand on n'y cherche que le merveilleux propre à nourir notre irrésistible penchant à la curiosité; l'histoire est l'école de la sagesse et de la politique, les grands événemens donnent toujours de grandes leçons. Mahomet, jugé avec impartialité, offre des qualités et des traits à imiter, mais couverts et déshonorés par un tissu de vices honteux et de crimes atroces, qui ont voué sa mémoire au mépris et à la haine du vrai philosophe et de l'homme vertueux. Il est surtout un objet d'intérêt et d'utilité que nous ne devons pas omettre : le parallèle entre la religion de Mahomet et la vraie religion, rend sensibles et presque palpables les caractères de divinité qui se trouvent réunis dans l'histoire de l'établissement du christianisme.

Tableau abrégé de la vie de Mahomet.

La ville de la Mecque donna le jour à Mahomet : son origine étoit illustre ; les Arabes conservent sa généalogie qui le fait descendre d'Ismaël et remonter jusqu'à Adam. Dès ses premières années, il

devint orphelin, et il n'hérita de ses parens que leur pauvreté : un de ses oncles, citoyen notable de la Mecque, le reçut chez lui, pourvut à son éducation, et bientôt l'initia dans les affaires de son commerce. Le jeune Mahomet montroit une pénétration d'esprit au-dessus de son âge, une conduite réfléchie, toutes les qualités qui gagnent la confiance. Il entroit à peine dans ses quatorze ans, lorsque la guerre s'étant déclarée entre les Coreïshites et les Kenanites, il y fit ses premières campagnes : sa valeur et son sang froid dans les combats, commencèrent sa réputation ; il porta ensuite les armes contre les Hawazenites ; partout sa tribu fut victorieuse.

La paix rendit Mahomet à ses premières occupations. Cadige, riche veuve, d'une caste noble, et comme lui descendue de l'illustre tribu des Coreïshites, restoit chargée seule par la mort de son mari, d'un commerce florissant et très-étendu ; il falloit tout abandonner ou trouver un homme capable de réparer la perte cruelle qu'elle venoit de faire.

Abutaleb avoit ramené son neveu à la Mecque : héritier de la préfecture du temple, Abutaleb y jouissoit d'un grand crédit ; sa maison étoit ouverte à tous les princes arabes, les personnages les plus distingués de la nation. Le jeune Mahomet se vit à portée de faire les plus belles connoissances : orné des dons de la nature et des grâces de son âge, avec l'œil réfléchi d'un observateur, parlant peu, et ingénieux dans ses réponses ; d'un caractère ferme et décidé, mais prévenant et docile, il recevoit avec modestie, les marques d'estime qu'on lui

prodiguoit. Sa réputation d'homme d'honneur et de probité étoit telle, qu'il mérita d'être appelé par ses concitoyens du nom d'*Elumin*, qui veut dire *homme sûr*. La réputation d'un mérite si distingué parvient jusqu'à Cadige; elle voit Mahomet, l'interroge, lui expose l'état de son commerce et de sa fortune, et étonnée des connoissances qu'il développe, et de la sagesse des conseils qu'il lui donne, elle n'hésite plus à lui confier ses intérêts, et lui propose de prendre la direction de ses affaires. Mahomet accepte, et bientôt après part pour la Syrie, avec une quantité considérable d'objets de commerce et de marchandises d'un grand prix. Tout prospère entre ses mains; il revient à la Mecque, chargé de richesses. Cadige, dans les transports de sa joie, ne sait plus comment lui exprimer sa reconnoissance, elle lui offre sa main. Abutaleb unit les deux époux, et donne vingt chameaux pour la dot de Cadige.

Cadige avoit quarante ans, et Mahomet n'en comptoit que vingt-cinq : avec tant d'autres moyens de séduction, il lui fut facile de prendre assez d'ascendant sur le cœur de son épouse, pour la soumettre à ses moindres désirs et à toutes ses volontés. Maître absolu du cœur d'une épouse qui ne voit que par ses yeux, ne pense que d'après lui, et qui l'admire en tout, comme un être supérieur doué d'une intelligence qui l'égale aux génies célestes, il étoit encore possesseur d'une grande fortune. Cadige lui donne quatre enfans; trois périssent dans leur première jeunesse; Fatime seule leur survit. Mahomet voit chaque jour sa fortune s'agrandir; il ne lui reste plus rien à désirer.

La cupidité des richesses n'étoit point sa passion favorite : il en est une autre qui rapporte tout à elle, qui domine toutes les facultés de son ame, l'ambition ; elle ouvre sans cesse devant ses yeux, une carrière immense de projets à parcourir pour s'élever au-dessus de lui-même, et de tout ce qu'il voit dans le monde ; elle murmure et s'indigne de le voir consumer sa vie à entasser trésors sur trésors. Mahomet étoit dans la force de l'âge ; il entend au fond de son ame, la voix de son génie qui l'appelle aux plus hautes destinées ; il lui faut de longues méditations, et la solitude, pour combiner et mûrir ses vastes desseins. Assuré d'avance, de l'obéissance passive de son épouse, il obtiendra son agrément. Cadige, lui dit-il, nous sommes assez riches, la richesse ne donne point le bonheur ; deux ames unies par la douce chaîne du sentiment, et qui savent jouir de leur cœur et de leur fortune pour la tourner au profit de l'amitié, peuvent se suffire à elles-mêmes pour se rendre heureuses : il est temps de nous reposer, et de jouir des biens que la faveur du ciel nous a accordés ; vivons l'un pour l'autre, et bornons là, toute notre ambition. Il soulève en même temps, un coin du voile qui couvroit ses vues ambitieuses, lui montre la vanité des idoles et la honte de l'idolâtrie ; lui parle avec enthousiasme, d'un Etre-Suprême, du Dieu créateur et souverain maître de l'Univers ; lui raconte les divers entretiens qu'il avoit eus avec les Juifs et les chrétiens dans le cours de ses voyages, et développe les principes de cette morale sublime qu'il avoit puisée dans nos livres sacrés. A mesure qu'il voit s'accroître l'impres-

sion que produisent ses discours, il entre plus avant dans l'ame de Cadige; il prend alors le ton d'un prophète et d'un inspiré, et en vient aux inspirations et aux extases. S'humiliant devant l'Etre-Suprême, source unique de la vérité, il révèle le secret de sa science. De lui-même ne pouvant rien et ne sachant rien, il a tout appris de l'ange Gabriel, que Dieu lui a député pour l'instruire : comme l'apôtre des chrétiens, il a été ravi au ciel; c'est là qu'en présence des anges et des patriarches, il est sorti du trône de Dieu un décret solennel qui le proclame son apôtre, prophète du Dieu vivant, législateur et pontife de la nouvelle loi qu'il a reçu ordre de propager par toute la terre. Pour donner plus de crédit et d'autorité à sa parole, il l'entretient des visites fréquentes qu'il reçoit de l'ange Gabriel, et de ses communications secrètes avec l'envoyé de Dieu; et pour la convaincre de la vérité de ses révélations, il enivre l'imagination de son épouse par les vives peintures qu'il lui fait de la gloire et des délices du paradis, des sources de félicité éternelle dont jouiront ses disciples qui abjureront le culte des idoles, et embrasseront sa loi. Malédiction sur les idolâtres et les impies, l'épée de Dieu est entre les mains de son apôtre, pour le venger des infidèles qui refuseroient de croire à sa parole. Cadige goûtoit les douceurs des premières années d'un mariage qui combloit ses vœux. Comment reconnoître un imposteur dans un époux qui fait notre bonheur? séduite par sa tendresse, elle partage son enthousiasme et consent à tout. Mahomet rendu à lui-même se dérobe à la société, renonce au

commerce, et partage sa vie entre son amour pour son épouse et sa passion pour l'étude et les méditations profondes. Peu d'années après, Cadige subit la destinée commune, elle meurt. La mort de son épouse coûte des larmes amères à Mahomet, elle laisse dans son ame un vide qui ne fait qu'accroître son goût pour la vie solitaire; il quitte la Mecque, et se retire dans une grotte du mont Haral (1). Là, seul avec ses pensées, rien ne le distrait; il va, enseveli dans cette solitude profonde, jeter les fondemens de sa grandeur future, avec les bases de son système religieux, moral et politique. Il étoit riche; il s'attache deux hommes instruits et pleins d'érudition, qui lui fournissent tous les matériaux dont il a besoin; il retranche et ajoute, dresse son symbole de foi, compose son cours de doctrine, ainsi que son code de législation; il invente et combine ses moyens d'exécution d'après la connoissance profonde qu'il avoit acquise du cœur humain, des ressorts qui font mouvoir les passions, des mœurs, des usages, du climat et du caractère des nations dont il méditoit la conquête. Il devoit s'annoncer à des peuples ignorans et superstitieux, en homme extraordinaire et divin, et prendre le ton imposant de prophète; il falloit leur parler le langage du plus sublime enthousiasme. Connoissant le génie ardent des Arabes, il cherche plutôt à les séduire par les grâces du style, à les étonner par la magnificence des images, qu'à les persuader par la force du raisonnement : aucune langue n'étoit plus propre que l'arabe

(1) *Abul-Feda*, page 15.

à remplir ses vues ; elle ne se nourrit que d'images, et se plie à tous les tons. Mahomet se mit à échauffer son imagination par la lecture des poëtes, et parvint à se rendre propres les richesses de sa langue : on peut facilement juger jusqu'à quel point il y réussit. Le coran est le chef-d'œuvre de la langue arabe, c'est le jugement qu'en a porté l'antiquité ; c'est encore aujourd'hui le premier livre classique des Arabes. Il est inutile d'avertir qu'il ne s'agit que de la manière de s'exprimer : un roman peut être très-absurde, et par la beauté du style faire la réputation de l'auteur.

Mahomet (1) touchoit à sa quarantième année ;

(1) Plusieurs siècles après Mahomet, les poëtes jouissoient de la plus haute considération en Arabie ; leurs meilleurs ouvrages affichés sur la porte du temple de la Mecque, étoient exposés aux regards du public ; l'auteur qui, au jugement des connoisseurs, remportoit la palme, acquéroit un nom célèbre dans la postérité. Labid Ebn Rabia, poëte fameux, y avoit attaché un poëme de sa composition : sa réputation et le mérite de son ouvrage écartoient les concurrens ; aucun qui osât se présenter pour lui disputer le prix. On mit à côté de son poëme le second chapitre du coran ; Labid, quoique idolâtre, fut saisi d'admiration à la lecture des premiers versets, et s'avoua vaincu.

Cette admiration que la lecture du coran inspire aux Arabes, vient de la magie de son style, du soin avec lequel Mahomet embellit sa prose des ornemens de la poésie, en lui donnant une marche cadencée, et en faisant rimer les versets. Quelquefois aussi quittant le langage ordinaire, il peint en vers majestueux, l'Eternel assis sur le trône des mondes, donnant des loix à l'Univers : ses vers deviennent

toutes les bases de son immense édifice étoient jetées; l'heure de se produire sur le théâtre du monde étoit arrivée. Un jour, dit Abul-Feda, que Maho-

harmonieux et légers, lorsqu'il décrit les plaisirs éternels du séjour des délices; ils sont pittoresques, énergiques, quand il offre la peinture des flammes dévorantes (1).

Pour juger Mahomet, il faut se garder de la partialité des uns et de l'enthousiasme des autres; rapporter fidèlement les faits, et non les contes ridicules dont plusieurs écrivains d'Europe, sur des relations hasardées, ont rempli son histoire. Lorsque je racontois aux Arabes, dit M. Savari, les fables que nous débitons au sujet de leur prophète, ils ne pouvoient s'empêcher de rire de notre crédulité.

Que penser des écrivains qui, placés à une distance immense des lieux où les faits se sont passés, donnent si légérement le démenti aux auteurs arabes, ne veulent voir dans Mahomet qu'un conducteur de chameaux, lui disputent l'origine de sa naissance, parce qu'il est né pauvre, veulent qu'il n'ait été qu'un homme ignorant, sans culture d'esprit, ne sachant ni lire, ni écrire; et qui, dans la suite de leur récit, étonnés eux-mêmes des ressources de son génie, le font naître de la tribu des Coreïshites, l'une des plus illustres qu'il y eût alors dans l'Arabie, lui accordent le mérite de s'être approprié les richesses de sa langue, l'une des plus harmonieuses et des plus expressives de l'Orient, une pénétration d'esprit qui embrassoit d'un coup d'œil toute l'étendue de son sujet, ce rare talent d'improviser qui frappoit d'étonnement la foule qui couroit à ses prédications fanatiques, un extérieur noble et gracieux qui venoit à l'appui de ses discours, le ton

(1) M. Savari, préface, p. ix.

met se promenoit pensif et rêveur sur le mont Haral, une voix céleste se fit entendre, et répéta plusieurs fois ces mots : O Mahomet! tu es l'apôtre de Dieu, et je suis Gabriel. Mahomet comprend le sens de l'oracle, et obéit à sa voix; il quitte le lieu de sa retraite et retourne à la Mecque. Cadige avoit cru la

---

séducteur d'un homme persuadé, une éloquence vive, hardie, entraînante, pleine d'images et de traits propres à remuer les ames et à les enflammer.

Sans doute, pour augmenter le nombre de ses dupes, Mahomet publioit qu'il ignoroit l'art de lire et d'écrire; que de lui-même il ne savoit rien, pas même les élémens des sciences les plus communes : pur charlatanisme; il falloit qu'il se dît ignorant, et qu'il le fît croire, pour persuader à un peuple grossier et superstitieux, qu'il avoit tout appris de l'ange Gabriel, et pour se faire passer pour un homme inspiré. Il est des momens cependant, où l'imposteur le plus adroit trahit son secret. Près de mourir, et pouvant à peine parler : Apportez-moi, dit-il, du papier, afin que je puisse vous transmettre mes dernières instructions (1).

Dites, vous aurez raison, que Mahomet, pendant tout le cours de sa vie, fut fourbe et imposteur; mais n'appelez point ignorant, et un homme sans moyens, un génie extraordinaire qui, pendant plus de vingt ans, a paru avec tant d'éclat sur le théâtre de l'Univers. En lui refusant des talens, vous le rendrez moins coupable; il l'est bien davantage par l'abominable abus qu'il a fait des dons que le ciel lui avoit départis (2).

---

(1) *Abul-Feda*, p. 102 et 136.

(2) Voyez *Siècles chrétiens*, p. 535 et suiv.

première à sa mission ; Ali fut son premier disciple. Ayant reconnu en lui un caractère impétueux, une imagination ardente, Mahomet s'attacha à fortifier ses dispositions naturelles, et bientôt il se rendit digne d'être le rival de ses exploits guerriers. Mahomet ne se produisit point d'abord avec éclat ; il étoit prudent de s'assurer avant tout, d'un nombre suffisant de disciples propres à échauffer les esprits et à donner du crédit à son apostolat. Abutaleb, son oncle, embrasse l'islamisme, et amène aux pieds du prophète une vingtaine de ses concitoyens : leur naissance, leurs richesses, et les talens de plusieurs d'entre eux, firent naître dans son cœur de flatteuses espérances. Trop foible encore pour paroître au grand jour, il ne s'appliqua qu'à instruire ses croyans, et à les affermir dans leur foi : pendant trois ans encore, il couvrit des ombres du mystère, sa doctrine et ses vastes desseins (1).

Enfin, encouragé par ses premiers succès, Mahomet se livre à sa destinée, prêche publiquement l'islamisme, et tonne avec force contre l'idolâtrie, au milieu d'une ville, sa patrie, et toute composée d'idolâtres. Cette première étincelle mit en feu la ville de la Mecque : les prêtres des idoles tremblent pour eux et pour leurs dieux ; ils ameutent les idolâtres les plus superstitieux, Omar se met à leur tête : les proches de Mahomet joignent leurs cris à la voix du peuple irrité ; les chefs de la tribu s'assemblent, et, pour apaiser le tumulte, prononcent l'exil contre

(1) Voyez *M. Savari*, p. 26.

tous ceux qui avoient embrassé l'islamisme. Mahomet cède à l'orage, quitte la Mecque, et se retire dans un château situé sur le mont Safa : ses plus ardens disciples arrivent près de lui. Il part pour se rendre à Taïef; nul danger n'effraie son courage. Il y prêche l'islamisme; son audace révolte le peuple, et il est chassé de la ville : ce ne fut pas cependant sans y avoir gagné des prosélytes. Plusieurs habitans de Médine, qui se trouvoient alors à Taïef, avoient assisté à ses premières prédications : retournés dans leur patrie, ils racontent ce qu'ils ont vu, parlent avec admiration de l'air imposant du prophète, de son courage intrépide, de l'éloquence victorieuse avec laquelle il foudroie les superstitions de l'idolâtrie; ils parlent avec enthousiasme des dogmes et de la morale sublime qu'il leur a annoncés. Est-ce là, ajoutoient-ils, et le ton, et le langage du mensonge; il n'est que l'envoyé de Dieu qui puisse parler ainsi : ce récit enflamme la curiosité des Médinois. Instruit des dispositions des habitans, il arrive à Medine, il y est accueilli; une grande partie de la ville abjure à ses pieds, le culte idolâtrique; des Juifs le reconnoissent pour le Messie; il y jette les fondemens d'une mosquée, et fait bâtir une maison qu'il destine à son épouse Aïesha, fille d'Abubeker. Dans l'espérance d'attirer les Juifs à sa religion, il ordonne que dans la prière on se tourne vers Jérusalem. Les conversions se multiplient : ce succès élève son courage; il fait descendre du ciel l'ordre de combattre, à force ouverte, les infidèles qui refuseroient d'embrasser l'islamisme.

Les Coreïshites de la Mecque, alarmés des pro-

grès du fanatisme, déclarent la guerre aux habitans de Médine, et jurent la mort de l'imposteur.

Mahomet rassemble environ trois cents soldats : les forces des Coreïshites étoient très-supérieures ; les ennemis étoient en présence. Mahomet se tourne vers sa petite troupe : Triomphe, s'écrie-t-il, triomphe ! voici les anges qui descendent du ciel, ils combattront à vos côtés : et les soldats assurés de ce secours volent au-devant de la mort, et se croient invincibles. Les ennemis sont mis en déroute, et perdent la moitié de leurs soldats, qui sont ou tués ou faits prisonniers : cette victoire ne coûta que quatorze croyans. Leurs ames, s'écrie Mahomet, montent au ciel avec les anges, et leurs fronts sont ceints de la couronne du martyre : pourroit-on en douter ? un nouveau verset du coran, apporté par l'ange Gabriel, chante leur apothéose. Ce sera dans toute la suite de cette histoire ; nous ne le répéterons plus, le sort de tout croyant qui meurt les armes à la main contre les infidèles. Variant, suivant les circonstances, ses moyens d'imposture et de séduction, Mahomet avoit réussi à allumer le feu de l'enthousiasme dans tous les cœurs, et à faire désirer, comme le suprême bonheur, la gloire de verser son sang pour la défense de l'islamisme. Ali avoit fait des prodiges de valeur ; Mahomet récompense son attachement pour lui, en lui donnant en mariage sa fille Fatime, dont le nom est devenu dans la suite si célèbre dans l'histoire du mahométisme.

Les nombreuses défaites des Coreïshites n'abattent point leur courage ; ils se rassemblent et se portent contre les croyans avec une armée de trois mille

hommes; la terre est jonchée de morts. L'apôtre des musulmans fut assailli d'une nuée de traits et de dards : le visage percé, les dents fracassées, tout couvert de blessures, il garde son sang froid et son intrépidité. A cet aspect, ses soldats frémissent de fureur, et accourent lui faire un rempart de leurs corps; Mahomet est sauvé, et tous les efforts des Coreïshites ne peuvent empêcher les musulmans de faire une retraite glorieuse.

Cet échec ne fit point baisser le crédit de Mahomet. Ce fut là, se disoient entre eux ses fanatiques soldats, une épreuve du ciel, qui vouloit leur donner, dans la personne de leur prophète, un glorieux exemple de l'air calme et serein que doit montrer un vrai croyant, même environné des ombres de la mort.

Cette opinion s'accrut encore par les nouvelles victoires que remporta l'apôtre des musulmans. Les Juifs s'étoient joints aux Coreïshites, leur armée fut battue; et un nouveau verset du coran descend du ciel, pour déclarer que les dépouilles enlevées aux Juifs rebelles appartiennent à Dieu et à son prophète.

Toutes les harangues de Mahomet à ses soldats, en faisant sonner la charge du combat, quoique variées sous différentes formes, se réduisoient toujours à celle-ci : Soldats, allez au nom de Dieu et de son apôtre; devant vous le *paradis*, derrière vous l'*enfer;* vos jours sont comptés, nul danger ne peut vous arracher la vie avant l'heure marquée par un décret éternel : qu'auriez-vous à craindre? les anges de Dieu sont ici pour combattre à vos côtés, et si vous périssez dans le champ d'honneur, ils seront là, pour

porter vos ames dans le sein de Dieu. Périsse l'infidèle ; triomphe au vrai croyant.

Faut-il s'étonner que, toujours inférieur en forces, Mahomet ait toujours été victorieux. Que peut la supériorité du nombre contre des soldats ainsi fanatisés ? le courage se change en fureur : courir à la mort est la preuve la plus certaine de sa foi ; tuer un infidèle est offrir à Dieu le plus agréable sacrifice ; périr dans le combat, les armes à la main, c'est cueillir la palme du martyre, monter au ciel, se couronner de bonheur et de gloire.

Fiers du léger avantage que les Coreïshites avoient remporté dans la dernière affaire, et se croyant alors assez forts pour se mesurer avec les musulmans, ils se portent vers Médine dans le dessein d'en former le siége : les Kenanites, les Gatfanises et les Coraïdites se joignent à eux ; les environs de Médine sont couverts de tentes et de drapeaux ; les boucliers et les casques réfléchissent au loin la lumière du soleil ; une forêt de lances sembloit être sortie tout à coup de la terre. Mahomet avoit à peine trois mille hommes à opposer aux forces ennemies, quatre fois supérieures en nombre : cet appareil guerrier jette la terreur dans la ville assiégée ; les murmures éclatent, et des séditieux font entendre des cris de révolte. Immobile, au milieu d'un peuple consterné, le général des croyans montre un front calme et serein, donne ses ordres avec une tranquillité qui en impose à la crainte ; on croit que l'ange Gabriel lui a apporté du ciel l'assurance de la victoire : l'événement justifie ce pressentiment. Ma-

homet se porte avec ses trois mille hommes vers les troupes coalisées, force les retranchemens, immole ses victimes, et contraint le reste de l'armée de chercher son salut dans la fuite. Le siége de Médine est levé, Mahomet y rentre en vainqueur, et y est reçu comme l'ange des combats et l'envoyé de Dieu.

Désespérant d'attirer les Juifs à sa religion, Mahomet fait descendre du ciel l'ordre d'exterminer ceux d'entre eux qui avoient résisté aux premières invitations de son apôtre. L'impétueux Ali repousse avec vigueur, les Juifs coraïdites qui se défendoient vaillamment. Pressés de toutes parts, et près de tomber sous le glaive de l'aggresseur, ils demandent la paix, et se soumettent à reconnoître Mahomet pour l'apôtre de Dieu. Mahomet avoit secrétement juré leur perte : leur conversion à l'islamisme ne les sauvera pas; mais pour ne pas prendre sur lui l'odieux de sa vengeance, il remet leur sort entre les mains de Saad, prince de Awesites; il étoit leur ennemi mortel. Saad voit à ses pieds les infortunés Coraïdites, qui demandent la vie ; son ame cruelle est impénétrable à la pitié, il prononce de sang froid : Mettez à mort les hommes, et partagez les biens; que les femmes et leurs enfans soient emmenés en captivité. C'est l'arrêt de Dieu, s'écrie Mahomet; il a été porté au septième ciel, et vient d'être révélé à Saad. Il fut exécuté à la rigueur; les hommes furent égorgés ; les femmes, les enfans et tous les biens des Coraïdites devinrent la proie des vainqueurs.

Ribana, la plus belle des Juives, échut en partage à Mahomet; elle étoit à ses genoux, il la relève et lui

lui offre sa main, cette main encore rougie du sang de ses proches, et des chefs de sa tribu égorgés sous ses yeux : des sentimens de haine et d'horreur soulèvent son ame tremblante ; mais bientôt la vanité séduit son imagination, l'ambition corrompt son cœur ; Ribana se fait musulmane et épouse Mahomet. Cet homme de sang étoit dominé à la fois par la passion de l'ambition, et par celle du plaisir ; Zaid étoit son fils adoptif ; Zainab, son épouse, étoit la plus belle des Coreïshites. Mahomet la voit chez son époux ; sa beauté allume de nouveaux feux dans son ame ; quelques mots qu'il prononce trahissent son secret. Zaid, en homme politique, répudie sa femme, et n'a pas honte de la livrer ainsi à la passion du prophète. Le scandale étoit trop révoltant, les murmures éclatent ; un père ravir à son époux la femme de son fils adoptif ! Mahomet a recours à son stratagème ordinaire, il fait parler le ciel (1) : l'oracle fait taire les murmures, et le complaisant Zaid vit son nom écrit dans le coran. C'est le seul des compagnons de Mahomet qui ait eu cet honneur.

La défaite des Coraïdites et de leurs alliés, les scènes d'horreur qui en ont été la suite, jetèrent partout la terreur et l'épouvante : en vain les tribus de Lahian, et celles des Gatfanites et des Mostatekites veulent s'opposer au torrent et développent un grand courage ; rien ne résiste à la fortune de Mahomet ;

(1) *Coran*, chap. 33.

trait politique, lui fait demander par le roi d'Abissinie, sa fille Ommhabiba en mariage. Ce monarque, environné de sa cour, fait lui-même la cérémonie des fiançailles : c'est encore le ciel qui parla en faveur de ce mariage, et il fut le gage d'une alliance que l'amitié que Mahomet prit pour Ommhabiba rendit inaltérable.

L'ambition ne connoît point de limites et ne se repose jamais. Respecté comme prophète, obéi comme général, Mahomet assemble le peuple et lui annonce le dessein que Dieu lui inspire d'envoyer des ambassadeurs à l'empereur et aux rois étrangers ; il fait graver un sceau avec cette légende :

MAHOMET

APÔTRE DE DIEU.

En vertu de l'ordre qu'il en a reçu du ciel, il invite ces princes à embrasser l'islamisme.

L'ambassadeur présente la lettre à Cosroës, roi de Perse, qui s'en irrite et la déchire avec dedain. Il mande à son vice-roi dans l'Arabie heureuse, de lui envoyer, sur le champ, cet insensé qui fait le prophète dans la province d'Elhejaz. Cosroës est assassiné par Siroës, son fils. A la sollicitation de ce parricide, le vice-roi de l'Yemen embrasse l'islamisme avec tous les grands de sa cour.

Le roi d'Abissinie reçoit la lettre de la main de l'ambassadeur, l'applique sur ses yeux, descend de son trône et prononce la profession de foi du pro-

phète. Elmondar, roi de Bahrain, suit son exemple. Le prince d'Yemama embrasse, de lui-même, la religion nouvelle, et peu de temps après, apostasie : Retourne vers ton maître, dit le hara, prince souverain dans l'Arabie déserte ; je partirai dans peu, et lui porterai ma réponse. Périsse son royaume, s'écrie Mahomet; malédiction qu'il lance contre tous les princes qui refusent de le reconnoître pour prophète et l'apôtre de Dieu. Son audace semoit partout la terreur : la crainte de le voir fondre sur les provinces romaines, voisines de l'Arabie, avoit gagné jusqu'à l'empereur Héraclius ; il avoit reçu, à deux différentes époques, des ambassadeurs de sa part. Pour ne point l'irriter par un refus formel, il crut qu'il étoit d'une sage politique de dissimuler, et il affecta de traiter ses députés avec une distinction marquée. Il se borna à répondre, que l'objet de sa lettre qui l'invitoit à abjurer la religion des Romains et à embrasser la sienne, lui imposoit la loi d'y apporter les plus sérieuses réflexions ; et il renvoya ses députés avec de riches présens.

La malédiction de Mahomet contre les princes rebelles à sa voix, étoit une arme trop foible pour le faire réussir dans ses projets ambitieux ; tant d'audace annonçoit assez qu'il avoit dû préparer depuis long-temps ses moyens d'exécution. Les défaites fréquentes des Coreïshites, n'avoient affoibli ni leur courage, ni la haine qu'ils lui portoient. Sa politique ne lui offroit que deux partis à prendre ; ou de les anéantir comme il avoit fait à l'égard des Juifs, ou de s'en faire des alliés, en les soumettant

ligion de Mahomet, sont honorés du titre d'alliés; ceux qui refusent l'islamisme, sont faits tributaires.

Mahomet déclare Ali son lieutenant et son vicaire dans les fonctions de son apostolat, l'investit de ses pouvoirs et l'envoie prêcher la croisade dans l'Arabie heureuse. Avant son départ, Ali, dans une assemblée nombreuse, paroît devant son maître, en humble disciple, pour recevoir sa mission. L'imposteur, pour placer les assistans sous l'impression du fanatisme, fait approcher Ali, lui met la main sur la bouche, puis sur le cœur, et adresse au ciel cette invocation : O Dieu! délie sa langue et éclaire-le de ton esprit; qu'il soit le prédicateur de ta loi et la terreur de tes ennemis. Ali partit : arrivé dans l'Arabie, il lit aux peuples les lettres de créance de son apôtre, prêche l'islamisme à la tête de son armée, combat ceux qu'il ne peut convaincre. Le torrent se répandoit de tous côtés; l'épée levoit les obstacles qu'Ali rencontroit dans sa mission. Un jour suffit pour convertir la tribu de Hamdan; les peuples, frappés de stupeur, se soumettent et obéissent. Mahomet s'étoit remis en marche pour Médine; Ali lui dépêche un courrier pour lui porter la nouvelle de ses succès.

Le génie de Mahomet ne restera pas oisif à Médine, chaque moment est mis à profit. Occupé à recevoir les ambassadeurs des têtes couronnées, à envoyer ses lieutenans dans les provinces conquises, à exécuter, par ses généraux, des expéditions nécessaires à sa grandeur, à lier ensemble les membres épars de cette grande monarchie, dont la force combinée devoit

subjuger une grande partie du monde, il met son ambition à paroître aussi grand dans les soins paisibles du gouvernement qu'à la tête des armées (1).

Le pélerinage de la Mecque, acte de dévotion qui remontoit à la plus haute antiquité, entre dans ses moyens de séduction ; il en fait le cinquième article fondamental de sa religion (2). Pour l'autoriser par son exemple, il part de Médine, accompagné de quatre-vingt dix mille pélerins, et suivi d'un grand nombre de victimes ornées de fleurs et de bande-rolles. Après avoir passé la nuit en prières, il entre avec son cortége dans la Mecque ; il en traverse les rues en silence et avec cet air d'un homme inspiré, qu'il savoit si bien contrefaire. Il arrive au temple, baise respectueusement l'angle de la pierre noire, et fait les sept circuits religieux autour du sanctuaire d'Ismaël, s'approche du marche-pied d'Abraham, et, retourné à l'angle de la pierre noire, il la baise une seconde fois ; il sort ensuite de la ville par la porte des fils de Mahdoan, et monte sur la colline de Safa. Arrivé au sommet, il se retourne vers le peuple, le harangue, et proclame sa profession de foi ; il descend et s'avance vers le mont Arafat. Nouvelle prédication au peuple ; il se remet en marche et continue jusqu'à ce que l'astre du jour eût disparu. Il vient ensuite à Mozdalefa, et publie la formule de la prière du soir et de celle de la nuit. Il se couche sur

(1) Voyez *Savari*, p. 213.
(2) *Coran*, chap. 2.

de feu : de là, un langage naturellement poétique, le génie de l'éloquence qui s'élève sans effort aux idées sublimes ; et dans sa manière de s'exprimer, ce ton simple, cette onction douce qui gagnent les cœurs; un œil pénétrant qui fait naître presque à la fois toutes les idées du sujet qu'il contemple ; un esprit penseur et réfléchi qui les combine et en saisît les résultats. Interrogez sa vie, suivez-le sur le théâtre de ses exploits, vous lui trouvez une ame d'une trempe extraordinaire, un caractère toujours égal ; au milieu des périls, la sérénité d'un calme inaltérable jointe à cette impétuosité de courage qui fait les héros. Tourné au profit de la vertu, ce rare assemblage de qualités brillantes en auroit fait un grand homme ; mais Mahomet ne les fit servir qu'aux passions les plus odieuses ; et en les prostituant à une ambition portée jusqu'à la fureur, il n'est plus au tribunal de l'histoire qu'un éternel objet de mépris et d'exécration. Scélérat par calcul, et cruel de sang froid, il cache sous le *masque de l'hypocrisie*, un caractère de sacrilége et d'impiété révoltante, qui lui est propre ; il fait le ciel complice de tous ses crimes. Chez lui, tout attentat est une action sainte, si tôt qu'il sert sa politique ; il égorge ses victimes avec la même tranquillité d'ame qui l'accompagne dans les actions les plus ordinaires de sa vie. Il n'est, quoi qu'on en pense, ni un visionnaire, ni un fanatique, ni un enthousiaste ; maître de son ame et de ses mouvemens, il a trop de calme dans la tête, et un esprit trop réfléchi, pour se faire illusion et être dupe de lui-même : c'est seulement un rôle qu'il

joue pour en imposer à un peuple ignorant, d'une imagination ardente, et naturellement superstitieux ; il veut que l'homme disparoisse en tout ce qu'il entreprend, pour donner à ses paroles et à ses actions, l'autorité et le ton d'un législateur, qui ne parle et n'agit jamais que poussé par une inspiration divine.

Les Juifs sont à ses genoux, implorant sa clémence et sa pitié, réclamant le droit des gens, un traité de capitulation signé par son général ; faisant valoir pour le toucher, et sa promesse et leur conversion à l'islamisme, qu'ils ont embrassé pour sauver leur vie. Un ordre du ciel va le tirer d'affaire ; il en fait descendre un oracle imposteur qui défend de faire grâce et d'exécuter le traité : au nom de Dieu, ces malheureux sont égorgés sous les yeux du tyran ; et il termina cette scène d'horreur et de noire perfidie, par offrir sa main à une jeune Juive dont la beauté l'a séduit ; il la choisit dans le nombre de ses victimes, et en fait son épouse.

C'est encore par un ordre envoyé du ciel, que sa barbare intolérance fait une guerre à mort, aux Juifs, aux chrétiens, aux idolâtres qui refusent d'abjurer la religion de leurs pères et de se soumettre à celle qu'il leur prêche, en vertu de sa mission divine. Veut-il enlever aux époux le cœur de leurs épouses, joindre au nombre de ses femmes celle même de son fils adoptif, c'est encore le ciel qui allume dans son ame, ces feux adultères. L'ange Gabriel lui apporte une loi qui donne à l'apôtre de Dieu, le droit d'honorer de sa couche autant de femmes qu'il en trouvera qui soient dignes de cette faveur. Les incrédules

Débarrassé des affaires de son gouvernement, il se recueille, prend un air calme et serein, se tourne vers ceux qui entouroient son lit, leur donne la paix, et les charge de la transmettre à ses compagnons d'armes qui étoient absens : avec la même tranquillité d'ame, il parle de ses funérailles prochaines, en prescrit le cérémonial. « Ma famille, dit-il, menera le deuil, et sera suivie du reste des fidèles ; l'ange de la mort accompagné de ses légions, priera sur mon tombeau ; Gabriel, mon ami, Michel et Asraphel offriront mes vœux à Dieu, suprême arbitre des destinées des mortels ; les autres anges, à la tête des milices du Très-Haut, fermeront la marche. Ce céleste cortége se mêlera au milieu de vous, quoique vous ne puissiez l'apercevoir ».

Les douleurs s'apaisent ; la gangrène, suite ordinaire du poison, avoit étendu ses ravages ; il sent qu'il touche à sa dernière heure. « L'ange de la mort, dit-il, vient de redemander mon ame ; j'ai obéi. Dieu désire de me voir arriver aux pieds de son trône ; j'en ai pour garant le dernier message de Gabriel : encore un peu, je m'envole pour jamais de ce monde ». Ainsi se termina le roman de la mort de Mahomet, écrit avec toutes les grâces du style par les auteurs arabes.

Encore peu de jours, et Mahomet entre dans une agonie paisible ; il est cité au jugement de Dieu. Adorons ses décrets, et abandonnons le lecteur aux réflexions que cette histoire offre à son esprit.

Le peuple ne peut se persuader qu'il ait perdu son apôtre, les plus fanatiques s'écrient : Il n'est point mort,

mort; il est ravi en extase. Omar, emporté par son zèle bouillant, accrédite cette opinion. Le prophète nous dit-il, n'est pas mort, il est allé vers le Seigneur comme le fit Moïse, qui s'absenta du peuple pendant quarante jours. Il est mort, dit Abubeker, Dieu seul vit toujours, et il récite un verset de l'alcoran (1). Lorsqu'il fallut mettre le corps en terre, les Mohageriens et les Ausariens se disputèrent vivement l'honneur de posséder dans leurs murs ses dépouilles mortelles; les premiers vouloient que son corps fut transporté à la Mecque, sa patrie. Abubeker termina leurs différends en rapportant ces mots recueillis de la bouche de Mahomet : *Un prophète doit être enterré dans le lieu où il est mort.* Ces paroles firent foi; Médine lui donna la sépulture (2).

Les funérailles étant finies, on procéda au choix de son successeur; il s'éleva de grands débats entre les contendans. Ali, son gendre et son cousin, avoit été désigné calife par Mahomet lui-même : la jeu-

(1) Tom. I, p. 70.

(2) L'opinion vulgaire, qui veut que Mahomet a son tombeau à la Mecque, et qui place son corps dans un cercueil de fer, suspendu en l'air par des pierres d'aimant, attachées à la voûte du temple, ne doit le jour qu'à quelques géographes qui n'ont jamais voyagé que dans leur cabinet : l'un et l'autre sentiment sont démentis par les auteurs qui ont été sur les lieux. Voyez *Jannab*, *Abul-Feda*, *Abul-Farai*. Il faut mettre au même rang, les contes et les fables dont les écrivains d'Europe ont rempli la vie du faux prophète de l'Arabie. (Note de M. Savari).

nesse d'Ali et les intrigues d'Aïesha, l'épouse bien aimée de Mahomet, l'en firent exclure. Le vieillard Abubeker l'emporta, et les musulmans lui prêtèrent serment d'obéissance et de fidélité.

Abubeker, en prenant le sceptre de Mahomet (en 632), prit le nom de calife, nom qui, en langue arabe, signifie vicaire. Durant le court espace de son règne, les musulmans poussèrent leurs conquêtes dans les trois parties du continent. Caled surnommé l'*épée de Dieu*, porta la terreur et la mort dans les armées romaines : *Paradis devant vous, enfer derrière*, etoit d'après son maître, toute la harangue que prononçoit ce chef arabe, près de livrer bataille. La ville de Damas, assiégée une seconde fois, avoit capitulé, et les habitans avoient obtenu la liberté de se retirer sur les terres de l'empire. Le farouche Caled poursuivit ces malheureux fugitifs, les atteignit et massacra tous les chrétiens qui opposèrent la plus courageuse résistance contre leurs perfides ennemis. Le gendre de l'empereur Héraclius, digne d'un meilleur sort, y périt les armes à la main.

Abubeker, en mourant, nomma pour gouverner après lui, Omar, plus enthousiaste, plus fanatique encore que son prédécesseur. Il fit aux chrétiens, une guerre opiniâtre et terrible; les moines, principaux objets de sa vengeance, étoient immolés à sa fureur partout où il les rencontroit. L'épouvante saisit les armées grecques, elles n'osèrent plus se mesurer contre des adversaires au courage desquels rien ne pouvoit résister : la prise de Jérusalem cou-

ronna cette mémorable expédition. Omar entra dans la ville sainte (637), non avec le faste d'un conquérant, mais comme un mendiant, monté sur un chameau roux qui portoit deux petits sacs d'orge, de riz et de froment mondé, seules provisions dont il se consenta toute sa vie (1).

Jamais valeur ne fut plus impétueuse que celle de ces fanatiques; jamais succès ne furent plus rapides. Les Abu-Obeir, les Derar, les Amrou, les Caled et les Saad, généraux intrépides, subjuguèrent les plus belles provinces de l'Asie, battirent et dispersèrent les troupes romaines. Le foible Heraclius, tremblant dans son palais de Constantinople, abandonnoit indignement ses sujets au fer de l'ennemi, et le vainqueur de Cosroes faisoit rougir la victoire elle-même des avantages qu'elle lui avoit autrefois procurés. La Palestine, la Syrie entière et la Phénicie reçurent la loi des conquérans. Amrou (639), envahit l'Egypte. Les hérétiques jacobites et eutychéens, par haine contre les orthodoxes, lui facilitèrent les moyens de conquérir cette fertile contrée.

---

(1) Voyez M. Jondot, *Tableau historique des nations*, t. II, p. 353; ouvrage qui tiendra un des premiers rangs parmi les livres classiques: principes solides et religieux, ordre chronologique observé avec une sévère exactitude, une grande pureté de diction, des caractères bien dessinés, narration rapide, les ornemens du style qui ôtent aux analyses leur sécheresse naturelle, sans nuire à la clarté et à la précision..... Je m'arrête là; il n'appartient de louer les grands maîtres qu'à ceux qui leur ressemblent.

La prise d'Alexandrie (646, entraîna la perte de toute l'Egypte. Amrou cédant malgré lui, aux ordres réitérés de son maître ignorant et fanatique, livra aux flammes la bibliothèque d'Alexandrie, cet inappréciable dépôt des traditions et des connoissances humaines. Si ces livres, lui écrivit ce fanatique, s'accordent avec le livre du prophète, ils sont inutiles, l'alcoran suffit; s'il ne s'y accordent pas, il faut les détruire. Peu de temps après, les musulmans envahirent le reste de l'Afrique, pénétrèrent jusqu'en Ethiopie, et, se tournant vers l'Europe, finirent par subjuguer l'Espagne, et, à force de combats et de victoires, menacèrent de donner des fers au monde entier.

Un fait plus merveilleux, et en soi plus incroyable que tous ceux que nous avons racontés, fait qui remonte à plus de douze cents ans, qui, de siècle en siècle, subsiste sans interruption, et que nous avons toujours sous les yeux, c'est de voir l'Egypte, la Grèce, l'Asie, les Indes, presque tous les royaumes du Levant, une immense partie de l'Univers, rester prosternés aux pieds d'un fourbe et d'un imposteur; adorer, comme descendu du ciel, un livre, tissu bizarre de fables extravagantes et absurdes; s'entêter, se rendre esclaves d'un système religieux qui, examiné de sang froid et avec impartialité, ne peut soutenir le regard du sens commun le plus ordinaire. Quel opprobre pour la raison, dont nous sommes si fiers; quelle leçon pour l'orgueil de l'homme!

SYSTÈME RELIGIEUX DE MAHOMET.

Ses dogmes fondamentaux, son symbole de croyance.

1°. Un seul Dieu, créateur de l'Univers, et par sa providence, arbitre souverain des destinées de l'homme.

2°. Une seule personne en Dieu.

3°. Les peines et les récompenses de la vie à venir; le jugement de toute la vie aussitôt après la mort; un paradis, un enfer, la résurrection des corps.

4°. L'alcoran, parole de Dieu écrite; livre descendu du ciel; écrit par les anges sous la dictée de Dieu, apporté à Mahomet par l'ange Gabriel, symbole de créance, code de morale, et de législation, règle suprême de vérité.

5°. Mahomet, apôtre de Dieu, son prophète, interprète de ses loix, organe de ses volontés, pontife de la religion, législateur et roi de tous les vrais croyans.

6°. Mahomet a été l'objet des vœux ardens des patriarches, et prédit par tous les anciens prophètes: c'est Mahomet que Jésus, fondateur et législateur du christianisme, a en vue lorsque, se séparant de ses apôtres pour s'élever dans les cieux, il leur annonce qu'il en descendroit un prophète plus grand que lui. Mahomet est le vrai Paraclet promis par Jésus-Christ à ses disciples.

7°. En vertu de sa mission divine, et investi de tous les pouvoirs du Dieu suprême, Mahomet a reçu l'ordre de prêcher et de propager l'islamisme chez toutes les nations. Paix aux vrais croyans; guerre aux impies. Il lui a été donné l'ordre et le droit d'exterminer par le glaive, ceux qui refuseroient de croire à sa parole. Tout croyant qui périt les armes à la main contre les infidèles, meurt martyr, et les anges reçoivent son ame pour la transporter dans le séjour de l'éternelle félicité. Ouvrez le Coran; ces sept dogmes fondamentaux composent son symbole de croyance.

8°. Mahomet révèle, dans un grand nombre de chapitres de l'alcoran, le secret insensé de son insatiable ambition; il ne prétendoit pas à moins qu'à la monarchie universelle.

L'état des opinions religieuses sembloit ouvrir la carrière à ses projets ambitieux. Le paganisme étoit menacé d'une chute prochaine; les empereurs de Rome élevoient chaque jour de nouveaux autels au Dieu des chrétiens; les apologistes de la religion et les ouvrages des grands hommes des quatre siècles précédens, étoient lus avec avidité; la lumière de l'Evangile avoit pénétré jusqu'aux extrémités de la terre; les philosophes eux-mêmes rougissoient des fables qu'ils avoient adorées avec le peuple, et changeoient en êtres purement allégoriques, les dieux de la mythologie païenne. Etoit-il donc si difficile d'établir le culte de l'Etre suprême, la religion du théisme, sur les ruines d'une religion qui n'avoit plus pour appui que de vieilles traditions qui perdoient chaque jour de leur crédit? Cependant Mahomet connoissoit

la force de l'éducation et l'empire de l'habitude; en enlevant aux peuples leurs dieux, il conserva l'usage des sacrifices, et une partie des superstitions du paganisme.

Chassés de leur pays, poursuivis par la justice de Dieu, errans de contrées en contrées, un grand nombre de Juifs s'étoient arrêtés en Arabie, et y entretenoient un commerce très-florissant. Mahomet avoit dû se flatter de l'espérance de les attirer à lui; il avoit presque tout tiré de leurs livres sacrés, sa doctrine sur l'unité et les attributs de Dieu, l'origine du monde, la hiérarchie des anges. On voit dans l'alcoran plusieurs chapitres consacrés à la louange des patriarches qui ont précédé le déluge, et de ceux qui sont venus après : il parle avec le plus profond respect de tous leurs prophètes. Les traits de ressemblance entre sa théologie et celle des Juifs sont frappans : c'est à ses entretiens avec l'ange Gabriel, et avec Moïse, leur législateur, qu'il se glorifie de devoir les connoissances célestes dont Dieu lui a ordonné d'éclairer l'Univers. Les idées, les images, les maximes de morale, dont il a enrichi son coran, presque tout ce que l'on y trouve de plus beau et de plus sublime est une imitation facile à reconnoître, des livres de Salomon, des pseaumes de David, et des prophètes de l'ancien Testament. Les rites, les ablutions, les sacrifices, la circoncision, les jeûnes, jusqu'aux loix civiles et politiques, ont des rapprochemens sensibles avec les loix, les usages et les observances pratiquées par la nation juive. Avant que de s'être rendu maître de la Mecque, et d'y avoir établi le berceau de l'islamisme,

il avoit prescrit à ses disciples d'avoir, dans tout le temps qu'ils consacroient à la prière, le visage tourné vers la ville et le temple de Jérusalem.

Les Juifs qui lisoient leurs prophètes sans les comprendre, et auxquels une longue suite de malheurs n'avoit pu ouvrir les yeux, soupiroient sans cesse après la venue de leur Messie; mais les Juifs le vouloient environné d'éclat et de majesté, brisant les sceptres, subjugant les nations, armé de la foudre contre ses ennemis, les réduisant à lui servir de marche-pied, et étendant son empire sur tout l'Univers. Saisissant avec avidité le sens que les Juifs prêtoient aux prophètes, Mahomet publioit partout que l'islamisme, renversant les autels de toutes les religions du monde, alloit bientôt couvrir la terre de ses disciples; il se faisoit proclamer, par les oracles que l'ange Gabriel lui apportoit du ciel, le successeur des prophètes, le pontife suprême, le législateur et le roi de tous les vrais croyans. Poursuivant le cours de ses exploits, et enivré de ses victoires, il se flattoit de réussir à se faire reconnoître par les Juifs pour le vrai Messie : c'est en effet du nom de leur Messie que l'appeloient, et c'est en cette qualité que les peuplades de Juifs qui se soumettoient à l'islamisme pour échapper au glaive et à la confiscation de leurs biens, venoient lui rendre hommage, et prêter entre ses mains serment d'obéissance et de fidélité.

Après avoir triomphé de la résistance des Juifs et des idolâtres, Mahomet tourna ses armes contre les chrétiens. A cette époque, quel triste spectacle de disputes théologiques, de querelles religieuses, de

haine, de jalousie, de confusion et d'anarchie, de foiblesse de la part des souverains, d'esprit de révolte du côté des sujets, ne cessoient d'offrir les diverses sociétés chrétiennes répandues dans l'Orient et dans les provinces romaines voisines de l'Arabie! Ces vastes contrées étoient remplies d'Ariens, de Nestoriens, de Jacobites, d'Eutichiens et d'autres sectaires : persécutés, privés des droits de citoyens, et bannis de l'empire, ils avoient emporté dans leurs cœurs une haine égale pour l'église catholique, et pour les empereurs romains qui, entêtés de subtilités métaphysiques, oubliant le soin de leurs Etats, mettoient leur gloire et leur vanité à disputer sur des thèses de théologie, à assembler des synodes pour les opposer à d'autres conciles qui avoient déjà prononcé définitivement sur ces matières importantes, tandis que les Perses, sous les drapeaux de Cosroes, portoient la flamme et le fer aux portes de Constantinople. Les opinions que la foule des chrétiens de toutes sectes, répandus en Orient, y avoient portées, étoient autant de matières combustibles, dont il suffisoit d'approcher quelques étincelles pour causer un incendie aussi vaste que subit. Toutes ces sectes, isolées, malheureuses, sans centre commun d'unité, irritées encore par le ressentiment, saisirent avec ardeur, l'occasion de se venger : aussi vit-on courir un grand nombre de chrétiens au nouveau législateur, qui leur mettoit le fer à la main contre leurs ennemis.

Divisés sur des dogmes particuliers, ces sectaires étoient d'accord sur deux dogmes fondamentaux du

christianisme, l'unité de Dieu, et l'état éternel de bonheur ou de malheur après la mort. Mahomet, qui vouloit former sa secte de la réunion de toutes les autres, fait de ces deux points capitaux la base de la religion qu'il médite : en offrant à chaque secte une protection puissante, un état sûr, un rempart contre les haines de ses adversaires, il crut son système religieux propre à rassembler sous les étendards de l'islamisme, les Juifs, les Nestoriens, les Eutychéens, et les chrétiens de toutes sectes réfugiés en Perse, en Arabie, en Syrie, qui composoient des sociétés nombreuses.

L'histoire du christianisme étoit trop rapprochée de l'époque de son établissement pour entreprendre de nier l'authenticité, la fidélité, la force concluante de ses monumens : l'hypocrite étoit trop habile dans sa politique, pour ne pas parler avec admiration de ces livres sacrés, avec éloge des apôtres et des premiers prédicateurs de la loi chrétienne, avec un profond respect de son fondateur.

Ouvrons l'alcoran, Dieu l'a permis, pour venir au secours des ames droites et des cœurs exempts de préjugés et de passions ; ce livre, que Mahomet fait descendre du ciel, est l'arme la plus victorieuse contre les erreurs et l'imposture du mahométisme. Transcrivons ici, mot à mot, les témoignages que le prophète de l'Arabie rend à Jésus-Christ.

« L'ange dit à Marie (1) : Dieu t'annonce son

(1) Coran, p. 58, ch. 3.

» Verbe; il se nommera Jésus, le Messie, fils de » Marie, grand dans ce monde et dans l'autre, et » le confident du Très-Haut; il enseignera aux hom- » mes l'Ecriture, la Sagesse, le Pentateuque et l'E- » vangile. Nous croyons aux livres saints que Moïse, » Jésus et les prophètes ont reçus du ciel. Jésus dira : » Les prodiges divins vous attesteront ma mission; » je guéris les aveugles de naissance et les lépreux; » je fais revivre les morts; Dieu m'a donné la puis- » sance des miracles. Craignez le Seigneur, et obéis- » sez-moi, c'est le chemin du salut. Les Juifs furent » perfides envers Jésus; Dieu trompera leur perfidie! » Dieu dit à Jésus : Je t'enverrai la mort, et ensuite » je t'éleverai à moi ».

Cette doctrine est répandue dans tout l'alcoran : on y voit un chapitre consacré à l'honneur de Marie, mère de Jésus (chap. 19). La naissance de saint Jean, son précurseur, est encore aujourd'hui un jour de réjouissance et de fête, célébré avec pompe à Constantinople. Il confesse que les apôtres de Jésus-Christ ont été des hommes justes, et éminens en vertus (chap. Azoara, ℣. 5). Mahomet dit de Jésus-Christ qu'il étoit l'envoyé de Dieu, le Verbe de Dieu, la sagesse de Dieu; qu'il est né d'une Vierge, qu'il est le Messie annoncé par la loi et les prophètes. (Azoara, ℣. 11, 19, 34, 13).

Mahomet disoit aux Juifs : Je suis le Messie promis à vos pères. Il disoit aux chrétiens : Jésus est le Messie annoncé par la loi et les prophètes des Juifs. Comment lever cette absurde contradiction? il reconnoissoit deux Messies; Jésus, qu'il appelle l'en-

voyé de Dieu, et qui a paru sur la terre avec la sagesse de Dieu et le don des miracles; et le second Messie étoit lui-même, sous le nom de Paraclet (1), annoncé par Jésus-Christ à ses apôtres et à ses disciples, et revêtu de la puissance de Dieu, de qui il avoit reçu, outre la force de la parole, le droit de soumettre par le glaive ceux que Jésus n'avoit point soumis par sa sagesse et la puissance des miracles.

Nous n'avons point ici de musulmans à convertir; nous renvoyons aux auteurs qui ont traité cette controverse; le bon sens suffit pour juger entre Jésus-Christ et Mahomet. L'Evangile et l'alcoran sont en opposition manifeste. Si, de l'aveu même de Mahomet, les livres des chrétiens sont la parole de Dieu, écrite, que penser du coran? Si Jésus-Christ est prophète et l'envoyé de Dieu, quel nom donner à Mahomet?

Avant que d'employer l'arme des tyrans, Mahomet mettoit en œuvre les moyens de séduction; il avoit passé près de quinze ans dans la retraite pour méditer ses plans et leurs moyens d'exécution. Ses conférences avec des Juifs et des chrétiens lui avoient appris que toute religion révélée doit être appuyée sur trois bases essentielles; un corps doctrinal qui puisse passer pour la parole de Dieu, écrite, et il faisoit successivement descendre du ciel les chapitres

(1) Voyez la dispute entre un Grec et un docteur de l'alcoran, en présence du grand visir, à l'occasion du procès instruit à son tribunal, pour forcer un chrétien d'abjurer la loi et d'embrasser le mahométisme; imprimée à Paris, en 1695. (Voyez aussi le *coran*, p. 354).

de son alcoran. Toute loi a besoin d'un interprète pour en fixer le sens et prononcer en dernier ressort sur toutes les disputes qui peuvent s'élever entre les membres de la société religieuse; et Mahomet s'étoit fait proclamer l'apôtre de Dieu, son organe et son interprète: enfin, outre le symbole de croyance, il faut un système de morale qui expose, avec une majestueuse simplicité, les rapports qui existent entre Dieu et l'homme, et fasse connoître la nature et toute l'étendue des devoirs qui émanent de ces rapports de dépendance; c'est de tous les moyens de séduction celui auquel Mahomet s'est le plus appliqué dans le cours de ses prédications fanatiques.

Que la religion des chrétiens paroît grande et divine, mise à côté du système religieux de Mahomet! Méditez les livres sacrés du nouveau Testament, ils n'ont pu avoir que Dieu même pour auteur; leur divinité, clairement exposée, suffit à la démonstration évangélique. Mille fois on a porté à l'incrédulité le défi formel d'en examiner l'authenticité par la méthode des faits, les règles d'une critique raisonnée, et les principes de l'évidence historique; il ne s'est point encore rencontré d'incrédule qui ait osé aborder ce point décisif de la controverse sur la vérité du christianisme, et on n'a répondu au défi que par des subtilités métaphysiques, ou par de vaines déclamations (1). Que penser au contraire des livres sacrés du mahométisme? Le musulman fait descendre

(1) Voyez t. I, Discours préliminaire, pag. lxxxix et suivantes.

son alcoran du ciel; mais peut-il soutenir le regard de la critique? il est évidemment l'œuvre de la politique, et tout en dévoile l'imposture.

Le divin fondateur du christianisme a établi, et revêtu de son autorité, une règle suprême d'interprétation, un tribunal toujours visible, toujours infaillible pour fixer le vrai sens des oracles du ciel (1): dans le mahométisme au contraire, nulle règle suprême de vérité, aucun tribunal qui ait le droit de prononcer, au nom de Dieu, sur la doctrine du coran. Mahomet, cru apôtre et inspiré, étoit pendant sa vie, le juge naturel des dogmes de sa religion; mais n'ayant pu transmettre sa prétendue inspiration à ses successeurs, l'enthousiasme de ses disciples tomba, ils se divisèrent sur le vrai sens de presque tous les dogmes de l'islamisme. Telle a été dans tous les temps la destinée des sectes qui n'ont et ne peuvent avoir, ni centre d'unité, ni juge suprême de controverse.

Dans les guerres de religion comme dans les révolutions politiques, chaque parti publie ses manifestes, et le génie de la dispute rallume le flambeau de la critique. Les miracles sont les lettres de créance de toute religion révélée; Mahomet n'en avoit point fait, il eût été d'une mauvaise politique d'en supposer; il fallut donc disputer. Les mahométans s'appliquèrent à l'art de raisonner; les Arabes produisirent et commentèrent les philosophes d'Athènes. Bientôt ne tenant plus au mahométisme que par po-

(1) Discours préliminaire, pag. lxxix.

litique, et pour ne pas se rendre odieux aux peuples, on laissa de côté les rêveries de l'alcoran pour se faire disciple d'Aristote et de Platon; on transporta dans le mahométisme les mystères et les abstractions creuses de la philosophie des Grecs (1).

Les Nadhamites ne pouvant expliquer l'origine du mal moral, blasphémèrent la sagesse de Dieu et le firent auteur du péché. On vit leurs proselytes, tour à tour disciples de l'Evangile et admirateurs de Pythagore, admettre la divinité de Jésus-Christ et ressusciter le dogme de la métempsycose. Les Gélarites refusèrent à l'homme la faculté d'agir par lui-même, le dépouillèrent de la liberté et le courbèrent sous le joug du fatalisme, en cela trop fidèles disciples de Mahomet. D'autres sectes prirent d'Aristote sa doctrine sur l'éternité du monde, sur les formes substantielles, sur l'ame universelle. Les Sabins voulurent que tout existât par une nécessité naturelle, et ne dût sa conservation qu'aux influences des astres. Le scepticisme, enfant de l'ignorance et de l'orgueil, eut des sectateurs. On douta de tout, même de l'existence des corps, et il se trouva des docteurs musulmans qui professèrent l'idéalisme. Plusieurs autres sectes ne pouvant comprendre la nature de l'ame, se jetèrent dans le matérialisme, et firent de l'homme un arbuste, une plante qui germe,

(1) Voyez la nomenclature des sectes mahométanes dans Fabricius, *Lux Evangelica*, sur Mahomed, p. 496. *Stapferi institutiones. Reineccius in historia alcorani.* Examen du fatalisme, t. I, p. 198.

croît et se flétrit comme les fleurs : ces sectes ne prononcent le nom de Dieu que pour le blasphémer en le donnant à la nature, mot abstrait qui n'existe que dans la langue métaphysique. Les Souphis se perdirent dans les visions chimériques de l'islamisme ; Dieu n'est plus pour eux que l'ame du monde ; tout ce qui est n'est qu'une espèce d'enveloppe qui couvre l'essence éternelle et infinie de Dieu ; chaque individu est une portion de la divinité ; tout ce qui existe n'en est qu'une modification. Enfin, fatigués de croire et de douter, les Muserrim ne trouvant que des abymes sans fond, dans les idées qu'on leur donne de l'Être infini, se jettent en aveugles dans le pur athéisme, système affreux qui assure l'impunité à tous les crimes, éteint dans les ames la noble émulation de la vertu, et tend à briser les liens de toute organisation sociale.

Voilà donc où aboutissent les efforts impuissans de la raison, qui ose interroger le ciel, et scruter la nature de l'homme, et qui, dans son vol audacieux, ne voulant qu'elle pour règle suprême de vérité, retombe, de chute en chute, dans un chaos d'erreurs et d'absurdités, dont le simple bon sens rougit. S'il est un principe, rigoureusement demontré dans les sciences divines et morales, s'est surtout l'insuffisance de la raison, isolée de l'appui d'une révélation surnaturelle, et d'une règle suprême d'interprétation qui fixe le véritable sens de la doctrine. Sans ce double appui, nul symbole de croyance arrêté, nul système de morale qui fasse loi ; chaos ténébreux, affreuse anarchie de principes, base de raisonnement

toujours

toujours chancelante : la raison, sur cet horizon ténébreux, jouet perpétuel de l'erreur et du préjugé, obscurcie encore, agitée, bouleversée par les passions, n'a offert, dans tous les siècles, qu'une lueur vacillante, qu'un fil qui se rompt à chaque pas que l'on fait dans le labyrinthe tortueux des opinions humaines.

Morale de l'alcoran.

Ce qui frappe, et ce qui étonne à l'ouverture de l'alcoran, c'est le monstrueux mélange de la morale de l'Évangile et de la morale des passions : on y prêche la mortification des sens, et la volupté y est réduite en système. On voit tour à tour, dans le coran, des traits de ressemblance admirables entre la doctrine de l'Évangile, et des contrastes choquans qui décèlent le caractère de l'imposture.

Et d'abord, qu'elle foule d'idées heureuses sont renfermées dans le nom que Mahomet donne à sa religion, il l'appelle l'*islamisme*, c'est-à-dire, consécration à Dieu, vie d'union intime avec Dieu, sacrifice d'amour et de toutes les puissances de notre être à Dieu; la science et l'art de vivre en société de tous les momens, avec Dieu. Dans la langue arabe, l'étymologie du mot *islamisme* présente toutes ces idées; ne reconnoissez-vous point là le caractère essentiel du christianisme? En effet, le nouveau Testament signifie nouvelle alliance entre Dieu et l'homme. *Nous vous annonçons*, dit l'apôtre bien-

aimé (1. Epit. de S. Jean, chap. 1.) *cette vie éternelle qui est en Dieu, et qui s'est montrée à nous, afin que vous entriez vous-mêmes en société avec Dieu le Père, et son Fils Jésus-Christ. Marchons à la clarté de cette lumière, et alors, purifiés par le le sang de Jésus, nous formerons entre nous une société mutuelle ; nous puiserons cette sainte amitié dans le cœur même de Dieu.* Tout l'Évangile n'est, en quelque sorte, que le commentaire de ce texte sacré.

La loi des chrétiens est tout amour : aimer c'est vivre dans un autre, lui rapporter, lui consacrer toute son existence, vivre en lui et pour lui : aimer, c'est être heureux, c'est s'unir à l'objet que l'on aime. Voyez de quels noms tendres Dieu nous permet de l'appeler ; nous avons en lui l'être, le mouvement et la vie, source unique de notre bonheur : pour nous apprendre les droits qu'il nous a donnés sur son cœur, il nous ordonne, à la tête de cette sublime prière qu'il nous a prescrite, de l'appeler *notre père.*

Si vous savez aimer, présentez votre cœur à la doctrine de l'Evangile, vous y verrez que le divin fondateur du christianisme, parlant de ses sentimens pour ses apôtres et pour ses disciples, pour tous ceux qui croiront en lui, aime à s'y peindre partout sous l'image et l'emblème d'un frère tendre, d'un époux fidèle, d'un souverain généreux, d'un frère et d'un ami. L'eucharistie est un mystère d'amour et d'union, Jésus vient de l'instituer ; bientôt il versera tout son sang pour ses frères d'adoption

avant que de se livrer pour victime à la justice de Dieu, il fait son testament de mort, il leur lègue son cœur et l'amitié. « Jusqu'à présent dit Jésus, je vous ai appelés mes serviteurs, désormais je ne vois plus en vous que mes amis; soyez mes confidens et les dépositaires de tous mes secrets. *Vos dixi amicos.* ».

Tout dans le christianisme est un symbole d'union; ses loix, sa morale, ses mystères, ses sacremens, son culte, les sermens de l'alliance contractée par le baptême, le testament du Rédempteur montant au calvaire; tout dans la religion, en rappelant sans cesse l'ame à la reconnoissance et à l'amour, nous fait sentir le précepte et le besoin de cette vie d'union intime et de société habituelle avec Dieu : société de pensées, de désirs, d'affections, de volontés. Dieu qui nous veut heureux, ne peut nous le rendre qu'en nous unissant à lui, notre esprit à son esprit, notre cœur à son cœur, toutes nos volontés à sa volonté souveraine : telle est la clef de toute la doctrine évangélique. Qui possède cette clef, comprend facilement l'esprit de ses mystères et de ses loix; sans elle on n'est chrétien que de nom, on ne sait rien.

Sans doute, vous ne trouverez point cette doctrine sublime, développée dans le système religieux du faux prophète de l'Arabie; mais vous y rencontrerez des traits de ressemblance et d'imitation, qui vous prouveront qu'il en a fait la base de la morale de son islamisme (1).

(1) Cette assertion pourra paroître un paradoxe à plu-

Maintenant, à ces grandes vérités qui appartiennent à toutes les religions, et que vous trouverez éparses dans presque tous les philosophes de l'antiquité, ajoutez les dogmes d'un Dieu créateur, embrassant par sa providence toutes les parties de l'Univers, créant la conscience, et faisant entendre sa voix au fond de l'ame de tous les hommes; d'un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du crime; enfin le dogme de la responsabilité de l'homme au tribunal de l'Être suprême. Figurez-vous ensuite Mahomet, d'une imagination ardente et contagieuse, un génie né pour l'éloquence, possédant l'art de remplir les ames de fanatisme, en les plaçant sous l'impression de son enthousiasme, et s'appropriant, en orateur habile, les beautés d'une langue la plus riche et la plus harmonieuse de la terre, vous vous rendrez aisément compte du succès prodigieux des moyens de séduction qu'il a employés avec des hommes sans culture d'esprit, et qui joignoient à leur ignorance grossière un attrait irrésistible pour le merveilleux.

Le zèle pour sa nouvelle religion n'étoit point la passion dominante de Mahomet, ce n'étoit qu'une arme de plus que le fanatisme offroit à son ambition pour préparer ses conquêtes. L'islamisme ou la mort, tel est le grand argument qui a fondé le mahométisme. Les successeurs de Mahomet n'eurent

---

sieurs de nos lecteurs : nous les prions de suspendre leur jugement, jusqu'à ce qu'ils ayent lu un nombre suffisant des passages, tirés mot à mot de l'alcoran, et qu'ils trouveront à la suite de cette Introduction.

qu'à suivre la route qu'il leur avoit tracée; il avoit si fort exalté le courage des compagnons de ses exploits, que plusieurs d'entre eux, devenus d'excellens généraux, étendirent, à force de combats et de victoires, leurs conquêtes sur les trois parties du continent. Aux farouches missionnaires de l'islamisme, opposons les premiers prédicateurs de la religion de Jésus-Christ.

Dieu ne s'est pas montré moins grand dans l'établissement de la religion que dans la création du monde. Dieu dit, et à sa parole efficace, toute-puissante, le néant enfanta l'Univers. Remontez à l'origine du christianisme; c'est aussi du néant que Dieu l'a fait sortir. Qu'étoient-ce, en effet, que les apôtres, les premiers prédicateurs de l'Evangile, les fondateurs d'une religion destinée à propager ses rayons sur toute la terre? c'étoient des hommes tirés des dernières classes du peuple, nuls sous tous les rapports, pauvres, d'une profession qui les rabaissoit encore aux idées terrestres et grossières, dépourvus, en un mot, de tous les talens, de tous les moyens naturels qui répondent à une si haute entreprise : voilà le néant de l'homme. Voyons ce que ce néant, fécondé par la parole du Tout-puissant, deviendra entre ses mains.

Les Gentils sont appelés à la foi de l'Evangile; la persécution disperse les apôtres et les disciples de Jésus-Christ; bientôt la lumière de l'Evangile se levera sur les contrées les plus éloignées; Dieu aura des temples et des adorateurs, en esprit et en vérité, dans la Mésopotamie, la Parthie, la Scythie, l'Arménie,

l'Arabie, la Perse, l'Ethiopie et les Indes. Saint André et saint Barnabé élèvent des autels à Jésus-Christ, dans l'Asie mineure et dans la Grèce. Saint Pierre, après avoir prêché dans la Judée et la Syrie, jette à Antioche les fondemens d'une église florissante, et, après lui avoir donné Evodius pour évêque, il étend dans d'autres contrées la conquête de l'Evangile. Saint Marc, son disciple, l'annonce dans l'Egypte, et l'Eglise d'Alexandrie devient l'une des plus fameuses du monde chrétien. Saint Paul, dans l'ardeur de son zèle, vole de pays en pays, attaque les faux dieux et la superstition à Athènes, et jusque dans le sein de l'aréopage ; partout il fonde des églises, et institue des pasteurs. Saint Jean propage la religion, par lui ou ses disciples, dans presque toutes les îles de la Grèce. L'Église d'Ephèse est gouvernée par Timothée ; celle de Crète, par Tite ; celle d'Athènes, par saint Denis, tous disciples de Paul. Enfin, Rome, maîtresse et souveraine de la plus grande partie du monde connu, reçoit dans son sein, Paul, l'apôtre des Gentils, Pierre, le chef des apôtres, et Dieu la destine à être la capitale de l'Univers chrétien : par elle, l'Espagne, l'Europe entière seront enfantées à Jésus-Christ. Les Gaules brisent leurs idoles, embrassent l'Evangile, et voient s'élever au milieu d'elles, des églises présidées par d'illustres personnages, éminens en doctrine et en sainteté, et dont les noms immortels donnent encore aujourd'hui tant d'éclat à la gloire de l'Eglise gallicane.

De quelles armes Dieu s'est-il servi pour triompher de ses ennemis ? Je ne vois, ni ses foudres, ni

ses éclairs, ni cette majesté redoutable, devant laquelle les plus hautes montagnes s'écoulent comme de la cire. Il ne choisira point ses apôtres parmi les conquérans, parmi les rois; je vois seulement douze pêcheurs sans secours, sans éloquence et sans crédit; c'est par eux qu'il a changé l'Univers. Le christianisme est né sur la croix; s'il faut répandre du sang pour établir son empire, il n'y aura de répandu que celui de ses prédicateurs et de ses martyrs. Toutes les inventions de la cruauté ont été épuisées pour ébranler la foi de nos pères, toutes les puissances du monde s'y sont employées; mais aveugle fureur, qui établit ce qu'elle pense détruire! C'est par la croix que Jésus a résolu de conquérir le monde; c'est pourquoi il imprime cette croix victorieuse sur le corps de ses braves athlètes, en les associant à sa pauvreté, à ses vertus, à ses souffrances. C'est par là qu'ils triompheront des rebelles à l'Evangile : ils désarmeront leurs persécuteurs par la patience; les loups à la fin deviendront agneaux, en immolant les agneaux à leurs cruautés. (Bossuet, *Sermons*, 10 v. p. 120).

Le miracle des miracles, si j'ose parler de la sorte, dit encore Bossuet, c'est qu'avec la foi des mystères, les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre; les disciples de Jésus-Christ l'ont suivi dans les voies les plus difficiles : souffrir tout pour la vérité, a été, parmi ses enfans, un exercice ordinaire, et, pour imiter leur Sauveur, ils ont couru aux tourmens avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples, ni des riches qui

se sont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont préféré la pauvreté aux richesses, ni des vierges qui ont imité sur la terre la vie des anges, ni des pasteurs généreux, charitables, qui se sont fait tout à tous, vivant de sacrifices et de privations, toujours prêts à donner à leur troupeau, non-seulement leurs veilles et leurs travaux, mais leurs biens, leurs santés, leurs propres vies. Que dirai-je de la pénitence et de la vie de mortification? La vie de saint Jean-Baptiste, qui parut si surprenante aux Juifs, est devenue commune parmi les fidèles; les déserts ont été peuplés de ses imitateurs, tant on a fui le monde, tant la vie d'oraison, la vie contemplative a été goûtée. Tels furent, dans les beaux siécles du christianisme, les fruits précieux de l'Évangile; l'Église ne s'y montroit pas moins riche en exemples qu'en préceptes, et sa doctrine a paru divine, en produisant une infinité de saints.

L'histoire des missions nous montre l'Évangile propageant sa lumière jusque dans des régions les plus éloignées, jusque dans les îles les plus inaccessibles, jusque chez les nations les plus inconnues. Dans ces derniers siècles, quel triomphe pour l'Église catholique! Barbares et Egyptiens, les Perses et les Arabes, les Deux-Indes et la Chine, ont vu former un nouvel empire spirituel qui a pour sa loi l'Évangile, Jésus pour son chef suprême, Rome pour son centre d'unité, et la croix pour son étendard. Dans notre Europe, on s'en plaint de toutes parts, les mœurs chrétiennes se perdent, la foi s'affoiblit. Voulons-nous régénérer les mœurs, ranimer le flambeau de la

foi, souvenons-nous que dans le cours ordinaire de la Providence, l'efficacité de la parole est attachée aux vertus du prédicateur. Que de grandes leçons, que de modèles sublimes va nous offrir la vie apostolique de nos missionnaires !

ADDITION.

Passages choisis, tirés de l'alcoran, traduit par M. Savari, en 1780.

Croyez à l'islamisme ; c'est la religion de Dieu (124).

Nous croyons en Dieu, à ce qui a été révélé à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob, et aux douze tribus. Nous croyons aux livres saints que Moïse, Jésus et les prophètes ont reçus du ciel ; nous ne mettons aucune différence entre eux ; nous sommes musulmans (pag. 63).

Moïse enseigna l'islamisme aux Egyptiens ; Dieu lui donna le Pentateuque ; Moïse étoit le ministre du souverain des mondes (pag. 120, 126). Il reçut le don et la puissance des miracles (a 165). L'alliance que nous avons contractée avec Noé, Abraham, Moïse, Jésus, fils de Marie, et Mahomet, prophète et apôtre de Dieu, doit être inviolable (b 189). Remontez à l'origine des peuples, ils n'avoient tous qu'une même croyance : c'est le pur islamisme (a 211). Ce fut aussi la vraie doctrine

de Jésus-Christ; c'est le culte du Dieu de l'Univers (a 135).

Une partie très-considérable du coran est employée à nous retracer l'histoire des patriarches et des prophètes, Adam, Noé, Abraham, Joseph, David et Salomon. Afin de séduire plus aisément les Juifs, Mahomet flattoit leur orgueil; aussi voyons-nous presque tous les faits tirés de la Bible, mis à côté des fables ridicules, et des traditions absurdes qui avoient cours au temps où le coran fut publié. Mais toujours suivant pied à pied son système de religion, Mahomet ne nous parle jamais de Moïse et des prophètes, que comme de personnages inspirés, et réunissant tous les caractères propres à faire croire à leur mission divine. (b 97, 103, 27, 46, 100, 228, a 20, 85, 73, 253, etc., etc.).

De Dieu et de ses attributs.

De Dieu créateur. Dieu a parlé, et à sa voix, la nuit, le jour, le soleil, la lune et les étoiles, sortis du néant, s'empressèrent de servir à vos besoins. C'est Dieu qui a créé les sept cieux et les sept terres, et qui les tient renfermés dans le cercle qu'il leur a tracé; lui qui nous a tous fait sortir d'un seul homme, et qui tira la femme de ses flancs pour être sa compagne. Il vous dessine dans le sein de vos mères, dans lequel il vous fait passer sous différentes formes, et dans trois lieux ténébreux. Il a dit pour tout ce qui existe : sois; et il a été. C'est Dieu qui donne la vie et la mort.

Dites à Dieu, souverain arbitre de vos destinées : C'est vous qui donnez et ôtez, à votre gré, les diadèmes : Dieu de la victoire, vous avez sous vos ordres les armées du ciel et celles de la terre ; c'est vous qui élevez et abaissez les humains ; vous, qui changez la nuit en jour et le jour en nuit, qui faites sortir la vie du sein de la mort, et la mort du sein de la vie ; le bien prend sa source dans votre cœur ; vous êtes le seul Tout-puissant.

Dieu tient les rènes de l'Univers, il est le terme où tout aboutit ; il envoie les vents qui portent les nuages sur les contrées où la terre languit ; la pluie qui rend aux campagnes stériles leur première fécondité, image de la résurrection : c'est lui qui fait briller la foudre à vos regards, pour vous imprimer la crainte ; lui qui élève les nuages chargés de pluie pour vous attirer à lui par l'espérance. Il a créé l'Univers par sa puissance, il le gouverne par sa sagesse ; il tient les clefs du ciel et de la terre ; il voit tout et entend tout. Il n'est point de créature qui ne lui rende un hommage volontaire ou forcé. ; l'ombre du soir et du matin l'adore. Dieu n'a pas besoin de votre reconnoissance ; mais peut-il ne pas haïr les ingrats ? Présentez cette pensée à votre esprit, à votre cœur, à votre conscience. Juste, et vous pêcheur, tremblez ! où en êtes vous avec Dieu ? (pages 6, 27, 254, 366, 267, 281, 352, 209, 243, etc., etc.)

De Jésus-Christ. Jésus est l'envoyé du Très-Haut, et son Verbe ; il est le souffle de Dieu, 104 ; le chemin du salut, 274 ; le prodige de la terre et le bonheur de l'Univers, 55. Il est son apôtre, 154 ; son

prophète, 103. L'Evangile de Jésus est la parole de Dieu écrite, le flambeau de la foi; il met le sceau à la doctine des Ecritures. Livre divin, il est la lumière et le guide des chrétiens sur la terre ; élevé sur un tribunal, à la mort, les chrétiens y seront confrontés (114). Jésus sera leur juge; tous comparoîtront devant lui pour entendre et voir fixer leurs destinées éternelles, les uns pour le paradis, les autres pour l'enfer, 114.

Jésus est né d'une Vierge sans tache ; Dieu seul l'a fait descendre dans le sein de Marie; elle est sa mère, la sainteté et la paix sont avec elle, 55. Pour sauver son honneur et faire taire la calomnie, sa mère à interrogé Jésus à son berceau en présence des Juifs, et il a répondu : Dieu m'a donné l'Évangile, et ma établi son prophète ; sa bénédiction me suivra partout, 56. Dieu a retiré ses grâces des Juifs, parce qu'ils ont été perfides ; ils n'ont point mis Jésus à mort. Un corps fantastique a trompé leur barbarie ; Dieu l'a élevé à lui ; il a ordonné aux anges de lui obéir, 102.

Au jour où Dieu rassemblera les prophètes, il dira à Jésus : Je lui ai enseigné l'Ecriture, la Sagesse, le Pentateuque et l'Evangile. Il a guéri un aveugle de naissance, et un lépreux par ma volonté, et à sa voix, les morts sont sortis de leurs tombeaux, 124. Au jour du jugement, celui qui aura été incrédule à la parole de Jésus, subira le supplice le plus terrible qu'éprouva jamais aucune créature, 125.

Jésus prouva sa mission par ses miracles. Les Hébreux s'écriant : ce sont des prestiges, Jésus leur a

répété : Je suis l'apôtre de Dieu, je viens confirmer la vérité du Pentateuque, et aussi vous annoncer l'heureuse venue du prophète qui me suivra ; son nom (1) est Ahmed, 354.

De l'alcoran. C'est la loi divine, le guide du salut écrit par les anges sous la dictée de Dieu, la sanction de ses loix, et dont l'original, placé au septième ciel, verse les rayons de sa lumière sur les hommes que Dieu veut rendre sages et heureux ; livre divin apporté à Mahomet par l'ange Gabriel, accompagné des autres anges qui forment son cortége ; livre divin, la clef qui ouvre aux croyans la porte de l'éternel Eden ; livre divin d'où sortira la foudre qui écrasera les infidèles au jour du jugement, et mille autres épithètes merveilleuses. C'est le refrein perpétuel des cent quatorze chapitres qui composent le coran.

De Mahomet. Par la même raison, nous nous étendrons peu sur cet article. Partout Mahomet se proclame l'envoyé de Dieu, son prophète, son apôtre, son interprète, le législateur des vrais croyans, l'homme de Dieu, l'épée de Dieu, destiné par ses décrets éternels, à conquérir l'Univers à l'islamisme, et à être lui-même le pontife de Dieu, la règle suprême de vérité, et le roi absolu des nations, pour exterminer de la surface de la terre les infidèles, et y régner en paix sur tous ceux qu'il soumettra à la seule religion qui soit descendue du ciel.

---

(1) Mahomet portoit deux noms, celui d'Ahmed et celui de Mahammed ; le premier signifie *très-loué*, le second *loué*. (Note de M. Savari).

pas rougir d'employer de pareils moyens de séduction.

Mahomet fait ainsi parler Dieu : Nous donnâmes à Salomon l'empire des vents ; parcourant la terre à sa volonté, ils souffloient un mois le matin, et un mois le soir : nous fîmes couler pour lui une fontaine d'airain ; les démons travailloient sous ses yeux, et celui qui s'écartoit de ses ordres étoit précipité dans les flammes.

Salomon dirigeoit leurs travaux à son gré ; il leur faisoit élever des palais, des statues, former des vases d'une grandeur prodigieuse, et des bassins durables ; il en occupoit d'autres à lui pêcher des perles. Salomon portoit au doigt un anneau d'or d'où dépendoit la durée de son empire. Un jour qu'il étoit au bain, un démon, nommé *Sacar*, prenant ses traits, sa ressemblance, vient demander l'anneau à celle de ses épouses à laquelle il l'avoit confié avant que d'entrer au bain. La reine le remit à Sacar : il le prit, le jeta dans la mer, s'assit sur le trône du roi, et changea les loix par lesquelles il gouvernoit les enfans d'Israël. Salomon, ayant inutilement cherché l'anneau qui étoit le gage de la durée de son empire, pensa que Dieu vouloit le punir ; il sortit de son palais, et se mit à parcourir la Judée, en criant : Je suis Salomon ; mais ses sujets refusoient de le reconnoître. Il resta quarante jours dans cet état : enfin, ayant demandé de la nourriture à un pêcheur, il retrouva son anneau dans le ventre d'un poisson ; il rentra aussitôt dans ses droits, se saisit du démon Sacar, et le fit jeter, chargé de chaînes, dans le lac de

de Tibériade. Ismael Ali raconte cette fable dans sa Chronique.

Comblé des biens terrestres, Salomon a été introduit dans le séjour éternel. Après sa mort, son corps resta un an entier, appuyé sur un bâton. Pendant tout ce temps, les génies continuoient à exécuter les travaux pénibles auxquels il les avoit soumis; mais un ver de terre ayant rongé le bâton qui servoit d'appui au cadavre, il tomba par terre : sa chute apprit aux démons que Salomon étoit mort, et ils reprirent leur liberté. Cette fable est révérée des musulmans comme une histoire incontestable.

Répétons-le encore : de toute l'histoire du mahométisme, le fait le plus étonnant, et en soi le plus invraisemblable, c'est celui d'une immense partie de la terre courbée en aveugle, et depuis tant de siècles, sous son joug tyrannique. Nés à Constantinople, nous eussions été musulmans : sommes-nous assez sages, assez reconnoissans pour sentir le bienfait de notre vocation au christianisme ? Mais, prêtres ou simples fidèles, tremblons, si, oubliant l'honneur et nos sermens, notre indifférence, notre conduite et nos mœurs étoient une véritable apostasie de la morale évangélique !

Subjugué par son ambition effrénée, Mahomet n'étoit guères moins dominé par son penchant pour les plaisirs des sens. Plusieurs de ses loix offensent la sainteté du mariage : la polygamie, et la faculté de répudier, entrent dans les prérogatives accordées aux croyans; toute femme d'un infidèle, faite prisonnière de guerre, peut devenir leur épouse. Le

prophète ne s'oublie pas ; il fait descendre, au besoin, des messages du ciel, portés par l'ange Gabriel, pour l'autoriser à offrir sa main à toutes les femmes dont il aura gagné le cœur. Il faut de grands trésors à qui veut régner en despote : un oracle du ciel déclare que tout butin fait sur l'ennemi, sera consacré à Dieu, et passera ensuite entre les mains de son apôtre et de son représentant (pages 364, 195, 179). Mahomet ira plus loin encore, quand sa politique lui en fera un besoin : le ciel l'autorise à délier les sermens. O prophète! pourquoi refuses-tu des plaisirs que le ciel t'a accordés? Tu veux plaire à tes femmes ; le Seigneur est indulgent et miséricordieux (page 392). Trop souvent, dans l'alcoran, l'apôtre de Dieu disparoît, pour ne plus laisser voir que le vil esclave de ses passions.

Guerre à mort aux idolâtres, aux Juifs, aux chrétiens, à l'Univers, à tous les rebelles à la loi du prophète.

Intolérance barbare. Combattez vos ennemis jusqu'à ce que le culte divin soit établi; tuez-les partout où vous les trouverez. N'habitez point avec eux, ils pourroient vous séduire; le péril de changer de religion, est pire que le meurtre. S'ils vous attaquent, baignez-vous dans leur sang. Exposer sa vie pour la défense de l'islamisme, est le premier des sermens d'un vrai croyant. Soit qu'il triomphe, ou qu'il succombe, tout est gain pour lui. S'il meurt, les anges accourront pour ceindre son front de la couronne du martyre, recevoir son ame, et la porter au sein de Dieu, et dans le séjour de l'éternelle félicité. La vie

n'est qu'un clin d'œil : qui hésiteroit de la quitter pour une éternité de gloire et de bonheur ? (pages 32, 192, 208, 94, 97, 338, etc., etc.)

Fins dernières de l'homme. La mort, l'embrasement du monde, la résurrection, le jugement universel, fournissent à l'imagination ardente de Mahomet, des traits d'éloquence et de poésie dont il avoit étudié l'original dans les livres sacrés de nos prophètes. S'il descend ensuite dans les abymes de l'enfer, les descriptions qu'il nous fait du désespoir des réprouvés, des flammes dévorantes, des supplices qui tourmenteront à jamais les incrédules et les apostats, toutes ses expressions portent dans les ames les plus flegmatiques, la terreur et l'épouvante. (pages 12, 42, 59, 130, 210, 264, 410, 452, etc.). Fuyons cette affreuse demeure, et montons avec lui au séjour de ses élus; jetons un coup d'œil rapide sur le paradis qu'il leur compose ; et, si nous sommes vertueux, nous nous empresserons d'en sortir.

Que verrons-nous dans ce paradis enchanté ? des jardins dessinés par la main de Dieu, dont l'étendue égale l'immensité du ciel et de la terre, 340; des fleuves d'eau incorruptible, des fleuves de lait dont le goût ne s'altère jamais; des fleuves de vin délicieux : il y coule des ruisseaux de miel pur, et des fruits d'une saveur ineffable y croissent en abondance, 292. On y voit des bosquets où les élus goûteront la suprême volupté ; une verdure éternelle formera leur parure : dans chacun, deux sources jaillissantes en feront l'ornement. Telle est la récompense promise aux élus; Dieu les fait boire dans la coupe du bonheur ; l'or

et la soie forment leurs habits; des bracelets de diamans sont leur parure; ils reposent sur le lit nuptial; leur tête est ceinte d'un éclat radieux; la beauté et la joie brillent sur leur front; l'éclat du soleil et de la lune ne fatigue pas leurs yeux; les arbres d'alentour les couvrent de leur ombrage; les rameaux chargés de fruits s'abaissent devant eux; des enfans doués d'une éternelle jeunesse s'empressent à les servir; la blancheur de leur teint égale l'éclat des perles; l'œil, dans ce palais de la vie future, ne se promène que sur des objets enchanteurs. La décence, le respect dû au lecteur vertueux, me défendent de lui ouvrir ces pavillons superbes où Mahomet bâtissant un harem à ses élus, renferme ces houris ravissantes (1), ces vierges intactes auxquelles Dieu

(1) Est-ce encore une fable ou un fait croyable, que Mahomet, calomniateur et ingrat envers les femmes, ait mis au rang des dogmes de l'islamisme, que les femmes n'avoient point d'ame; et qu'il ne leur accorde que la faveur de les placer dans la classe animale, au premier anneau de la chaîne. Le livre sacré des musulmans va répondre à cette grave accusation.

« Chante Marie, mère de Jésus, dit Mahomet, elle conserva sa virginité intacte. Gabriel lui transmit le souffle divin; elle crut à la parole du Seigneur, aux Ecritures, et fut obéissante, p. 369. Marie et son fils furent l'admiration de l'Univers, 85 ». Est-ce ainsi qu'on parleroit d'une créature que le ciel auroit reléguée dans la classe des êtres qui n'ont point d'ame. « Sœur d'Aaron, dit le faux prophète dans un autre endroit, ta mère fut une femme vertueuse ». Louer la vertu dans un être qui n'a point d'ame, autre absurdité. 56.

Ne dissimulons point les torts de l'apôtre des musul-

nocence et à la pudeur, en traçant des peintures, dont Epicure lui-même auroit rougi! (pages 119, 315, 222, 280, 520, 430). Mahomet décrit le paradis, et le nom de Dieu n'y est pas même prononcé.

Le moyen le plus sûr de détruire les illusions de l'erreur est de leur opposer les charmes de la vérité. Quelle différence entre les tableaux impurs du paradis de Mahomet, et les images sublimes sous lesquelles les livres sacrés des chrétiens vont nous représenter la Jérusalem céleste, séjour éternel des bienheureux!

« Le temps n'est plus, l'éternité commence: la nouvelle Jérusalem venant de Dieu, descend du ciel, étant parée comme une épouse qui se pare pour son époux. Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes; ils seront son peuple, et Dieu demeurant lui-même au milieu d'eux sera leur Dieu; ils puiseront le bonheur et l'amour dans son cœur: Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus.

» Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur, Dieu tout-puissant, en est le temple.

écrivain, ignoroit apparemment, que chez les Arabes, on ne peut paroître devant une personne que l'on respecte, sans être revêtu de ces robes flottantes. J'ai vu en Egypte, dit M. Savari, de ces prétendus inspirés: loin de se couvrir d'un manteau, ils vont absolument nus; le peuple les révère comme des hommes possédés d'un génie, comme des saints. p. 393.

La fumée des parfums composée des prières des saints, s'élevant de la main des anges, monte devant Dieu. Autour de son trône, je vis vingt-quatre autres trônes, sur lesquels étoient assis vingt-quatre vieillards vêtus de robes blanches, avec des couronnes d'or sur leurs têtes. Adorant celui qui vit dans les siècles des siècles, ils jetoient leurs couronnes devant le trône, en disant: Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir gloire, honneur et puissance, parce que vous avez créé toutes choses, et que c'est par votre volonté qu'elles subsistent. Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur! ils verront la face de Dieu, et porteront son nom écrit sur leur front; ils régneront dans les siècles des siècles. Justes, mêlez vos voix à celles des neufs chœurs des anges, chantez sur vos harpes divines le cantique de Moïse et celui de l'Agneau; dites: Vos œuvres sont grandes et admirables; ô Seigneur Dieu tout-puissant, vos voies sont justes et véritables; ô roi des siècles! Mortels! Jésus vous dit: Je vais venir bientôt. Répondez tous: Venez Seigneur, Jésus. Amen, *alleluia*. Vivre en union, en société avec Dieu, voilà le but de la création, le seul bonheur de l'homme. La vie de l'homme est le noviciat de l'éternité; ceux-là seuls régneront avec Dieu dans le ciel, qui vivront en union et en société avec Dieu sur la terre ». (Saint Jean, dans l'*Apocalypse*).

CHOIX

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES.

MISSIONS DU LEVANT.

Les missions du Levant, comprennent l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Éthiopie, la Perse, et l'Égypte.

Les principales résidences des missionnaires, sont: Constantinople, dans la Thrace; Smyrne, en Ionie; Thessalonique, en Macédoine; Scio, Nascie, Santorin, dans l'Archipel.

La plupart de ces missions ont dû leur établissement et leur état prospère, au zèle, à la piété, à la munificence, ajoutons à la sage politique des rois de France; ils se montrèrent, dans tous les temps, empressés à leur accorder l'appui de leur puissance, et le secours de leurs libéralités: aussi les peuples, ou schismatiques, ou infidèles, qui ont ouvert les yeux à la vérité, se font-ils une douce jouissance de regarder nos souverains, comme leurs

pères dans la foi, les protecteurs et les généreux défenseurs de leurs églises.

Les missionnaires du Levant vont présenter au chrétien, pour animer son ardeur, au philosophe même, pour forcer son admiration, le spectacle des vertus les plus sublimes : voies de simplicité, voies de sciences, voies de législation, voies d'héroïsme; une vie de dévouement continuel, consommée par le martyre de la charité.

Il nous semble que c'étoit un juste sujet d'orgueil pour l'Europe (et surtout pour la France, qui fournissoit le plus grand nombre de missionnaires), de voir, tous les ans, sortir de son sein, des hommes qui alloient faire éclater les miracles des arts, des loix, de l'humanité et du courage, dans les quatre parties de la terre : de là provenoit la haute idée que les étrangers se formoient de notre mission, et du Dieu qu'on y adore. Jamais des savans, dépêchés aux pays lointains, avec toute leur science, tous les instrumens et tous les plans d'une académie, ne feront ce qu'un pauvre religieux exécutoit seul avec son chapelet et son bréviaire (*M. de Châteaubriand*, tom. 8, p. 108) : j'ajoute, qu'un pauvre religieux, dénué de tout appui humain, s'immolant à tous les genres de souffrances et de dangers, annonçant un Dieu inconnu, prêchant une doctrine qui soulève toutes les passions, tantôt reçu avec estime, le plus souvent méprisé et maltraité; mais opposant à tous les revers une patience invincible, mêlant avec art, aux connoissances humaines, les leçons plus précieuses de la morale évangélique, trouvant, dans

les contradictions mêmes, de quoi allumer son zèle, enflammer son courage, n'attendant rien de lui, et espérant tout de sa confiance dans le Dieu qui l'envoie, assuré de faire fructifier sa parole, s'il peut parvenir à retracer ses vertus.

Tels nous avons vu à la Chine, les Ricci, les Adam Schall, les Verbien, les Parennin, les Fontenay; et dans les missions de l'Inde, les pères de Brito, Verjus, Borghèse, Robert de Nobilibus, les Bouchet, les Gavalho; tels aussi vont s'offrir à notre admiration, les vertueux et savans missionnaires du Levant.

L'histoire est l'école de la morale et de la vertu : les grands hommes, dont les annales de la religion consacrent nos mémoires, sont nos maîtres, et deviendront nos juges au jour où il nous faudra rendre compte des exemples qu'ils nous auroient donnés en vain. Qu'une noble émulation nous porte à imiter ceux que la conscience et l'honneur nous forcent d'admirer.

Le plaisir que donne la lecture d'une histoire intéressante, s'accroît de l'heureuse disposition où l'on est d'en profiter, pour se rendre meilleur.

MISSION DE CONSTANTINOPLE.

TABLEAU GÉOGRAPHIQUE.

Constantinople est la plus grande ville de l'Europe, et la mieux située ; malgré les ravages de la peste, et des incendies qui y sont très-fréquens, elle est extraordinairement peuplée : elle n'est plus cependant ce qu'elle étoit avant que Mahomet en eût fait la conquête, en 1453 ; une grande partie de son ancienne beauté a disparu.

Pausanias en a jeté les fondemens, et lui donna le nom de *Bysance :* on la construisit entre la Propontide et le golfe que forme le Bosphore, pour lui servir de port.

Ce port a un mille de longueur sur demi-mille de largeur, et il est si profond, que les plus gros vaisseaux peuvent y aborder, sans qu'on soit obligé de les alléger : deux mers y entretiennent toujours l'abondance.

Les premiers fondateurs de cette ville l'avoient fort embellie.

L'empereur Sévère la ruina presque de fond en comble. Constantin, indigné de voir qu'il ne restoit plus que des ruines dans la plus belle situation qu'il y ait au monde, fit rebâtir cette ville, et lui donna son nom : elle a souvent changé de maîtres. Les Français et les Vénitiens en avoient fait la conquête sur les Grecs, qui n'ont semblé la reprendre,

que pour se la laisser honteusement enlever par les Turcs.

Le port de Constantinople est défendu par deux châteaux forts, à l'entrée de la mer noire : on en voit deux autres plus près de la ville, et ensuite deux autres à l'entrée de la mer de Malmora, nommés *les Dardanelles*. Il seroit impossible aux vaisseaux d'avancer sans la permission des gouverneurs, les batteries à fleur d'eau, qu'on y a établies, les couleroient à fond dans la minute. Ce canal, qui sert de port, est connu, dans l'antiquité, sous le nom de l'*Hellespont*, où les châteaux de Sestos et d'Abidos ont été si célèbres dans la mythologie, par les aventures de Léandre et de Héro.

Constantinople est presque de figure triangulaire; elle renferme, comme Rome, sept collines dans son enceinte : le sérail est à la pointe du promontoire, comme pour servir de rempart et de défense aux vaisseaux qui sont dans le port.

Constantinople offre un mélange de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, d'Européens; d'où il résulte une grande diversité dans les mœurs, la religion et le langage de ses habitans.

Les Turcs y sont en beaucoup plus grand nombre que les autres, et ils sont répandus dans toute l'étendue de la ville et des faubourgs.

Les Grecs forment à peu près un sixième de la population; ils habitent un quartier situé vers le fond du port, désigné sous le nom grec de *Fanuracki*, ou de fanal : un grand nombre cependant se retire à Péra et à Galata, deux autres faubourgs de la ville,

et vit parmi les Francs, nom que l'on donne indistinctement à tous les Européens.

Les Arméniens sont un peu moins nombreux que les Grecs : ils habitent dans l'intérieur de la ville et dans les faubourgs ; mais la plupart des riches sont venus, depuis quelque temps, habiter Péra, et s'établir parmi les Francs, sans se mêler cependant avec eux. Les Juifs sont moins nombreux ; peu s'établissent à Péra et à Galata, ils se tiennent dans l'intérieur de la ville : la plupart servent de courtiers aux négocians. Ceux-ci sont établis à Galata, pour être plus à portée du port et de la ville : leurs maisons sont construites en maçonneries ; ils ont, pour leurs marchandises, des magasins solidement bâtis ; toutes les fenêtres ont des volets en cuivre ; aucun moyen n'est négligé pour garantir leurs personnes, et mettre leurs effets à l'abri des incendies, auxquels Constantinople est sans cesse exposée.

Comme on ne tient pas de registres de naissance dans tout l'empire ottoman, il est difficile de fixer au juste la population de la Turquie : mais à Constantinople, le gouvernement faisant faire la distribution de la farine et du blé qui se consomment dans la ville et les environs, on peut, d'après cette distribution bien connue, porter la population à plus de cinquante mille habitans, en supposant, pour chacun des hommes, des femmes et des enfans, à proportion, une livre et demie de farine par jour.

Les ambassadeurs et les agens des puissances étrangères près la Porte ottomane, forment, avec les Européens que le commerce attire à Constantinople,

une population de deux à trois mille personnes : on peut compter encore trois à quatre cents personnes, reste des familles génoises qui se sont établies à Constantinople, à l'époque où cette ville tomba au pouvoir des Génois ; elles se tiennent au faubourg de Galata, et la plupart sont employées par les ambassadeurs et les ministres étrangers, en qualité d'interprètes.

La classe des drogmans, ou interprètes, est très-considérée, et mérite la plus sérieuse attention, puisque c'est de leur intelligence et de leur probité, que peut souvent dépendre le succès des négociations qui leur sont confiées.

Quelque immense que paroisse la population de Constantinople, il n'est presque aucun habitant qui ne retire ses moyens d'existence du grand-seigneur : l'étonnement cesse, quand on fait attention que la plus grande partie du numéraire de l'empire, vient s'engloutir dans la capitale, par le moyen des impôts, des douanes, du droit d'hérédité, que conserve le souverain sur tous ses agens ; par les confiscations nombreuses, et aussi par la vente de tous les emplois, de toutes les places et de toutes les dignités militaires, administratives et religieuses. Tout est là, au prix de l'or, jusqu'à la protection que les hommes en crédit accordent à ceux qui en ont besoin pour obtenir des emplois, ou se rédimer d'une injuste vexation de la part des agens du gouvernement.

Presque tous les revenus du fisc se consomment à Constantinople, parce que c'est là, d'ailleurs,

que sont les établissemens nationaux : il n'y a, dans les provinces, ni armée, ni marine, ni arsenaux, ni forteresses, dont l'entretien soit aux dépens du grand-seigneur.

Les gouverneurs pachas et les vaivodes, loin de retirer des émolumens de la Porte, versent annuellement, dans le trésor public, des sommes plus ou moins considérables, suivant l'étendue et la nature de leur gouvernement. Les officiers ou agas, ont des patrimoines à vie, au moyen desquels ils sont tenus, à la première réquisition, de se rendre à l'armée, et d'amener avec eux, et à leurs frais, un certain nombre de gens de guerre. Les mollas, les cadis, rendent la justice, moyennant un droit de dix pour cent, et diverses aubaines; ils ne retirent rien du gouvernement.

Il est difficile d'exprimer les sensations diverses et opposées qu'éprouve le voyageur à la vue de cette grande ville : sa position élevée et la plus agréable qu'il y ait en Europe, le mélange d'arbres, d'édifices publics, de maisons, de minarets qu'elle présente; l'entrée majestueuse du Bosphore; ses fauxbourgs qui paroissent autant de grandes villes, et les collines verdoyantes qui se trouvent en arrière; la perspective du Propontide avec ses îles; plus loin, le mont Olympe qui s'élève jusqu'aux cieux, et dont le sommet est couvert de neige; partout, et a perte de vue, les champs variés et fertiles de la partie de l'Asie et de celle de l'Europe, qui ouvrent aux regards, les scènes les plus magnifiques. On ne peut se lasser, en présence de ces tableaux, qui ravissent et qui éton-

ment, d'admirer l'heureuse position d'une ville dont l'approvisionnement est si prompt, la défense si facile, dont le port est si sûr, si commode et si vaste.

Mais est-on entré dans la ville, l'illusion cesse, des sensations désagréables succèdent : les rues en sont étroites et mal pavées, communément sales, mal-propres, et qui seroient fort incommodes dans les mauvais temps, sans les trottoirs qui règnent de chaque côté. Les maisons n'ont, la plupart, qu'un étage, qui forme un avant-corps sur le rez de chaussée; toutes, sans excepter celles des seigneurs et des Turcs les plus opulens, sont construites en bois et en briques; de là vient que le feu y fait si souvent, et en peu d'heures, les plus grands ravages : elles sont toutes peintes à l'huile, espèce de décoration qui rend les rues moins sombres et moins tristes. Les principales maisons ont un jardin, une basse cour plus ou moins grande, une fontaine avec un bain domestique : les salles de l'appartement sont communément plus longues que larges; le parquet plus haut que le seuil de la porte; une estrade haute d'un pied, et de trois pieds en largeur, règne tout autour : ils la garnissent de coussins couverts de toile peinte, ou d'une belle étoffe; c'est leur sofa et leur lit, ils y sont tout le jour; et le soir, on y étend un ou deux matelas : le bassin où l'on se lave, est souvent en face du sofa, ou dans un coin de la salle. Chez les riches, tout est peint et doré.

Les places publiques sont vastes sans être belles; les maisons qui devroient les décorer, ne sont ni régulières ni mieux bâties que les autres : il s'y trouve

d'anciennes colonnes, d'une grande beauté ; mais la plupart sont masquées ou mutilées.

Ce qui concourt le plus à embellir Constantinople, ce sont les bejestins, les halles où les marchands étalent de grandes richesses, et un certain nombre d'édifices publics bâtis en pierres, couverts de plomb, et bien gardés, afin que les étrangers auxquels ils sont destinés, soient en sûreté.

Constantinople n'a pour défense que le château des Sept-Tours, qui est à l'entrée du port ; il est défendu par des murs fort élevés, et des tours qui empêchent de rien voir de ce qui se passe dans l'intérieur.

Le sérail, ou le palais du grand-seigneur, est à l'un des angles du triangle qui forme la ville, vers le canal et le port ; son enceinte est immense : plusieurs voyageurs, en y comprenant les jardins, vont jusqu'à lui donner trois lieues de circuit. C'est moins un seul palais, que la réunion de palais et d'appartemens placés à côté les uns des autres ; les toits en sont couverts de plomb : la principale entrée est de marbre ; elle introduit à la première cour où se trouvent plusieurs bâtimens, entre autres, l'hôtel des monnoies et un hôpital : la deuxième cour se nomme la cour du divan ; c'est là que le conseil d'État s'assemble, dans une salle grande et magnifique : la même cour renferme le trésor public, et les écuries du grand-seigneur.

Le sérail, proprement dit, ou le palais des femmes, est contigu au divan ; du côté du nord est la superbe salle d'audience où est placé le trône du grand-sei-

gueur : les ambassadeurs ne peuvent pénétrer plus loin ; on sait que l'entrée du sérail est fermée pour tous les étrangers.

Les bains publics sont nécessaires à Constantinople, et ils y sont très-beaux ; ils sont tous surmontés d'un dôme éclairé par des lucarnes qui donnent du jour, au travers des cloches de verre mastiquées, afin que le degré de chaleur s'y conserve : tout y est voûté ; des fourneaux souterrains échauffent l'étuve. Les domestiques du bain commencent par vous laver ; ensuite ils font des frictions sur tout le corps avec un petit sac de bouracan. On s'aperçoit bientôt du bon effet de ces frictions réitérées ; il sort du corps une écume noirâtre, qui ne blanchit qu'après bien des efforts, quand on a été long-temps sans se baigner ; le corps devient d'une souplesse singulière ; on est tout étonné de voir replier ses membres, comme s'ils n'étoient composés que de nerfs sans os. Le repos que l'on prend après le bain, achève d'ouvrir les pores, et de faire sortir les humeurs auxquelles on doit attribuer la plupart de nos maladies ; aussi ne voit-on point, ou que fort peu d'Orientaux, attaqués d'obstructions, de rhumatismes, de douleurs froides, d'engourdissement ou de tressaillement de nerfs. La pipe les débarrasse des flegmes qui causent des maladies de plusieurs sortes : le café dont ils font grand usage, est toujours fort léger ; il aide à la digestion, et ranime la vivacité du sang.

Les mosquées sont, à Constantinople, les édifices les plus remarquables ; elles sont au nombre de sept, sans compter celle de Sainte-Sophie ; et cha-

cune porte les noms des sultans qui les ont fait construire : Sainte-Sophie tient le premier rang. On sait que ce temple a été bâti par Justinien, et consacré à la sagesse divine : sept portes dans la façade en ouvrent l'entrée, et conduisent à un vestibule immense où l'on trouve neuf autres portes de bronze, d'un goût exquis. Rien de plus majestueux que le triple étage de galeries, soutenues par des colonnes de marbre ou de jaspe, et qui règnent tout autour de ce temple : on trouve dans la galerie du milieu quarante-deux colonnes de vert antique, et vingt quatre de marbre blanc. Sainte Sophie a près de deux cents treize pieds de longueur, et cent cinquante de largeur.

La voûte étoit dorée et ornée de toutes sortes de figures, de têtes de chérubins, de figures du Sauveur et de la Vierge, et d'un grand nombre de Saints ; mais actuellement tout se trouve blanchi, et ne laisse plus entrevoir que quelque idée confuse des desseins qui avoient été tracés. Le dôme est superbe, c'est à tous les égards, un chef-d'œuvre de l'art; des colonnes de marbre d'un travail exquis, servent moins à soutenir la voûte qu'à l'embellir. On admire aussi dans la sacristie de la mosquée, de très-belles mosaïques, et bien conservées : on ne trouve d'ailleurs dans la mosquée, aucun des ornemens qui décorent nos eglises ; l'architecture y a épuisé toutes ses ressources, et invite, en vain, la peinture et la sculpture à la seconder pour achever d'embellir ce temple.

En Turquie, les maisons des riches sont toutes divisées en deux parties, qui communiquent entre

elles par un passage fort étroit. Le *Harem* ou l'appartement des femmes, a une galerie du côté du jardin, et n'a que ce point de perspective; les jardins sont entourés de murs très-élevés : on n'y voit point de parterre comme dans les nôtres; ils sont plantés d'arbres assez élevés pour donner un ombrage agréable et un coup d'œil charmant : au centre est un kiosque ou salon, avec une fontaine au milieu : le kiosque a pour murailles des jalousies dorées, autour desquelles on voit des vignes entrelacées de jasmin, de chèvre-feuille et de grands arbres; c'est là que les femmes turques passent presque toute la journée, soit à broder, soit à faire de la musique.

Il règne dans les appartemens de ces maisons, un luxe dont on a peine à se faire une juste idée : on y voit d'abord deux rangs de coussins, les uns grands, les autres petits, qui garnissent de riches sofas; et c'est en ceci que les Turcs étalent principalement leur magnificence : ces coussins sont ordinairement de brocard, ou de satin blanc brodé en or. Des fontaines de marbre sont placées dans le fond de la chambre; elles jetent l'eau par plusieurs tuyaux, procurent une fraîcheur délicieuse, et font entendre un doux murmure en tombant d'un bassin dans l'autre. Il y a dans chaque maison un bain où l'on trouve toutes les commodités propres pour les bains chauds, et pour les froids : ce bain consiste le plus ordinairement, en deux ou trois petites chambres couvertes de plomb et parées de marbre, avec des bains et des robinets.

Venons maintenant à l'état politique et au gou-

vernement : la notice sommaire, mais exacte que nous en donnerons, ne peut qu'être très-utile pour faciliter l'intelligence d'un grand nombre de faits, d'anecdotes et d'observations que l'on lira dans les mémoires de nos missionnaires.

Du sultan, ou empereur, le plus communément appelé Grand-Seigneur.

On sait que le gouvernement est fondé sur le despotisme, c'est-à-dire, sur l'autorité la plus illimitée possible. Comme successeur des califes, le sultan réunit en lui tous les pouvoirs; il est souverain absolu, législateur, pontife et chef suprême de la religion; tout s'exécute suivant sa volonté, et sans nulle dépendance de toutes les places éminentes, militaires, civiles, judiciaires, administratives et religieuses de son empire; il n'est comptable qu'à sa sagesse et à sa sûreté personnelle, de l'abus de son pouvoir pour établir les impôts et les taxes qu'il exige de ses sujets; la vie, la fortune de tous les officiers, et de tous les agens qu'il soudoie, est entre ses mains. Ce n'est pas qu'il n'existe dans l'empire des loix protectrices; mais son énorme puissance ne lui fournit que trop de moyens d'en étouffer la voix et les réclamations : de là, redouté de tous, il a tout à craindre; chaque abus de son pouvoir peut devenir un appel à l'insurrection et à la révolte; le despote se voit sans cesse placé sur un volcan, dont chaque explosion peut lui être funeste : de là vient que sa politique est, tour à tour, ombrageuse et féroce, ou lâche et pusillanime.

Le grand visir, ou lieutenant du souverain, est dépositaire de son autorité illimitée; c'est en son nom qu'il gouverne; il tient le sceau impérial, et son pouvoir s'étend sur tout : c'est lui qui nomme ou fait nommer à tous les emplois militaires et administratifs; il commande les armées en personne, et dispose des finances de l'État. Chargé de tout le pouvoir exécutif, le visir peut confisquer les biens, ôter l'état, et abattre toutes les têtes salariées qui se refusent à ses ordres, ou qu'il soupçonne de vouloir entraver la marche du gouvernement.

Plus l'autorité du grand visir est excessive, plus sa responsabilité est redoutable, et envers le souverain auquel il peut déplaire, et envers le peuple qui se croiroit opprimé; le glaive est toujours suspendu sur sa tête. Il sait qu'on le rendra comptable, non-seulement des injustices qu'il commet, mais des concussions qu'il n'aura pas réprimées : c'est à lui que le peuple s'en prend toujours, et qu'il demandera compte de la cherté des subsistances, des incendies trop fréquens, des défaites des armées, de tous les malheurs de l'État. Maître de suivre ou de rejeter les avis des ministres qu'il emploie, ou que le sultan lui adjoint, il répond de tous les événemens; toutes les fautes commises sous son autorité lui sont attribuées, et on les venge sur sa propre personne.

Pour suffire aux affaires nombreuses et importantes qui appartiennent à l'éminence de sa place, il est aidé par un conseil, connu sous le nom *de Divan* : le visir partage la présidence avec le mufti,

qui possède cette dignité en sa qualité de vicaire du sultan, pour l'interprétation et le dépôt des loix. Le grand-seigneur n'assiste point aux séances du divan, mais il peut tout voir et tout entendre sans être vu, par le moyen d'une jalousie pratiquée au-dessus de la place du premier ministre.

Le grand visir a un lieutenant qu'on appelle *Kiaya-bei*, et qui est nommé par le sultan, sur sa présentation; toutes les affaires passent par ses mains avant que d'arriver au visir; et pour donner une juste idée de sa place, il suffit d'ajouter que ce lieutenant a la même responsabilité et les mêmes rapports à l'égard du visir, dont celui-ci est chargé à l'égard du grand-seigneur.

Le reijs-effendi est, pour nous servir des expressions en usage en Europe, le secrétaite d'État, chargé du département de l'intérieur, grand chancelier de l'empire, et le chef des gens de plume : il est en outre ministre des relations extérieures, et il traite, en cette qualité, avec tous les ministres des puissances européennes qui sont à Constantinople : on juge par là jusqu'où s'étend cette grande place; mais il ne fait rien sans en faire part au grand visir, prendre ses ordres, et lui rendre compte de leur exécution.

Les pachas réunissent le pouvoir militaire et l'autorité administrative; tout à la fois, gouverneurs, commandans de la force armée et intendans de leurs provinces, et, ce qui donne lieu à beaucoup de vexations, ils réunissent la ferme générale des impôts. Il appartient au pacha à trois queues, comme représentant de son souverain, le droit terrible de punir de

de mort tous les agens qu'il emploie, à la seule condition de rendre compte au sultan des motifs qui l'ont déterminé à exercer ces actes de justice, de sévérité et de rigueur.

Un pachalick se divise, quant à la partie militaire, en un certain nombre de districts; les janissaires, les spahis, les zaims et les pimariots du district, tous les soldats de profession, sont obligés, en cas de guerre, de se réunir sous les drapeaux du commandant militaire, et d'attendre les ordres de leur pacha pour marcher à l'ennemi, punir quelques rebelles, ou soumettre quelque province révoltée.

On comprend sous le nom de pacha, les grands de l'empire, les gouverneurs, les premiers officiers, ou ceux qui aspirent à ces charges. Les plus considérables d'entre les pachas ont le droit de faire porter devant eux, une sorte d'enseigne, qui n'est autre qu'un grand bâton, au bout duquel sont attachées trois queues de cheval: c'est de là que vient leur dénomination de pacha à trois queues.

Dans l'origine, les janissaires étoient un corps d'infanterie composé de prisonniers que l'on sauvoit par là de l'esclavage: aujourd'hui il faut être né musulman pour entrer dans ce corps; ils ont la garde du palais du sultan, ce qui les rend trop souvent redoutables: de pareilles milices se trouvent dans les villes principales de la Turquie. Comme cette milice jouit de beaucoup de priviléges, les habitans riches, dans les villes, s'enrôlent sous ses étendards, dans la vue d'être plus efficacement protégés: ils ne reçoivent point de paye, et moyennant

quelque argent que les chefs en tirent, ils se dispensent facilement de tout service militaire. Ceux qui font ce service habituel, ne composent plus aujourd'hui qu'une troupe, ou plutôt un ramassis d'ouvriers, de petits marchands, de bateliers, sans discipline comme sans courage, toujours prêts, en cas de tumulte et de révolte, à se vendre à tout chef de parti qui peut mettre le prix à leur trahison, ou les attirer à lui par l'appât d'un pillage certain. Le malheureux Sélim III est la dernière victime qu'ils viennent d'immoler au fanatisme et à leur propre fureur.

L'alcoran n'est pas seulement pour les peuples qui professent le religion de Mahomet, un corps de doctrine, le symbole de leur croyance et le rituel de leur culte; il est encore pour eux, leur code civil et criminel, la règle suprême des droits et des devoirs de tous les citoyens; tous les jugemens, toutes les décisions doivent être réputés émanés de ce livre sacré, ou comme conformes au texte de cette loi, ou comme une interprétation que les commentateurs en ont donnée : ce droit de commenter et d'interpréter l'alcoran, est exclusivement attribué aux alémas ou effendis, le corps le plus respecté du peuple, et le plus redouté du souverain.

Ces ministres de la religion mahométane possèdent les emplois les plus lucratifs; ils sont juges des controverses religieuses, et par suite de leur droit d'interpréter la loi, les juges de toutes les affaires civiles et criminelles.

La place la plus éminente, dans la constitution musulmane, est celle du cheik-islam, plus connu de nous sous le nom de *mufti;* ses décisions se nomment *fetfas* : le sultan ne manque jamais d'y avoir recours, dans tous les cas difficiles et épineux; il n'émet aucune loi, ne fait aucune déclaration de guerre, n'établit aucun impôt, sans avoir obtenu un fetfas. C'est le mufti qui ceint l'épée au sultan, lors de son avénement au trône, en lui rappelant que sa première obligation, pour rendre ses sujets heureux, est de défendre la religion du prophète, et d'en propager la croyance. Il est bien rare que le peuple ne se soumette point aveuglément à ces *fetfas*, qu'il reçoit comme des oracles du ciel : aussi, le point le plus important de la politique des chefs mécontens, ou des factieux, est d'attirer le mufti dans leur parti, et de l'associer à leurs projets : on en a un exemple tout récent dans la déposition de Sélim III.

La secte religieuse de Mahomet, favorise et entretient les vices les plus funestes à la sûreté et au bonheur des empires : le despotisme dans ceux qui commandent, l'esprit d'insurrection et de révolte dans ceux qui obéissent, la passion effrenée pour le luxe et les plaisirs des sens, et de là, l'esprit bassement mercantile, et l'avidité excessive du gain. Tout s'achète à Constantinople et dans tout l'empire, tout, jusqu'à la justice; l'on n'obtient let places et les faveurs, que par des présens. Le souverain, fait lui-même ce honteux trafic, ses ministres l'imitent, et, de proche en proche, ce vice national infecte toutes

les classes, les mœurs publiques, et les mœurs privées.

Les Turcs, en général, sont fastueux, avares, hypocrites, dissimulés, durs et hautains envers leurs inférieurs; bas, flatteurs et rampans envers ceux qu'ils voient au-dessus de leur tête; si adonnés à l'incontinence, que, malgré la loi qui permet la polygamie, les femmes ne suffisent pas toujours à leurs plaisirs : leur avarice a recours à toutes sortes de moyens, souvent même aux plus criminels, pour acquérir des richesses; mais ils les répandent de même, quand il s'agit de satisfaire, ou leur goût pour la volupté, ou leur luxe pour les habits et les ameublemens. Pour donner une idée des excès du libertinage des mœurs, il suffit de remarquer que les eunuques devenus riches, ont le privilége de se marier, et d'entretenir des concubines : leur sérail est quelquefois aussi nombreux que celui d'un visir.

Dans les femmes, la privation du plaisir et de la liberté, fait qu'elles désirent l'un et l'autre avec fureur : les musulmanes ne se montrent pas en public, sans un voile et des vêtemens qui cachent leur figure, et masquent tout leur corps. On voit, dans les rues, au moins autant de femmes que d'hommes; mais elles ont l'air de momies mouvantes : une longue robe de drap vert foncé, les couvre depuis le cou jusqu'aux talons; elles portent par-dessus une grande pièce de mousseline, qui enveloppe leurs épaules et leurs bras, et une autre qui leur cache le haut de la tête et les yeux : on peut juger si toutes ces étoffes

ne doivent pas tellement déguiser l'air et la taille, que l'on ne puisse plus distinguer femmes, hommes, princesses ou esclaves.

A la faveur de ces déguisemens, et la facilité qu'ils donnent aux hommes de cacher leur sexe sous les mêmes vêtemens, il est facile aux femmes de ménager des rendez-vous, de nouer des intrigues. La femme veut-elle arranger une partie, elle sort avec son cortége ordinaire, et va chez une parente, chez une amie, ou chez quelque esclave affranchie et mariée; de là elle se rend, sous divers prétextes, chez quelque Juive, ou chez quelque marchande, seule, ou accompagnée de quelque personne affidée: c'est là que l'homme, souvent déguisé en femme, est introduit.

Il est facile encore d'avoir recours, pour établir et suivre des correspondances, à des Juives et à des Arméniennes, qui portent des étoffes précieuses dans les harems, des bijoux, des parfums, des colifichets, des bonbons: la plupart d'entre elles se prêtent à la corruption des mœurs, et sont autant d'entremetteuses adroites, par le moyen desquelles se lient et s'entretiennent les intrigues.

La galanterie a, dans ces pays, sa langue et son dictionnaire, dont on prétend que les mots s'élèvent à près d'un million: il n'est besoin de plume ni de papier pour transmettre ses pensées; on envoie à la personne, avec laquelle on veut entretenir une correspondance, ou un bouquet composé d'un certain nombre de fleurs, ou une bourse, où sont arrangés par ordre, une perle, un caillou, du bois,

du poivre, ou toute autre chose dont le nom, en langue turque, exprime un sens déterminé, et quelquefois plusieurs phrases. Par exemple, *uzum*, un raisin, veut dire, mes yeux; *hazir*, une paille, souffrez que je sois votre esclave; *pul*, jonquille, souffrez que je sois votre esclave; *til*, file d'or, la mort seule pourra me séparer de vous. Chaque fleur a aussi sa signification symbolique: avec ce manége, on écrit des lettres de galanterie, et la langue arabe, dont ces mots sont tirés, étant toute symbolique et infiniment riche, se prête merveilleusement aux moyens d'échapper à la surveillance de la jalousie, et aux regards de ceux que le mari emploie pour écarter les intriguans et les séducteurs : il n'est guères possible, d'après ces détails, de refuser de croire aux relations des voyageurs, qui nous disent, qu'à Constantinople, et dans les autres grandes villes de la Turquie, les mœurs des femmes sont en général plus corrompues que dans aucun autre pays de l'Europe.

L'influence que les femmes turques ont sur les affaires publiques, dans les nominations des agens du gouvernement, dans la distribution des grâces et des châtimens, est plus considérable qu'on ne l'imagineroit, d'après l'opinion que l'on a de la vie retirée à laquelle les condamnent les loix et les usages de la nation. Les harems sont des lieux de rendez-vous inaccessibles aux hommes (le mari même n'entre pas chez son épouse, lorsqu'elle est avec des femmes étrangères; cet usage est très-scrupuleusement observé) : là, on passe successivement en re-

vue les anecdotes les plus intéressantes de la ville et des provinces ; là, s'ourdissent les trames et les complots : les femmes de tout âge et de tout rang, viennent y solliciter des grâces et des faveurs pour leur mari, pour leurs parens, ou viennent s'y plaindre et demander protection contre un mari jaloux, trop sévère, ou contre quelque personnage puissant : les présens appuient les sollicitations ; une affaire passe souvent par l'entremise de plusieurs femmes, avant que d'arriver à sa destination : une femme du peuple, une affranchie, obtiennent, quelquefois, par leurs patrones, un crédit tel, que l'on s'attache à gagner leur bonne grâce et leur protection.

Les musulmanes se soutiennent entre elles, et sont toujours prêtes à faire cause commune : implacables dans leur ressentiment, elles manquent rarement de se venger d'un outrage ou d'une offense qui blesse leur amour propre. L'esclave favorite du sultan, que l'on appelle *sultane validé*, a toujours un grand ascendant sur lui, et par là une influence très-étendue : la grande politique des femmes est de s'en faire connoître, et de gagner sa protection.

Le peuple ne se ressent guères de l'opulence des grands ; malgré son industrie, il a peine à subsister. Un très-grand nombre de ces Turcs périroit de misère, si les musulmans étoient moins charitables : ils se font un honneur de se montrer magnifiques envers les hôpitaux où l'on reçoit les malades, et tous les malheureux à qui la vieillesse ou quelque autre infirmité ne permettent plus de gagner leur vie. Il y a des maisons particulières où ces pauvres vont

boire et manger, et il y en a d'autres où les aumônes se distribuent en argent. On sait que les musulmans étendent leur penchant à la compassion et à la bienfaisance, jusqu'à entretenir des hôpitaux pour y faire soigner les chiens et les animaux malades ou infirmes: on ne sauroit, surtout pendant la nuit, faire quelques pas dans les rues, sans rencontrer une troupe de cinq à six chiens, qui souvent barrent le chemin.

Les musulmans portent leur attachement pour leur religion, jusqu'au fanatisme; c'est un des points les plus importans de la politique du gouvernement, que de l'entretenir et de l'alimenter. Nous parlerons ailleurs de leur croyance et des préceptes que l'alcoran leur impose, ainsi que des imans, qui sont les prédicateurs et les moralistes du peuple, chargés spécialement de monter, cinq fois par jour, au-dessus des mosquées, pour l'avertir de se rendre à la prière: les derviches sont des espèces de moines musulmans, qui ont un grand crédit sur les opinions et l'esprit du peuple.

Il n'est pas vrai que l'on croie en Turquie, que cet empire doive être un jour renversé par les Français; c'est une prédiction qu'il faut ranger parmi les contes fabuleux de l'Europe: il en est une autre qui, sans doute, n'est guères mieux fondée, mais qui obtient plus de crédit chez les Grecs, qui sont en grand nombre dans la Turquie; elle leur annonce que cet empire sera incessamment une nation caractérisée par ce mot *chrysogonos*, qui signifie blonde; c'est la couleur la plus ordinaire des Moscovites. Les Grecs s'attendent à cette révolution, et c'est l'opinion com-

mune du peuple, ainsi que de leurs docteurs : la domination des Turcs leur est insupportable. Trop foibles pour rien entreprendre, trop timides pour se plaindre, ils se vengent du mépris et de l'oppression sous lesquels ils gémissent, par une haine invincible qu'il fomentent sans cesse, jusqu'à ce qu'ils puissent la faire éclater ; ils ne voient les Turcs qu'avec horreur. Les vues politiques de la cour de Russie, qu'elle laisse deviner depuis près d'un siècle, et sa constance à suivre ses projets de conquête, sont tout-à-fait propres à flatter les Grecs de cette aveugle illusion.

Le nombre des catholiques, à Constantinople, s'élève aujourd'hui, en 1712, à plus de douze mille.

La mission des missionnaires jésuites, est au centre de Galata, et au grand passage de tout ce qui vient de l'entrée et du fond du port. Notre église, dit le père Tavillon, passe pour la plus belle de toutes les églises chrétiennes de la Turquie : les colonnes qui soutiennent son vestibule, la balustrade qui la termine, et qui règne le long de l'escalier qui y conduit, sont de marbre blanc ; le corps de l'église est voûté avec sa coupole, et sa couverture en plomb, c'est le privilége des seules mosquées : la nef est décorée par les sépultures de plusieurs ambassadeurs de France, et celle de la jeune princesse de Tékéli : la sépulture de la princesse Ragotzki, sa mère, est dans une chapelle séparée.

Nous exerçons toutes les fonctions du culte catholique avec une liberté aussi entière que si nous vivions au milieu des villes les plus chrétiennes : une mul-

titude de fidèles des trois rites, franc, grec, arménien, y assistent successivement : les prédications s'y font en grec, en turc, en italien, en français, et les catéchismes en grec et en turc. Les hommes occupent la nef, et les femmes sont, suivant la coutume de l'Orient, dans une tribune séparée, et entourée de hautes jalousies.

Le père Jacques Portier, supérieur de notre mission, a établi pour chaque lundi de la semaine, deux instructions turques ; une le matin, pour les marabutes, ou vierges arméniennes, consacrées à Dieu, et qui mènent chez leurs parens une vie fort retirée et pénitente : l'autre instruction, en forme de conférence, est destinée à apprendre les principaux points de la religion orthodoxe, et les devoirs des ecclésiastiques, à beaucoup de jeunes diacres et sous-diacres arméniens, d'un fort bon esprit, qui, par là, s'aguerrissent contre les erreurs, et seront eux-mêmes, un jour, d'excellens missionnaires, quand ils auront été prêtres ou vertabiets.

Le dimanche, les marchands s'assemblent pour leur confrérie du saint Sacrement, qui est fort nombreuse, et où il se fait beaucoup de bonnes œuvres. Les Latins de Péra ont aussi chez nous leur association des pénitens de sainte Anne, établie à Galata, et qui s'est toujours conservée depuis le départ des Génois : ils ont leur chapelle à part, où ils font leurs exercices de dévotion. Le samedi saint, au soir, leur coutume est de faire, en pleine rue, une procession générale, où on porte solennellement la relique de la sainte Épine, et où tout Galata et tout

Péra se trouvent : en voici la description. Il y a dans l'église de la mission, une confrérie de sainte Anne, qui est établie depuis cinq à six siècles ; cette confrérie a des priviléges assez singuliers : les confrères ont droit de chanter l'Évangile avec une étole, comme les diacres, et de prendre du vin dans des vases, le jour de Pâques, après avoir communié. Elle n'étoit autrefois composée que des plus notables catholiques du pays ; mais depuis plusieurs années, les négocians français et vénitiens y sont entrés, et lui donnent un nouveau lustre.

Cette confrérie possède un riche trésor, qu'elle a toujours conservé malgré toutes les révolutions arrivées et dans cette ville et dans cet empire : ce trésor est une épine de la couronne qui fut mise sur la tête de Jésus-Christ. Cette précieuse relique est vérifiée par les certificats et les pièces les plus authentiques, et c'est elle qui a donné occasion à la procession dont je vous parle : cette procession se fait, depuis long-temps, la nuit du samedi saint, le jour de Pâques : en voici tout l'ordre et l'arrangement.

Elle sortit de notre église vers les deux heures du matin, et n'y rentra qu'à quatre : jugez du tour qu'elle fit. Une nombreuse troupe de violons, de hautbois, de trompettes, de cors de chasses choisis dans les palais des ambassadeurs, marchoit à la tête, et faisoit retentir toute la ville du bruit des instrumens : tout cela précédoit trois riches bannières qui étoient environnées et éclairées par une vingtaine de torches allumées ; les bannières étoient suivies de tous les confrères, au nombre d'environ deux cents,

qui marchoient deux à deux, et qui portoient tous un flambeau. Leur habillement consiste dans une espèce d'aube d'une toile blanche et fine : il y avoit au milieu des rangs, à une distance raisonnable, deux chœurs de musique à la façon du pays, qui ne laisse pas d'avoir quelque chose d'assez harmonieux et d'assez agréable ; ils se répondoient l'un à l'autre, après avoir laissé aux instrumens le temps de se faire entendre.

Paroissoit ensuite un autel portatif, magnifiquement orné, entouré d'une cinquantaine de cierges, et de presque autant de flambeaux : sur cet autel s'élevoit une résurrection, dont le travail m'a paru assez beau lorsque je l'ai examiné de près : c'est une image de Jésus-Christ ressuscité, qui est placée dans une espèce de rotonde, dont le dôme est soutenu par plusieurs colonnes. Le tout est d'argent, et a dû coûter beaucoup : on voyoit autour de cet autel huit gros fanaux dorés et ornés de sculpture ; tout cela faisoit un très-bel effet.

Venoit après cela le clergé composé des Cordeliers, des Récollets, des Trinitaires, des Dominicains, tous en chapes, et des Jésuites en manteaux longs.

Le dais, qui est d'un beau damas blanc à grandes fleurs d'or, avec une magnifique crépine, étoit porté par le prieur et les trois principaux officiers de la confrérie, habillés de blanc comme le reste des confrères. Cette relique, qui consiste en une petite branche revêtue d'or, est enfermée dans une coupe de cristal, dont le couronnement et le pied sont de ver-

meil. Le dais étoit environné de quelques prêtres en dalmatiques, d'un grand nombre de flambeaux, et de quatre confrères qui portoient de grands vases d'argent remplis d'eau rose, dont ils arrosoient continuellement les assistans. Cette odeur mêlée avec celle des parfums qu'on brûloit sans cesse dans plusieurs encensoirs, embaumoient toutes les rues par où l'on passoit, et qui étoient bordées d'un peuple infini : la procession étoit fermée par une vingtaine de confrères, et par les principaux officiers, qui tous avoient un flambeau. Il ne faisoit pas le moindre vent, et le ciel étoit on ne peut pas plus serein : jugez si tout étoit bien éclairé.

Tous les ambassadeurs qui sont ici, sans même en excepter ceux d'Angleterre et de Suède, s'étoient rendus dans différentes maisons pour voir passer cette procession. M. le marquis de Villeneuve, qui est le nôtre, et qui se distingue autant par sa rare et solide piété, que par son zèle ardent à soutenir et à étendre la religion, vint avec madame son épouse dans notre église, où la messe fut chantée en musique. Notre église qui est, à ce que je crois, la plus belle que les catholiques ayent dans tout le pays, étoit toute tendue de drap d'or et d'argent fournis par le prieur de la confrérie, qui est un riche marchand vénitien.

Les Arméniens, que notre ambassadeur a su intimider par son autorité, et qu'il a tellement gagnés par ses caresses, qu'on a quelque lieu d'espérer de les voir bientôt réunis à nous, avoient demandé avec instance que la procession se détournât pour passer

devant une de leurs églises : on leur accorda cette grâce d'autant plus aisément que l'évêque de cette église est catholique dans le cœur, qu'il n'attend qu'une occasion favorable pour se déclarer entièrement, et qu'il l'auroit déjà fait, si on ne l'avoit engagé à différer encore quelque temps cette démarche, afin que n'étant point suspect, il pût travailler plus efficacement à la réunion. Il reçut donc la procession lorsqu'elle passa devant son église ; il étoit en chape et en mitre : plusieurs prêtres de son clergé l'accompagnoient, et étoient précédés par une cinquantaine de flambeaux. La procession s'arrêta quelques momens; un de nos diacres chanta l'Évangile du jour, et l'oraison du patron de cette église. Ce prélat s'approcha; je lui présentai la sainte Épine, et il la baisa avec une profonde vénération.

Tout se passe avec une piété et une modestie qui surpassent de beaucoup celles de toutes nos processions de l'Europe; et les chrétiens, quelquefois si dissipés au centre du christianisme, se font un devoir de paroître plus recueillis sous les yeux de l'infidélité, pour donner une plus grande idée, et de la majesté du Dieu qu'ils adorent, et de la sainteté de la loi qu'ils professent.

Le lendemain, jour de Pâques, de grand matin, ils reviennent faire une autre procession, le long des principales rues de Galata, avec la croix haute, et chantant des hymnes : de tout temps ils ont eu cette permission. Les Turcs qui se rencontrent sur leur chemin, sont les premiers à s'arrêter, et à donner des marques de leur respect.

Comme les Allemands n'ont point d'église à Constantinople, c'est encore dans la nôtre qu'ils font toutes leurs cérémonies, mais toujours avec la permission expresse des ambassadeurs du roi. Le comte Caprara, un de leurs ambassadeurs, y est inhumé, et j'y ai vu faire, pendant plusieurs jours, les obsèques des deux derniers empereurs : il faut qu'à chaque cérémonie il y soit venu plus de cent mille personnes. Les Grecs appeloient ces représentations funèbres, *Katarthirion*, et les Arméniens, *Kavaran*, qui, en leur langue, veut dire purgatoire. Ils étoient extraordinairement frappés du deuil, des messes, des prières continuelles, des grosses aumônes, des oraisons funèbres, et de tout ce qui se pratiquoit, selon nos usages, pour le repos de l'ame, ou pour honorer la mémoire des princes défunts : on en sait plusieurs, que ces actes publics de la foi du purgatoire ont fait renoncer à leurs erreurs.

Quoique les Grecs soient en grand nombre à Galata et à Péra, cependant tout ce qu'il y a parmi eux de noblesse et de gens de distinction, résident dans la ville impériale au delà du port, qu'on appelle proprement Constantinople. Les plus qualifiés habitent le quartier appelé le *Patriarchal* ou le *Phanal* : il s'y trouve des familles qui prétendent être issues des anciens empereurs grecs ; d'autres, qui ont des alliances avec les beys de Moldavie et de Valaquie. Le bey de Moldavie à qui le père Pipari a enseigné la langue latine, a demandé un Jésuite pour rendre le même service à son fils.

Nous avons parmi les Arméniens catholiques,

trente ou quarante familles distinguées, dont la ferveur retrace les premiers siècles de l'Église : on ne peut se faire une idée de leur avidité pour l'instruction. Après deux ou trois heures d'une attention continuelle, ils sont prêts à écouter encore autant de temps, et ils se plaignent toujours que la prédication finit trop tôt. Les pères et mères, les enfans, les domestiques mêmes, tous n'y respirent que charité et que zèle du service de Dieu. Les chefs de quelques-unes de ces familles, ci-devant très-riches, et qui ont presque tout perdu pour la foi, sont comme scandalisés quand on les plaint, et qu'on veut leur procurer du soulagement : *Y pensez-vous*, disent-ils à leurs amis, *la parole de Jésus-Christ, notre maître, n'est-elle pas expresse? « Que qui perdra tout pour lui, jusqu'à sa vie, re- » trouvera tout dans lui »*. Il n'y a rien de si édifiant que de voir ces bons vieillards entourés de leurs enfans, mariés ou non mariés, s'approcher, tous les huit jours, de la sainte communion, et après eux, les mères au milieu de leurs filles : tout cela se fait avec tant de modestie et de dévotion, qu'il n'est pas possible de n'en avoir pas l'ame pénétrée. Si nous n'avions des mesures à garder, et notre temps à partager à d'autres occupations indispensables, nous n'aurions pas assez de tous les jours de la semaine pour contenter la piété avide de ce bon peuple.

Celui des Jésuites qui a reçu de Dieu le talent le plus rare pour le salut de cette nation, à Constantinople, est le père Jacques Cachod, de Fribourg en Suisse. Dans la seule année 1712, ce père

a ramené près de quatre cents schismatiques, et confessé seul, plus de trois mille personnes : l'année passée, le nombre des schismatiques convertis, a presque monté à une fois autant. Sa maxime est de paroître peu et d'agir beaucoup ; il a toujours à sa disposition, un nombre de catholiques zélés et sages, qui se répandent de tous côtés, et lui amènent, sans bruit, ceux qu'ils ont disposés à se convertir. Plusieurs prêtres et vertabiets orthodoxes servent encore extrêmement à maintenir la foi ; ils sont comme les surveillans de la nation, toujours prêts à courir où on a besoin d'eux, et à maintenir l'ordre dans les familles.

Il faut encore compter parmi les catholiques, quatre ou cinq mille esclaves servant sur les galères, ou enfermés dans le bagne du grand-seigneur, et plus de vingt mille autres répandus dans les maisons des particuliers. Ces malheureux sont sous la direction spirituelle de M. Galani, archevêque d'Ancyre, de l'ordre de Saint-Dominique, prélat recommandable par les vertus éminentes de l'homme apostolique. Nos missionnaires se font un devoir de consacrer leur ministère et leur zèle aux esclaves renfermés dans le bagne du grand-seigneur : ce bagne, ainsi appelé, à cause du bain qui est tout près de là, est une vaste enceinte fermée de hautes et fortes murailles, qui n'a qu'une seule entrée munie d'une double porte, où il y a toujours une garde armée : au milieu de cette grande enceinte ou avant-cour, s'élèvent deux gros bâtimens de figure presque carrée, mais de grandeur inégale ; le plus grand s'appelle

le grand bagne, et le plus petit, *le petit bagne* : ces deux bagnes ou prisons, n'ont de jour que par la porte, et par quelques fenêtres fort hautes, traversées de gros barreaux de fer; c'est là où on loge les chrétiens pris en guerre, ou sur les armateurs ennemis de la Porte. Les officiers ont de petites loges à deux ou à trois; les simples soldats sont à découvert sur des estrades ou soupentes de bois qui règnent le long des murailles, où chacun n'a guères de place que celle que son corps peut occuper : dans un quartier de chaque bagne on a pratiqué une double chapelle, dont une portion est pour les esclaves du rit franc, et l'autre pour les esclaves du rit grec et moscovite : chaque chapelle a son autel et ses pauvres ornemens à part. Ces chapelles avoient en commun d'assez bonnes cloches; il y a cinq ou six ans qu'on les leur a enlevées, parce que, disoient les Turcs, leur son réveilloit les Anges qui venoient dormir la nuit sur le toit d'une mosquée bâtie depuis peu, dans le voisinage.

Assez près du petit bagne, on a bâti et orné, des aumônes des fidèles, une petite église, sous le titre *de Saint-Antoine*, qui est assez bien fournie des meubles d'autel nécessaires, et même de quelque argenterie; c'est la chapelle des officiers et des malades. Les esclaves élisent, tous les ans, un écrivain ou préfet du bagne, et sous lui, un sacristain, à qui tout se donne par compte, pour le remettre dans le même état à celui qui entre en charge après lui.

Chaque esclave, quoique dans le bagne, a tou-

jours une ou deux chaînes sur le corps : tous les jours de l'année, excepté les quatre fêtes solennelles, on les mène, de grand matin, travailler à l'arsenal, ou aux autres ouvrages publics ; ils vont au travail par troupes de trente ou quarante, enchaînés deux à deux : leur nourriture est de deux mauvais pains noirs pour la journée de chaque homme ; le soir, au soleil couchant, on les ramène : ceux dont les gardiens turcs ont été contens de leur travail, sont séparés les uns des autres ; ceux qu'ils veulent punir, sont laissés enchaînés ensemble, après quoi le cri se fait pour la rentrée dans les bagnes : ils n'y sont pas plutôt ramassés et comptés, qu'on les y enferme à double serrure, jusqu'au lendemain matin. Quand ils tombent malades, il n'est pas permis de les transporter ailleurs ; il faut qu'ils demeurent dans le bagne, et toujours avec la chaîne, qu'on ne leur ôte que quand ils sont morts, encore les gardiens turcs ne s'y fient-ils pas. Les cadavres, avant que d'être portés aux cimetières publics, sont arrêtés à la grande porte, où ils les percent, plusieurs fois, d'outre en outre, avec de longues broches de fer, pour être plus assurés qu'ils sont véritablement morts.

Les services que nous rendons à ces pauvres gens, consistent à les entretenir dans la cainte de Dieu et dans la foi, à leur procurer les soulagemens de la charité des fidèles, à les assister dans leurs maladies, et enfin à leur aider à bien mourir. Si tout cela demande beaucoup de sujétion et de peine, je puis assurer que Dieu y attache, en récompense, de grandes consolations.

Outre les visites qu'on leur rend pendant le cours de la semaine, deux Jésuites vont, toute l'année, fêtes et dimanches, aux deux bagnes; ils s'y rendent la veille, et s'y enferment avec les esclaves : le père de chaque bagne a un petit réduit à part, où il se retire quand il n'y a point de malades à visiter. Après que ces malheureux se sont un peu délassés, et qu'ils ont pris quelque nourriture, le signal se donne pour la prière : la coutume est de commencer par faire l'eau bénite, et d'en jeter de tous côtés; ensuite le père fait la prière à haute voix, et donne les cinq points de l'examen, avec la formule de l'acte de contrition, que tous répètent après lui : quand les prières sont achevées, il fait une exhortation d'une petite demi-heure, sur quelque matière touchante, et qui a le plus de rapport à leurs dispositions présentes; de là il se met au confessionnal pendant quelques heures; les confessions finies, il va prendre un peu de repos, à moins qu'il ne faille veiller quelque mourant A quatre heures du matin en hiver, et à trois heures en été, on éveille tout le monde pour la messe, pendant laquelle le père leur fait une courte explication de l'Évangile; la messe finie, après que les communians ont fait leur action de grâces, il va se placer à la porte de la chapelle, avec les aumônes qu'il a pu ramasser; il les distribue à tous, à mesure qu'ils passent; après quoi les portes se rouvrent à grand bruit, et chacun va se faire enchaîner avec un compagnon, pour retourner au travail.

Dans les temps de peste, comme il faut être à

portée de secourir ceux qui en sont frappés, et que nous n'avons ici que quatre ou cinq missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul père qui entre au bagne, et qui y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du supérieur (ce qui n'arrive pas sans de fortes représentations de la part des autres, et du supérieur même), s'y dispose pendant quelques jours de retraite, et prend congé de ses frères, comme s'il devoit bientôt mourir : quelquefois il y consomme son sacrifice, et quelquefois il échappe au danger. Le dernier Jésuite qui est mort dans cet exercice de charité, est le père Vandermans, Flamand de nation : la peste étoit alors tres-violente; la quantité des mourans qu'il assista, la lui communiqua en moins de quinze jours; il le fit savoir incontinent au supérieur, priant instamment qu'on lui accordât la grâce de mourir auprès de ses frères. On le transporta dans une petite maison qui est au bout de notre jardin, où s'étant de nouveau confessé, et ayant communié, il mourut plein de joie et de reconnoissance de la grâce insigne que Dieu lui faisoit. Depuis lui, personne n'a plus été frappé de cette maladie, que le père Pierre Besnier, si connu par son génie et par ses rares talens : sur la fin de ses jours il se consacra, une seconde fois, à la mission de Constantinople, à laquelle il avoit déjà rendu les plus grands services; la peste le prit en confessant un malade. La Providence veilla à la conservation des autres pères de cette mission, car les signes du mal ne se montrèrent qu'après que le père eut expiré;

et pendant les trois jours de sa maladie, ils avoient été, nuit et jour, auprès de lui.

Mais si quelqu'un, jusqu'ici, a dû mourir de ce genre de mort, c'est le père Jacques Cachod dont j'ai parlé, et qui, avec le nom de père des Arméniens, a encore, à Contantinople et à Malte, celui de père des esclaves : il y a huit ou dix ans qu'il est presque incessamment occupé aux œuvres de charité où il y a le plus de péril, soit dans le bagne, soit sur les vaisseaux et sur les galères du grand-seigneur: les esclaves qui n'en peuvent sortir, savent l'y introduire par le moyen de leurs gardiens turcs, avec qui ils sont d'intelligence. L'année 1707, que la peste fut si furieuse qu'elle emporta près d'un tiers de Constantinople, ce père m'écrivit, à Scio, la lettre qui suit :

« Maintenant je me suis mis au-dessus de toutes » les craintes que donnent les maladies contagieuses ; » et s'il plaît à Dieu, je ne mourrai pas de ce mal, » après les hasards que je viens de courir. Je sors » du bagne, où j'ai donné les derniers Sacremens, » et fermé les yeux à quatre-vingt-six personnes, » les seules qui soient mortes en trois semaines, dans » ce lieu si décrié, pendant qu'à la ville, et au grand » air, les gens mouroient par milliers. Durant le jour, » je n'étois, ce me semble, étonné de rien ; il n'y » avoit que la nuit, pendant le peu de sommeil » qu'on me laissoit prendre, que je me sentois l'es- » prit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand » péril que j'aye couru, ajoute-t-il, et que je ne

» courrai peut-être de ma vie, a été à fond de cale » d'une sultane de quatre vingt-deux canons. Les » esclaves, de concert avec les gardiens, m'y avoient » fait entrer, sur le soir, pour les confesser toute la » nuit, et leur dire la messe, de grand matin : nous » fûmes enfermés à doubles cadenats, comme c'est » la coutume. De cinquante-deux esclaves que je » confessai et communiai, douze étoient malades, » et trois moururent avant que je fusse sorti : jugez » quel air je pouvois respirer dans ce lieu renfermé, » et sans la moindre ouverture. Dieu qui, par sa » bonté, m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera de bien » d'autres ».

Un jeune missionnaire non encore aguerri contre les dangers, comme ces vieux chefs de l'apostolat, tout chargés de fatigues et de palmes évangéliques, est étonné d'avoir échappé au premier péril; il craint qu'il n'y ait de sa faute, il en paroît humilié. Après avoir fait à son supérieur le récit d'une peste, où souvent il avoit été obligé de coller son oreille sur la bouche des malades, pour entendre leurs paroles mourantes, il ajoute : « Je n'ai pas mérité, mon révérend père, que Dieu ait bien voulu recevoir le sacrifice de ma vie; je vous demande vos prières, pour obtenir de Dieu qu'il oublie mes péchés, et qu'il me fasse la grâce de mourir pour lui ». Avouons-le; un tel homme ne suit pas une impulsion naturelle, il y a quelque chose ici de plus que l'*humanité* : les missionnaires en conviennent, et ils ne s'attribuent pas ce dévouement sublime : C'est Dieu qui nous donne

cette force, répètent-ils souvent, nous n'y avons aucun mérite.

O philosophes ! qui traitez la vertu chrétienne de fanatisme, de quel nom appellerez-vous ce devouement, ce sacrifice? Revenons à notre missionnaire.

« L'expérience nous a appris, dit-il, qu'il étoit utile d'entretenir quelque correspondance avec le patriarche grec, et les prélats qui sont sous sa dépendance; elle dispose les peuples à nous écouter; les pères et les mères envoient leurs enfans à nos instructions et à nos écoles : nous y avions tout récemment les deux fils d'un bey de Valaquie. Je m'étois formé une idée magnifique de la majesté de ce patriarche de la nouvelle Rome : la première fois que j'allai lui rendre visite, je demeurai tout surpris de le voir logé et servi dans la dernière simplicité. Sa chambre est pauvre et dénuée de tout; ses domestiques consistent en deux valets assez mal en ordre, et en deux ou trois clercs. Quand il sort pour des visites particulières, c'est toujours à pied; ses habits n'ont rien qui le distingue des autres religieux grecs; on ne le connoît que parce qu'il est accompagné de quelques prélats, vêtus aussi simplement que lui, et de quelques ecclésiastiques qui l'environnent : sa plus grande distinction consiste en ce qu'un diacre ou un prêtre marche devant lui, portant une espèce de béquille ou crosse de bois, ornée de compartimens d'ivoire et de nacre. Je l'ai vu, bien des fois, aller encore plus simplement, n'ayant à sa suite que deux ou trois personnes : cependant il prend sans façon, le titre de patriarche universel, et il faut l'appeler,

non très-saint père, mais très-saint, *Panosiotatos*. De même, quand les Grecs parlent de leurs autres prélats, ils ne disent pas, comme nous, l'archevêque, ou l'évêque, mais le saint d'une ville, comme le saint d'Heraclée, le saint de Calcédoine, ainsi des autres ».

MISSION DE SMYRNE.

Elle est comme une annexe des missions de l'Archipel : cette ville renferme un nombre considérable de femmes et de filles des îles de Chio, Naxie, Tine, Santorini, Paros, etc., que la pauvreté contraint d'aller solliciter les secours que promet l'opulence qui y abonde.

La ville de Smyrne est une des plus célèbres de l'empire ottoman : le commerce y est très-florissant; son golfe est presque continuellement rempli de vaisseaux français, anglais, hollandais, vénitiens et génois : ils y viennent pour enlever des soies de Perse, du coton, des camelots tabissés d'Angoura, des huiles, du tabac et de la scammonée. Les Arméniens y apportent, par terre, grande quantité de ces marchandises.

La ville est assez grande; elle n'a pour sa défense qu'un vieux château qui est sur le bord de la mer. Deux cents janissaires avec trois galeres, y font la garde : on compte dans Smyrne soixante mille habitans ou environ, tant Turcs, qu'Arméniens, Juifs,

Grecs et Francs : chaque nation demeure dans un quartier séparé ; celui des Francs s'étend le long de la mer, et, sans contredit, est le plus beau.

Les maisons, pour la plupart, ne sont construites que de bois ; mais depuis les derniers incendies qui ont affligé la ville, ceux qui rebâtissent, emploient, autant qu'ils peuvent, de meilleurs matériaux.

Les mosquées ne sont pas belles, les bazars sont plus beaux : ces bazars sont de longues rues, qui ne contiennent que des boutiques dont l'une tient à l'autre. Les marchands y étalent leurs différentes marchandises, avec autant d'art qu'on le fait dans les galeries du Palais, à Paris ; cet arrangement industrieux excite la curiosité des yeux et le désir d'acheter : ces boutiques n'ont de jour que par les ouvertures de leur dôme ; ces dômes qui sont couverts de plomb, mettent les marchands et leurs marchandises, et ceux qui les achètent, à couvert des injures du temps.

Smyrne avoit autrefois d'anciens monumens qui contribuoient à sa gloire ; mais les Turcs, peu curieux de l'antiquité, les ont laissé périr : on doit regretter surtout la ruine presque totale d'un amphithéâtre, dans lequel un grand nombre de martyrs ont généreusement offert le sacrifice de leur vie pour la défense de notre sainte foi.

Mais le temps qui détruit tout, n'a pu effacer la mémoire précieuse du martyre de S. Polycarpe, disciple de l'apôtre S. Jean : à l'âge de quatre-vingt-six ans, et après avoir gouverné, l'espace de soixante-six années, cette église, la première des sept églises de l'Asie, il fut brûlé vif, pendant qu'à haute voix,

il bénissoit Dieu de la grâce du martyre qu'il lui avoit accordée.

Nos chrétiens l'honorent ici comme leur père, et leur protecteur auprès de Dieu, et vont, par respect et par dévotion, visiter les restes de l'amphithéâtre qui reçut ses cendres.

Ils honorent pareillement la mémoire d'un jeune homme nommé *Germanicus*, qui, dans le même temps, et pour Jésus-Christ, fut exposé aux bêtes.

Ces grands exemples d'un courage héroïque, et ceux de nos anciens missionnaires qui marchent sur leurs traces, sont de puissans motifs qui nous animent en commençant la vie évangélique.

Smyrne est souvent affligée par la peste et les tremblemens de terre. Les Jésuites y ont une maison et une église, qu'ils doivent aux libéralités de la chambre du commerce de Marseille : les instructions s'y font de la même manière qu'à Constantinople, en plusieurs langues. On y a établi une congrégation de marchands, sous le titre de la Conception de Notre-Dame : c'est toujours un député de la nation qui en est le préfet.

Cette pieuse association répand d'abondantes aumônes pour le soulagement des pauvres malades, et pour le rachat des captifs.

VILLE DE SALONIQUE.

Description de la ville de Salonique, par le père Jean-Baptiste Souciet, de la compagnie de Jésus, missionnaire au Levant, en 1734.

THESSALONIQUE, ou Salonique, étoit regardée, dans les premiers siècles de la religion chrétienne, comme la ville capitale de la Macédoine; elle est située à quarante degrés trente-six minutes de latitude, presque à l'extrémité d'un grand golfe auquel elle donne son nom, et où se décharge, à trois ou quatre lieues de la ville, le Vardar, autrefois Axius: elle a un port, ou plutôt une rade très-bonne et très-sûre, qui s'étend, du sud-est au nord-est, environ deux ou trois lieues.

Les Grecs et les Italiens appellent aujourd'hui cette ville, *Salonichi;* les Turcs, la nomment *Selanik:* son premier nom fut *Halis;* celui de *Thessalonique* lui fut donné par Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, en mémoire d'une victoire qu'il avoit remportée, assez près de là, sur les Thessaliens. L'Église de Thessalonique fut très-florissante dès la naissance du christianisme; elle compte dans ses fastes un grand nombre de héros chrétiens, qui ont versé leur sang pour la religion. Le plus illustre est S. Démétrius, qu'elle a choisi pour patron; il étoit proconsul: à peine fut-il converti à la foi, qu'il en devint l'apôtre,

et mérita d'en être le martyr, sous l'empereur Maximien. Les archevêques de cette ville ont toujours eu un rang distingué parmi les métropolitains de la Grèce, ils y sont regardés comme des patriarches; ils y avoient la qualité de vicaires ou de légats du saint Siége. Le pape S. Damase honora de ce titre Ascholius, archevêque de Thessalonique; il le chargea de faire ordonner un évêque de Constantinople à la place de Maxime, philosophe cynique, et usurpateur de ce siége. Syrice, successeur du pape Damase, s'exprime en termes qui ne laissent aucun doute sur l'étendue de pouvoir confié à Anysius; voici les paroles de ce souverain pontife: *Je confie, à votre prudence et à votre sagesse, le soin et la discussion des causes qui peuvent naître dans les églises d'Achaïe, de Thessalie, de l'ancien et du nouvel Épire, des deux Dacies, de la Mésie, de la Dardanie, etc. Je ne fais qu'imiter en cela les souverains pontifes, mes prédécesseurs, qui donnèrent la même charge aux bienheureux Ascholius et Anysius, etc.*

Dans la suite des siècles, si Thessalonique donna au schisme de zélés défenseurs, la religion trouva, dans un prélat originaire de cette ville, un héros dont on ne sauroit assez louer l'attachement à la foi: ce fut Isidore, archevêque grec, à Kiovie, et primat de Russie. Au concile de Florence, il travailla avec ardeur, à la réunion de l'Église grecque et de l'Église latine; le pape Eugène l'honora de la dignité de cardinal, avec Bessarion, ce savant et vertueux archevêque de Nicée. Isidore rendit encore d'autres services importans: on sait que les Grecs renoncèrent

bientôt à l'union dans Constantinople ; le pape envoya aussitôt Isidore dans cette capitale de leur empire ; il la purgea du schisme une seconde fois. Après cette victoire, il se rendit à sa métropole de Kiovie, et comme il y prêchoit publiquement la soumission à l'Église romaine, les schismatiques lui firent souffrir les plus indignes traitemens : il trouva moyen de sortir de prison, et se réfugia à Constantinople, où il fut fait esclave, lorsque cette ville fut prise par les infidèles ; il se racheta et se retira à Rome, où il termina sa carrière ; il y mourut saintement, l'an 1463. Tel fut, à peu près, l'état de la religion à Thessalonique, jusqu'au temps où les Turcs en firent la conquête.

Thessalonique n'a pas été moins florissante dans l'ordre civil et politique : dès que les Romains eurent réduit la Macédoine en province, cette ville en devint la capitale ; le proconsul y fit sa résidence : elle fut honorée, plus d'une fois, du séjour et de la présence des empereurs. Après la défaite des Goths, des Huns, et des Alains, le grand Théodose y vint passer l'hiver ; il y tomba malade : c'est là qu'il fit appeler le saint évêque Ascholius, et que, s'étant assuré de la pureté de sa foi, il reçut le baptême de sa main (1). Guéri presque subitement, et par une espèce de miracle, ce prince reconnoissant proscrivit l'arianisme de tout son empire, par un édit daté de cette ville. Théodose revint à Thessalonique en 387,

(1) L'an 380.

pour s'aboucher avec le jeune Valentinien qui, suivant aveuglément les conseils de Justine sa mère, favorisoit l'hérésie ; il le persuada et l'attacha pour toujours à la foi cathòlique : ce second voyage fut encore marqué par de nouveaux édits contre la secte arienne. Il falloit, que du temps de Théodose, Thessalonique fut une ville distinguée, puisque, dans la révolte qui coûta la vie à sept mille hommes de ses habitans, on parle de cirque et de courses de chariots : d'ailleurs, une populace, quelque insolente que pût être celle-là, n'auroit jamais porté l'audace jusqu'à insulter un si grand empereur, et à répandre le sang du général des armées de l'empire, si elle n'avoit cru pouvoir se défendre par sa multitude.

Après la mort de Théodose, cette ville fut pillée et saccagée par les barbares : soumise ensuite aux empereurs de Constantinople, elle demeura sous leur puissance jusqu'à l'an 1180, que Guillaume, roi de Sicile, la conquit ; mais elle rentra bientôt sous la domination de ses anciens maîtres. En 1413, Andronic Paléologue la vendit, ou du moins l'engagea aux Vénitiens pour une grosse somme d'argent ; mais huit ou neuf ans après, Amurat II la leur enleva sans retour.

Salonique, ainsi qu'on la nomme à présent, a environ deux lieues de tour ; elle est fermée d'un simple mur flanqué, d'espace en espace, par de méchantes tours carrées ; elle s'étend, du sud-est au nord-ouest, environ deux milles en ligne droite, et de ce côté-là, la mer baigne presque tous ses murs :

du couchant au septentrion, son enceinte, qui s'élève sur des collines, est fort irrégulière.

Au plus haut de cette enceinte, on voit un château qu'on appelle les *Sept-Tours* : ce château a toujours été peu de chose, et maintenant il tombe en ruine; il est cependant garni de bonnes pièces de canon. A côté et au pied de ce château, on trouve une espèce de faubourg ou de petite ville, séparée de Salonique par une enceinte de murailles : cet endroit n'est habité que par des Turcs; l'air y est pur, et la vue fort étendue, puisque de là on découvre aisément les montagnes d'Épire, et celles de Thessalie. Outre ce château, Salonique a encore trois forts : le premier est à la pointe d'un angle que font les murs entre l'orient et le midi; il ne consiste qu'en deux grosses tours, l'une ancienne et carrée, l'autre récente et ronde, qui n'est séparée de la mer que par une petite enceinte, avec trois ou quatre tourelles ou vedettes. Les Turcs firent construire cette tour, il y a environ cent ans : le pacha de la ville, pour donner l'exemple, y travailla lui-même, et obligea tous les habitans à y travailler, sans en excepter l'archevêque.

Le second fort est à plus d'un mille du premier, hors de l'enceinte des murs, et à l'endroit du port où l'on débarque; ce n'est qu'une grosse et ancienne tour exagone : ce fort est situé peu loin de la marine, en dehors, dans l'endroit où les murs de la ville commencent à s'éloigner du rivage.

Le troisième est placé à un demi-mille du premier, à l'angle des murs qui tournent de l'occident vers le septentrion;

septentrion ; il paroît n'avoir guères que deux cents ans : il consiste en quatre petits donjons qui renferment un assez grand espace ; chacun de ces forts ou châteaux est muni de grosses pièces de canons de bronze, braquées contre la mer : chacun a son aga ou commandant particulier, avec quelques canonniers. Une grosse tour ronde et solidement bâtie, à l'endroit où les murs commencent à descendre des Sept-Tours, sert d'arsenal et de magasin à poudre : ce sont-là toutes les fortifications de Salonique. Avec tout cela, et quoique les Turcs l'appellent *Khalé*, c'est-à-dire, forteresse, nom qu'ils donnent à toutes les villes un peu fortifiées, elle n'est rien moins qu'une ville forte ; elle n'a ni ouvrage extérieur ni fossés ; ses murailles foibles en beaucoup d'endroits, ne sont terrassées nulle part : d'ailleurs, elle est dominée du côté du nord-est, par des hauteurs voisines ; elle a, au reste, une espèce de garnison de sept à huit cents janissaires, la plupart mariés et peu aguerris : leurs exploits se bornent à quelques insultes qu'ils font aux pauvres sujets du grand-seigneur, et quelquefois aux Francs : ils connoissent bien cette espèce de petite guerre, et c'est la seule qu'ils entendent.

Il y a encore deux à trois cents Turcs marchands, qui ont le titre de janissaires, mais sans en recevoir la paye ; ceux-ci sont assez tranquilles, et ne font de mal à personne.

La partie haute de la ville a des sérails ou hôtels assez beaux pour le pays : leurs principales pièces sont la cour, des galeries fort larges qui ont vue sur

la mer, et de belles salles bien plafonnées, avec des estrades ou sofas, sur lesquels les Turcs reçoivent les visites, donnent audience, et rendent la justice.

La plupart des Grecs habitent au pied des collines qu'enferme la ville, et dans les rues où il n'y a guères qu'eux : les plus riches et les plus qualifiés, qui sont en petit nombre, ont d'assez belles maisons bâties, et disposées à la turque.

Les Juifs occupent un tiers de la ville habitée; ils sont répandus dans les bas quartiers, dans les marchés, et le long des murs, du côté de la mer.

Les rues de Salonique sont étroites et couvertes en partie de sofas qui, de chaque maison sortent en dehors; elles sont mal pavées et fort mal-propres dans la basse ville. Vers le milieu, où sont les marchés, les rues sont couvertes de planches, ce qui les rend obscures, mais fraîches en été. . .

On voit là, un édifice assez solide et assez beau; il consiste en six petits dômes à deux rangs, soutenus et séparés par des pilastres joints les uns aux autres par des arcades; c'est ce qu'on appelle le Bezestan : c'est le lieu où les marchands d'étoffes, de soie, de mousselines, d'indiennes, ont leurs boutiques, moyennant sept ou huit piastres qu'ils payent par an. Vers le quartier de la marine, il y a beaucoup de magasins, dont quelques-uns, nouvellement bâtis, sont assez propres. On voit dans la ville quatre ou cinq kans principaux; ce sont des bâtimens à plusieurs ailes, ou corps de logis partagés en petites chambres; chacun peut y loger pour son argent.

De tous les ouvrages publics dont l'ancienne Thes-

salonique étoit embellie, il n'y en a plus que deux dont il reste des vestiges : le premier est un vaste portail ou arc de triomphe, de cinquante pieds de haut, sur trente ou trente-cinq de large; il est placé au milieu d'une rue, assez près de la porte nommée *Calamaria*; il est soutenu par deux gros pilastres ou massifs de marbre blanc, chargés de figures en demi-relief, de chevaux et d'hommes armés, plus petits de la moitié que le naturel, et qui semblent représenter une bataille. Ces figures qui sont bien conservées ne paroissent pas fort délicates, elles sont surmontées d'une architrave et d'une corniche simple, d'où naît l'arcade faite de briques, et fort gâtée; elle sert de retraite aux cigognes qui y font leurs nids. On ne voit que le haut d'un des deux pilastres, le bas est couvert par des boutiques, l'autre est environné de maisons qu'on y a adossées; ainsi je n'ai pu savoir s'ils contenoient des inscriptions : ce grand arc ou portail a été accompagné de deux autres moins considérables, de l'un desquels on voit encore le bas du ceintre. On croit que ce monument a été élevé par Marc-Aurèle, après une grande victoire qu'il remporta sur des peuples barbares.

L'autre reste d'antiquité est à peu près au milieu de la ville, à l'entrée d'une maison des Juifs; ce sont six grosses colonnes de marbre blanc, d'un ordre simple, dont le pied est enterré; elles sont posées de suite, en ligne droite, et elles ont leur architrave, leur frise et leur corniche; au-dessous sont des pilastres de marbre, séparés les uns des autres par une espace vide : à ces pilastres, qui ont sept à huit

pieds de hauteur, sont adossés, des deux côtés, des figures humaines en demi-relief. Ces figures sont au moins de taille naturelle : d'un des côtés une de ces figures a des ailes; les trois autres ont été endommagées par les injures de l'air : de l'autre côté, l'une de ces figures tient un cygne sur sa poitrine, et les autres ont à la main quelques instrumens de musique. Ce monument qui paroît être d'un siècle où florissoient les beaux arts, n'est apparemment qu'une petite partie d'un grand édifice, comme d'un théâtre, d'un temple, ou de quelque portique.

Au sud-est de la ville, le long des murs, en dedans, il y a une place longue d'environ deux cents pas, et large peut-être de cinquante, mais qui paroît évidemment avoir été beaucoup plus longue et plus large, puisqu'elle est environnée de méchantes maisons assez récentes : on croit que c'étoit autrefois l'Hippodrome, et le lieu des spectacles. Dans les murs, surtout de ce côté-là, on a pratiqué des voûtes ou arcades, que quelques-uns disent avoir été des chapelles bâties par l'ordre de Théodose, afin qu'on y priât Dieu pour les ames de ceux qu'il avoit fait massacrer. D'autres assurent qu'elles n'ont été faites que pour garder les choses nécessaires à la défense de la ville, et pour mettre à couvert les soldats de la garnison. Malgré ces traditions du pays, il y a de l'apparence que ces prétendues chapelles étoient ce que les Romains appeloient *Caveæ*, et que ces voûtes n'ont été pratiquées que pour renfermer les chevaux et les animaux qui servoient aux spectacles : ce sentiment est d'autant plus vraisemblable, qu'on voit

de pareils monumens à Beziers et à Nismes, dans ce qui reste d'anciens cirques. On trouve en beaucoup d'endroits, dans la ville et hors de la ville, sur les tombeaux des Turcs, des colonnes de marbre, de granit et de jaspe, des bustes, des statues, des bas reliefs, des chapiteaux, et d'autres pierres bien travaillées, mais dégradées maintenant et fort défigurées. Je n'ai point vu à ces ouvrages d'inscriptions que j'aye pu lire, ou qui méritent d'être rapportées: pour faire voir la négligence des Turcs, il suffira de dire que j'ai remarqué, parmi des pierres communes, un bloc de porphire maçonné au bas d'un minaret de mosquée : il faut cependant rendre justice à ces peuples; ils ont grand soin de conduire l'eau, par divers canaux, dans les villes et dans les bourgades; ils bâtissent des fontaines près les mosquées, et aux environs mêmes des villes, et des repos de promenades, qu'ils appellent kiosques.

Ces kiosques ne consistent qu'en une espèce de grand cabinet ou belveder, ouvert de trois ou même de quatre côtés, et couvert d'un simple toit; et auprès on y pratique un petit endroit, fermé de murailles, pour servir de cuisine à ceux qui vont s'y réjouir. Le kiosque est ordinairement ombragé de quelques arbres qui donnent du frais; tout le monde peut aller s'y promener, et même y manger, lorsque les maîtres du lieu n'y viennent point. Il se trouve de pieux musulmans qui, pour la commodité du public, font faire des kiosques et des fontaines jusque sur les grands chemins : cette dévotion est fort à la mode chez les Turcs.

Les mosquées sont presque les seuls édifices solides et considérables de la Turquie; on en compte ici jusqu'à trente assez vastes, outre quelques autres fort petites, qui sont peu fréquentées : les Turcs en ont bâti quatre ou cinq; les autres sont d'anciennes églises dont ils se sont emparés. Les plus célèbres étoient celles de Sainte-Sophie, de Notre-Dame, de Saint-Démétrius et des Saints Apôtres.

Sainte-Sophie, Αγία Σοφία, comme on l'appelle encore aujourd'hui, est construite, comme beaucoup d'églises grecques, sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople, mais en petit : c'est un édifice carré, couronné d'un dôme assez plat, tout couvert de plomb; le vestibule est soutenu par de belles colonnes de marbre, et il y a au dedans, un siége de porphire mal travaillé.

Depuis près de quatre-vingts ans, l'église de Notre-Dame a été changée en mosquée; on estime l'architecture de l'édifice et la hardiesse de la coupole. On y voit de chaque côté, douze grandes colonnes de marbre jaspé, dont les chapiteaux sont surmontés de croix que les Turcs n'ont point endommagées; c'est à présent la principale mosquée de la ville.

Celle de Saint-Démétrius est un grand vaisseau qui a une nef et deux ailes de chaque côté, séparées les unes des autres par quatre rangs de colonnes de marbre de différens ordres, mais qui se répondent bien l'un à l'autre : il y a, outre cela, six belles colonnes de jaspe d'une grande hauteur, qui soutiennent la tribune : cette église étoit fort nou-

velle, quand les Turcs prirent Salonique; elle n'a point de voûte. Il y a six ou sept ans qu'elle se trouva en mauvais état, le plafond étoit crevé et l'édifice menaçoit ruine : pour le réparer, on vendit le plomb de la couverture, et on en fit une de tuiles. Il y avoit un vaste souterrain qui subsiste encore, et dans ce souterrain un puits, que les Grecs disent être miraculeux. L'église des Apôtres, dont on a aussi fait une mosquée, a quatre petits dômes autour du principal; elle est d'une bonne architecture.

Salonique n'a que deux maisons de religieux turcs, l'une dans la ville, l'autre sur une colline, hors des murs; celle-ci a un grand enclos. Il y a, dans chacune de ces maisons, huit ou dix frères (c'est le nom qu'ils se donnent), gouvernés par un supérieur perpétuel; à certains jours ils tournent avec une rapidité extraordinaire dans leur mosquée : ils peuvent se marier, mais jamais leurs femmes n'entrent dans le monastère.

Les églises grecques, au nombre de douze ou treize, sont placées, non pas sur les rues, les Turcs ne le souffriroient pas, mais dans des enfoncemens, derrière des maisons. La cathédrale, dédiée sous le nom de saint Démétrius, est assez proprement bâtie; c'est un grand vaisseau, partagé en une nef, deux ailes et le sanctuaire, sans parler du vestibule : elle n'est que plafonnée; deux ou trois rangs de siéges règnent tout autour : sur une des ailes est une galerie pour les femmes qui, selon la louable coutume de l'Église d'orient, sont toujours séparées des hommes : le sanctuaire est fermé par une haute cloi-

son de bois sculpté, et ornée de peintures qui représentent Notre-Seigneur et la sainte Vierge, des Saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, et quelques pères grecs : ces peintures n'ont rien de délicat ni de bien naturel. On ne voit dans l'église aucunes statues ; les Grecs se font, mal à propos, un scrupule d'en avoir : on n'y voit qu'un seul autel, et sur cet autel sans ornemens, est un petit tabernacle où est le saint Sacrement : au fond du sanctuaire, sont des siéges en demi-cercle pour les prêtres et pour l'évêque qui se place au milieu de son clergé : tel est, dans la Grèce, l'usage de toutes les cathédrales.

Les autres principales églises de Salonique, sont les paroisses de Saint-Athanase, de Saint-Nicolas, de Saint-Mennas, de Saint-Constantin, et de la bienheureuse Vierge ; cette dernière paroisse fut brûlée il y quarante ans ; il en coûta quinze cents piastres pour obtenir la permission de la rébâtir. On s'y porta avec un zèle admirable ; les uns fournirent de l'argent, les autres des matériaux ; ceux-ci leur ouvrage, ceux-la leurs soins ; et en peu de temps leur travail fut achevé : elle est solidement bâtie, très-propre en dedans, et très-régulière.

Il n'y a qu'un monastère d'hommes : on n'y voit point de religieuses, mais seulement quelques vieilles filles ou veuves, habillées de noir, qui font profession d'avoir renoncé au monde. Les Juifs ont, pour le moins, trente synagogues, quelques-unes assez grandes, toutes assez mal bâties.

Trois différentes nations habitent Salonique, et toutes ensemble font environ quarante mille ames ;

dix mille Turs, huit à neuf milles Grecs, avec quelques Burgares, et dix-huit à vingt mille Juifs : la ville est gouvernée par un pacha et un molla. Ce pacha est comme le gouverneur de la province, et son autorité s'étend sur tout le militaire : le molla juge définitivement des causes civiles et criminelles, et n'est présidé par le pacha, que quand celui-ci est pacha à trois queues. Il y a aussi un janissaire aga, qui commande les janissaires de la ville, et protège les Juifs : ces officiers changent ordinairement tous les ans, et quand leurs successeurs entrent par une porte, ils sortent par une autre : les Imans, qui président à chaque mosquée, dépendent du mufti, qui est le chef de la religion.

Les Grecs, quoique soumis en tout aux Turs, ont cependant leurs archontes ; ces archontes ont quelque autorité dans la répartition des levées qui se font sur la communauté ; ils sont gouvernés, pour le spirituel, par l'archevêque, aidé des principaux papas, comme le grand économe, le proto-syncelle, etc. Cependant, il n'y a que quelques années, qu'un laïque, ayant femme et enfans, non-seulement avoit soin du revenu de l'archevêché, mais étoit une espèce de grand vicaire ; il donnoit aux papas, les permissions de célébrer et de confesser, il les interdisoit comme bon lui sembloit ; je ne sais même s'il ne prétendoit pas pouvoir excommunier ; on a remédié à ce désordre. Les évêques suffragans de la métropole de Salonique, s'y rendent, tous les ans, pour la fête de S. Démétrius, qui se célèbre avec solennité le six de novembre : on ne sera peut-être pas fâché de voir

la description de cette cérémonie, à laquelle j'ai assisté.

Une grande partie de la nuit fut employée au chant de l'office : sur les six heures et demie du matin, on revêtit de ses habits pontificaux, l'archevêque, qui étoit sur un siége élevé, tout au bas de l'église ; il avoit une espèce d'aube d'une étoffe de soie à fleurs d'or, et par-dessus une robe à manches courtes, mais larges : elle étoit d'un damas rouge, à grandes fleurs d'or et de soie ; cette robe répond à notre chasuble : il lui pendoit, sous le bras droit, une pièce carrée comme une bourse de calice, où étoit représentée, en broderie très-fine, la transfiguration de Notre-Seigneur : son pallium étoit fort large, et d'une moire d'argent, avec une riche broderie entremêlée de semence de perles : une autre pièce brodée en argent, et à peu près carrée, lui couvroit la poitrine ; enfin il portoit, sur la tête, un bonnet fait en couronne impériale, d'une moire d'argent garnie de perles et de diamans de peu de prix, et ce bonnet étoit terminé par une petite croix d'émail, avec quelques pierreries.

Sept évêques s'habilloient dans le sanctuaire : au lieu d'aubes, ils prirent des tuniques d'étoffe de soie rouge à fleurs d'or, et une espèce de chapes, qui n'avoient d'ouvertures que pour passer la tête ; ces chapes étoient de différentes couleurs : leurs étoles étoient larges de six ou sept pouces, et bien brodées, et au lieu de mitre, ils n'avoient que leurs bonnets ordinaires de laine noire, faits comme la forme d'un chapeau. Les dignitaires de la cathédrale,

et les curés de la ville étoient aussi vêtus d'ornemens magnifiques, et les évêques n'étoient distingués d'eux que par leur large étole ; les diacres n'avoient qu'une tunique et l'étole en travers : évêques, prêtres, diacres, tous portoient, sur les extrémités des manches, de petites pièces qui leur servoient de manipules ; au bas des manches et des vêtemens de l'archevêque, étoient attachées des clochettes, telles qu'en portoit le grand pontife des Juifs.

L'autel étoit couvert d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or, qui descendoit jusqu'à terre, de tous côtés : l'archevêque y vint, précédé des diacres, des prêtres et des évêques ; on portoit sa crosse, qui est comme un bâton de S. Antoine, croisé par le haut et d'un morceau d'ivoire : il portoit lui-même un petit chandelier d'argent à trois branches, dont les cierges allumés s'unissoient par le haut, et avec ce chandelier il donnoit des bénédictions en formant le signe de la croix ; il en donnoit aussi quelques-unes avec les trois doigts, comme font nos évêques ; ensuite il fit plusieurs encensemens.

On commença la liturgie, par une hymne en l'honneur de S. Démétrius ; ensuite, le prélat récita quelques prières, fit sur lui quelques signes de croix, et s'assit sur son trône, derrière l'autel, ayant à ses côtés les évêques et les prêtres, sur des bancs : on chanta l'Évangile du haut d'une tribune ; on pria pour le patriarche de Constantinople, et pour l'officiant. L'archevêque et ses assistans allèrent à un des côtés du sanctuaire, prendre les oblations de pain et de vain, devant lesquelles le peuple fit de pro-

fondes inclinations : le pain fut mis sur une patène, et le vin dans un calice. Suivirent diverses bénédictions et oraisons, pendant lesquelles les prélats eurent presque toujours la tête couverte : ils se découvrirent un peu avant la consécration, dont l'officiant prononça les paroles assez haut. Pendant la consécration, les évêques et les prêtres, rangés autour de l'autel, ne firent aucunes génuflexions, mais seulement des inclinations, suivant leur usage : après la consécration, un diacre remuoit sans cesse une palle autour du calice, qui demeura découvert ; après quelques prières, un prêtre chanta, de la tribune, l'oraison dominicale.

Les évêques récitèrent, l'un après l'autre, une formule de soumission à leur archevêque : après quelques oraisons, vint la communion ; le célébrant commença le premier. Il prit d'abord l'espèce du pain, puis le sang précieux où l'on avoit mêlé une goutte d'eau chaude, depuis la consécration, outre celle qu'on avoit mise auparavant ; ils prétendent marquer par cette cérémonie, ou l'eau qui sortit avec le sang, du côté ouvert de Notre-Seigneur, ou, selon d'autres, le désir ardent de sa passion : ensuite l'officiant donna à chacun des évêques et des prêtres, un petit morceau de pain consacré, qu'ils reçurent dans leurs mains, et qu'ils consommèrent autour de l'autel ; puis ils vinrent prendre un peu de sang de Notre-Seigneur, à trois reprises : l'archevêque présentoit le calice aux évêques, et un des évêques aux prêtres. Avant la communion, les prêtres et les évêques approchèrent du calice quelques morceaux de

pain, qu'ils rendirent aux laïques qui les avoient offerts; c'est une espèce de pain bénit, qu'ils appellent *eulogie*.

La liturgie étant achevée, l'archevêque, assis sur un siége élevé au milieu de la nef, et tenant sa crosse de la main gauche, fit pendant une demi-heure le panégyrique du Saint; son discours me parut fort raisonnable. Après le sermon, il distribua du pain bénit aux plus distingués de l'assemblée, et en le recevant, on mettoit quelques pièces d'argent dans un bassin qui étoit tout proche : la cérémonie dura plus de deux heures. Les évêques et les prêtres me firent politesse, jusqu'à se retirer, quelquefois, pour me laisser voir plus commodément: l'archevêque même, avant que de commencer son discours, me fit placer honorablement, et après le sermon il me fit inviter à monter chez lui pour y prendre le café : comme je n'avois point encore dit la messe, je le remerciai. J'allai, le lendemain, lui faire visite avec le père supérieur; il nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, et parla fort obligeamment des Latins, et en particulier des Jésuites : il en avoit parlé de même, le jour de la fête, à ses évêques et à ses papas. Nous le vîmes une seconde fois; mais comme il avoit des ménagemens à garder, il se contenta de nous envoyer son proto-syncelle, un prêtre et son diacre, pour nous rendre sa visite.

Les Grecs de Salonique, à parler en général, paroissent peu aliénés des Francais et du rit latin : quelques-uns même des plus honnêtes gens et des plus capables, sont de nos amis; nous n'en connois-

sons qu'un qui dogmatise contre nous. Un des plus grands maux de l'Église grecque, est l'ignorance crasse des peuples, et d'un grand nombre de pasteurs.

Les Juifs font presque la moitié des habitans de Salonique, ce qui ne se trouve apparemment en nulle autre ville du monde; aussi y ont-ils plus de liberté et de priviléges que partout ailleurs. Ils y vinrent en grand nombre lorsqu'ils furent chassés d'Espagne; et avant que de s'y établir, ils envoyèrent des députés à Constantinople, pour obtenir des conditions avantageuses. Ils ne sont pas exempts du tribut général; mais on leur fait quelque grâce, parce qu'ils se sont chargés de fournir de grosses étoffes pour habiller les janissaires. Ils ont le droit d'acheter une certaine quantité de laine, avant qu'on puisse en vendre à aucun autre : ce privilége leur rapporte un profit considérable. Ils forment une espèce de petite république; ils ont entre eux une sorte de gouvernement et de juridiction, dont le chef est celui de leur religion; ils l'appellent le grand *kakan :* ce juge a ses assesseurs ou conseillers, choisis entre les principaux de la nation. Ils recueillent eux-mêmes certains droits qu'exigent les Turcs, et ils taxent chacun selon ses facultés : pour se mettre en état de payer ces tributs, et de satisfaire à d'autres besoins, ils mettent volontairement quelques impôts sur la viande et le vin qu'ils achètent; ensorte que ces denrées leur coûtent plus cher qu'aux chrétiens : enfin ils ont une caisse commune pour parer aux avanies qu'on leur fait, et pour fournir aux au-

tres dépenses de la nation. Ils tirent de ce fonds, de quoi habiller leurs pauvres orphelins, qui sont en grand nombre, et de quoi payer le carage ou la capitation de ceux qui sont insolvables; en un mot, ils se gouvernent assez bien, et se font rarement des affaires avec les Turcs : ils n'en sont pas pour cela, plus unis entre eux, le moindre intérêt les divise.

Leur langage est un espagnol corrompu et mal prononcé : la plupart des hommes entendent l'italien, et quelques-uns le provençal; ils portent tous la barbe longue et un toupet ou deux de cheveux autour des oreilles : les femmes renferment leurs cheveux dans une espèce de longue queue plate qui leur pend derrière la tête, et attachent au bout un bouton de cuivre. Ils sont fort laborieux, et ils se mêlent de toutes sortes de métiers : les uns sont commerçans, les autres artisans : ceux-ci sont courtiers des marchands; ceux-là vendent en détail : plusieurs sont pêcheurs, bateliers, maçons, manœuvres, portefaix : ces derniers sont fort misérables; ils ne vivent presque que de châtaignes pendant l'hiver; et pendant l'été, que d'herbages, de concombres, de melons d'eau, qu'on nomme *carpouz* : cette mauvaise nourriture leur cause plusieurs maladies.

Il y a environ soixante ans, qu'ils se persuadèrent que le Messie alloit enfin paroître : pour se préparer à son arrivée, et le recevoir plus dignement, ils cabalèrent, et voulurent se rendre maîtres de la ville. Les commandans Turcs en furent avertis; on fit arrêter les chefs de la révolte, et à force de menaces, on les obligea d'embrasser la religion ma-

hométane, après leur avoir fait avouer que Jésus-Christ est le Messie : c'est un aveu que les mahométans exigent toujours d'eux avant leur prétendue conversion.

Outre plusieurs petites écoles, les Juifs ont à Salonique un collége seulement, où ils enseignent leur philosophie, leur droit, et je pense aussi leur théologie : les dix mille écoliers que quelques voyageurs leur ont libéralement donnés, se réduisent à quelques centaines, tous, ou presque tous de la ville même, et non pas de tout l'empire ottoman. Il n'y a nulle apparence que ce collége ait jamais été plus florissant ; les étudians y soutiennent des thèses imprimées comme leurs autres livres, en caractères hébraïques, mais dans leur langage vulgaire. Il ne paroît pas qu'il y ait à Salonique des Juifs savans en hébreu, et l'on n'y parle d'aucun rabin de réputation ; ils y ont cependant une grande liberté pour l'exercice de leur religion : leurs synagogues sont situées et ouvertes sur les rues, privilége que n'ont pas les chrétiens. Quand ils portent leurs morts en terre, ils chantent de toutes leurs forces, et leur chant est très-désagréable : le convoi est souvent nombreux, mais les femmes n'en sont point ; elles se contentent de pleurer à la maison, et elles ont une certaine formule de lamentations et de gémissemens. Les cimetières de cette nation occupent un fort grand terrain, hors d'une des portes de la ville, parce qu'ils n'enterrent jamais, non plus que les Turcs, deux corps dans la même place. Quand ils ont mis le corps en terre, quelques-uns tournent à l'entour,

. et le kakan paroît parler au mort : on
uite la fosse sur laquelle on accumule de
.res, de sorte que leur sépulture s'élève
. de terre; on met sur la plupart une tombe
.unément de marbre, sur laquelle on grave l'é-
.aphe en lettres hébraïques, avec des ornemens de
leurs et de diverses figures. Il n'y a que les pau-
res qui n'ayent point de tombe, ou qui n'ayent
qu'une pierre plate sans épitaphe.

Outre les Juifs, anciens habitans de Salonique, il y en est arrivé, depuis vingt-cinq on trente ans, d'Italie, d'Espagne et de Portugal; ces nouveaux venus sont vêtus comme les Francs, ils ne portent point la barbe, mais seulement une moustache; ils ne se font pas même scrupule de manger avec les chrétiens; aussi les autres ne les regardent que comme des demi-Juifs, et presque comme des déserteurs de la loi. Il y a parmi eux de gros marchands qui, à la religion près, sont honnêtes gens; ils ont des médecins assez habiles, qui sont, pour la plupart, sous la protection de la France.

C'est le commerce qui attire tant de monde à Salonique; il n'y a guères que quatre-vingts ans que les négocians des divers pays de l'Europe y trafiquent : les Français ont commencé les premiers, et il y a plus de soixante-dix ans qu'ils y ont un consul : cependant leur commerce et celui des autres étoit fort peu de chose; mais il y a environ vingt-cinq ans qu'il fut considérablement augmenté par la traite des blés que le grand-seigneur permit, moyennant un droit qu'on lui payoit comme pour toutes ses autres mar-

chandises. Chacune des huit années que dura cette permission, on vit à Salonique cent quarante, cent cinquante, et jusqu'à cent quatre-vingts bâtimens français; mais depuis qu'elle a été révoquée, le commerce est fort diminué, et jamais il ne sera florissant, tant qu'on ne tirera pas librement des grains du pays, parce qu'il fournit assez peu d'autres choses dont les étrangers veuillent se charger. La laine, le coton, le tabac, les cuirs, la cire, l'alun, le fer, c'est là, à peu près, tout ce qui peut entrer dans le commerce avec les nations d'Occident. Le transport du fer est défendu; les Juifs se saisissent de presque toutes les laines; le coton n'est pas beau, la cire et l'alun manquent, et l'on trouve ailleurs du tabac et des cuirs à meilleur compte : ce n'est proprement que sur les blés qu'on peut faire de gros profits, et c'est pendant cette traite des grains que les Anglais, les Hollandais, les Vénitiens et les sujets de l'empereur voulurent avoir leur consul à Salonique. L'indigo, le papier, la quincaillerie, et surtout les draps, sont les principales marchandises qu'y apportent nos Français; mais depuis que les Turcs ont perdu Belgrade, il se débite à Salonique bien moins d'étoffes qu'auparavant : enfin, ce commerce y est si fort tombé, qu'une partie de nos bâtimens et de ceux des autres nations sont réduits à faire la caravane, c'est-à-dire, à se louer à des gens du pays, pour des voyages à Smyrne, à Constantinople, en Égypte, en Syrie, en Candie.

S. Paul a prêché l'Évangile à Salonique; deux de ses épîtres sont adressées à cette Église, et elles en

font le plus beau monument; elle est aujourd'hui, (en 1713), une mission très-florissante, le nombre des chrétiens s'y élève à plus de dix mille. A la sollicitation du roi de France, le grand-seigneur lui a accordé, et à la nation française, l'usage d'une chapelle publique. Le firman fut reçu avec respect par le molla, à qui il étoit adressé, et ce juge, après l'avoir lu, et en avoir ordonné l'exécution, le remit entre les mains des Jésuites.

La chapelle est longue de soixante-dix palmes sur environ vingt-cinq de large; elle est consacrée sous le nom *de Saint-Louis;* l'office s'y célèbre avec beaucoup de dignité, et y attire un grand concours de monde. Pour rendre l'établissement plus stable, les missionnaires obtinrent de Rome, que la chapelle seroit érigée en cure. La mission reconnoît pour son fondateur le père Braconnier, un des ouvriers évangéliques, le plus recommandable par ses qualités éminentes et la sainteté de sa vie.

Le zèle de l'homme apostolique ne se repose jamais. Voyons nos missionnaires étendre les bienfaits de la vérité dans toutes les îles de l'Archipel où il leur est possible d'aborder; les lieux qui présentent le plus de peine à souffrir, le plus de périls à braver, seront toujours chosis de preférence : plus on est à plaindre, plus on a droit aux secours des missionnaires.

L'Archipel se compose de toutes les îles qui se trouvent comme semées dans cette étendue de mer qui sépare l'Europe de l'Asie, et qui baigne au nord et à l'ouest, la Romanie, la Macédoine et la

Grèce ; et à l'est, la Natolie ou l'Asie mineure: toutes ces îles dépendent d'un capitan-bacha, mais chacune d'elles a son waivode grec, ou son sangiac, ou cadi particulier, selon qu'elle est plus ou moins considérable. Les anciens appelèrent *Cyclades* les îles qui forment comme un cercle autour de celles de Délos ; et *Sparades* celles qui en sont plus éloignées, et qui sont comme disséminées dans l'Archipel. Salonique entretient (en 1713) deux missionnaires : chaque année un des deux se détache pour faire des courses apostoliques à Scopoli et à Cavallé, où la France a des vice-consuls. Près de là est situé Thasso, île fort productive, de près de trente lieues de tour, et divisée en quinze bourgades ; sa population est d'environ huit mille ames. Thasso est à l'autre extrémité de la Macédoine, du côté du nord ; c'est peut-être l'endroit de la Turquie où les Français sont le mieux reçus.

Le père Piperi a fait plusieurs missions vers les habitations grecques du mont Olympe, et aux environs des monts Pelion et Ossa ; c'est entre ces deux montagnes que coule le fleuve Sénée, qui forme, en serpentant, le célèbre vallon de Tempé. Le missionnaire y a trouvé partout des gens d'humeur fort douce, mais de vrais sauvages pour la religion.

La peste a enlevé six Jésuites à l'île de Negrepont, île considérable, qui renferme plus de deux cents villages ; tout ce pays est peuplé de chrétiens. Larissa est, après Salonique, la ville la plus fréquentée, et où il aborde le plus d'étrangers, dont presque tous sont chrétiens ; mais on a la douleur

de voir que ces peuples manquent de secours pour y entretenir la religion.

MISSION DE SCIO ET DE SAMOS.

L'ILE DE SCIO est la plus peuplée de tout le Levant; on y compte plus de cent mille chrétiens : les catholiques ont souffert de violentes persécutions, non de la part des Turcs qui aiment et estiment les Latins, et surtout les Français; mais de la part des Grecs schismatiques qui voient avec dépit, la confiance des peuples dans les missionnaires.

L'île de Scio devint, en 1694, la conquête des Vénitiens; ils l'abandonnèrent ensuite, et la livrèrent à la merci des Turcs, qui y commirent en y entrant, les plus horribles désordres. Les Grecs schismatiques achetèrent des Turcs, à prix d'argent, le droit de persécuter les catholiques; ils renversèrent l'église et la maison des Jésuites, établissement dont ils étoient en possession depuis plus de cent ans. Les Jésuites ne purent se résoudre à quitter cette île, et à laisser sans secours cinq mille catholiques, qui n'avoient qu'eux pour les soutenir dans des circonstances si fâcheuses. Obligés de quitter leur habit religieux, ils prirent des habits laïques, et se mirent à parcourir les maisons des catholiques, pour administrer les secours de la religion, et affermir leur foi.

Les schismatiques, pour répandre la terreur, et

décrier le rit latin, avoient obtenu, à force d'argent, la mort de quatre des plus qualifiés catholiques, dont deux étoient de la maison des Justiniani. Le lendemain de leur mort, leurs épouses, malgré la délicatesse et la timidité de leur sexe, allèrent trouver le seraskier, menant à la main leurs petits enfans : Seigneur, lui dirent-elles d'un ton assuré, vous avez fait mourir hier nos maris, parce qu'ils étoient catholiques; faites-en autant de nous et de ces petits innocens que vous voyez, car nous sommes tous de la même religion que nos époux, et nous n'en changerons jamais. Le seraskier, frappé de ce spectacle déchirant, fit distribuer à ces dames des mouchoirs brodés d'or, et leur dit : Ne m'imputez pas la mort de vos époux; ce n'est pas moi, ce sont ces hommes cruels, montrant les primats grecs, que vous devez accuser de cette barbarie.

M. de Castagnères, alors ambassadeur à la Porte, informé de ces injustes vexations, ordonna au consul de Smyrne d'envoyer un vice-consul à Scio, d'y établir une chapelle qui seroit à l'usage des catholiques, et d'y nommer un missionnaire pour son chapelain. Le vice-consul exécuta ses ordres, et Louis XIV confirma cette disposition par des lettres-patentes, expédiées en faveur des Jésuites, en 1696 : c'est ce qui sauva la mission de Scio. Les Latins virent avec une grande consolation, la chapelle française suppléer à la perte des églises qu'on leur avoit enlevées.

Les schismatiques n'en devinrent que plus enflammés de colère et de jalousie contre les catholiques : taxes excessives, emprisonnemens, citations éter-

nelles devant les juges, accusations, calomnies atroces et quelquefois ridicules, tout fut mis en œuvre pour rebuter les catholiques de l'exercice de leur religion.

On sait assez qu'en Turquie le nom de pape est en horreur, comme étant le premier et le plus irréconciliable ennemi de la religion de Mahomet. Les schismatiques n'eurent pas honte de traduire les catholiques devant le cadi, et de les accuser d'être ses partisans et ses complices : les missionnaires furent cités à son tribunal. Avertis par des Turcs de considération, du piége qu'on leur tendoit, ils répondirent aux interrogatoires qu'on leur fit subir, sans jamais prononcer le nom du pape, et se retranchant toujours à dire qu'ils étoient les desservans de la chapelle du roi de France; qu'enfin ils n'avoient que la même foi et la même religion que ce grand monarque. L'interrogatoire avoit duré plus d'une heure; à la fin un bey de galère, favorablement disposé pour les missionnaires, et fatigué de ce manége, dit en se levant : Tout ceci me confirme dans mon opinion ; je me fierai toujours plus à ceux qui croient comme les Français, qu'à ceux qui osent s'en rendre les accusateurs. L'affaire en demeura là, il n'y eut point d'acte judiciaire dressé, et les Latins en furent quittes pour cent écus de dépens. La persécution se ralluma encore, de temps en temps, mais le crédit du roi de France acheva de faire rendre justice entière, et la liberté de leur religion aux catholiques de Scio. Il est vrai qu'il ne vient guères de nouveau pacha et de nouveau cadi à Scio,

Les Jésuites furent appelés et fondés à Naxie, en 1627, par MM. Coronello, qui leur firent donner l'ancienne chapelle ducale, à laquelle on a depuis ajouté une nef, qui en a fait une belle et grande église : ces messieurs leur donnèrent encore une de leurs maisons pour les loger, et leur ont toujours fait de grands biens; quelques années après, ils appelèrent aussi à Naxie les révérends pères Capucins, et leur donnèrent un bel emplacement.

L'île n'est ni peuplée, ni cultivée à proportion de sa grandeur et de la bonté de ses terres; il n'y a pas plus de dix mille ames. Quoique les Latins ne fassent en tout que mille personnes, ils possèdent, de père en fils, les premiers fiefs et les plus grands biens de l'île : les maisons des Grecs de quelque distinction, sont autour du château, où elles forment un gros bourg, qui couvre le penchant de la colline, sur le haut de laquelle est placée le château.

Les chrétiens des deux rites vivent avec assez d'union, et font entre eux de fréquentes alliances qui l'entretiennent; les missionnaires s'appliquent à maintenir cette bonne correspondance, et à travailler au salut de tous.

Nos occupations ordinaires, dans le château, sont les prédications du Carême et de l'Avent, dans la cathédrale et dans notre église, où l'auditoire est composé de Latins et de Grecs; les instructions et les assemblées du rosaire, sont les samedis; les catéchismes, pour les garçons, le dimanche; et pour les filles, le lundi. Nous avons, outre cela, une grande classe d'enfans latins et grecs, où les jeunes clercs sont élevés en

particulier : les vendredis, l'après-dîné, un des missionnaires fait, à la cathédrale, la conférence sur les cas de conscience ; l'archevêque y assiste toujours avec son clergé.

Il y a dans la chapelle ducale, depuis près de trois cents ans, une association des pénitens de Jésus crucifié, sur le modèle de celle de Rome ; son principal objet est de soulager les pauvres familles, de faire porter le saint viatique aux malades, et de prendre soin de la sépulture des morts.

On trouve, dans plusieurs îles de l'Archipel, deux ou trois monastères de religieuses grecques, et il est inoui qu'elles ayent éprouvé aucune vexation de la part des Turcs : Santorin a un monastère de religieuses latines de S. Dominique, qui se sont fondées et mises d'elles-mêmes en clôture, il y a plus de deux cents ans. Les Turcs leur rendent toute sorte d'honneur et de déférence, autant par l'estime qu'ils font de leur vie sainte et retirée, qu'à cause de l'éducation, qui leur fait regarder comme des asiles inviolables, tous les lieux où il y a des femmes assemblées et consacrées à Dieu.

Les établissemens de filles ne font nulle sensation en Turquie, on ne regarde que ceux des hommes ; toute la formalité qu'il y auroit à observer, quand les Ursulines viendroient à Naxie, sous la protection du roi, seroit que les principaux chefs de famille allassent témoigner au cadi du lieu, qu'il leur faut chez eux une maison de maîtresses d'écoles françaises, pour élever leurs filles dans l'honnêteté et la crainte de Dieu, et qu'ils en prissent de lui un acte. Sur cet

acte du cadi de Naxie, ils feroient lever à Constantinople, par le premier homme qu'ils voudroient, un commandement qui ne coûteroit pas plus de cinq écus; moyennant cela, les religieuses seroient dans leurs maisons, et y serviroient Dieu, selon leur vocation, avec autant de tranquillité et de sûreté que dans leurs couvens de France.

Il n'est pas concevable combien elles rendroient de services à la religion et aux bonnes mœurs : par le moyen des seules pensionnaires et des externes qu'elles instruiroient, et à qui elles inspireroient la crainte de Dieu, elles réformeroient, peu à peu, et convertiroient des familles entières.

C'est une mauvaise coutume de l'Archipel, que les veuves, quelque jeunes qu'elles soient, ne se remarient plus : plusieurs filles des meilleures maisons, pour n'avoir pas de quoi se marier selon leur naissance, sont quelquefois exposées à de grands malheurs. J'en ai souvent vues, demander en pleurant, quand donc elles verroient à Naxie, le monastère tant souhaité. Les îles de Tine, de Miconé, d'Andros, de Zia, de Thermia et de Milo, réitèrent souvent la même demande : il est sûr, qu'à la première nouvelle de cet établissement, on y verroit venir beaucoup de filles des premières familles latines et grecques.

Dans l'Archipel, l'inclination des personnes du sexe se porte naturellement à la vie retirée; les maisons latines, et, à leur imitation, les maisons grecques, ont souvent des filles qui prennent, de leur propre choix, l'habit de religieuses, et qui se

retirent des compagnies, déclarant par là qu'elles renoncent au monde. Naxie en a plusieurs qui ont embrassé ce parti : entre elles, la nièce de M. l'archevêque, jeune demoiselle, qui a de grands biens, et qui n'attend que l'érection du monastère pour y entrer des premières, et lui léguer tout ce qu'elle a.

L'autre grand moyen dont nous nous sommes servi depuis quelques années, et qui sert infiniment à rapprocher les Grecs de la croyance catholique, est la mission qui se fait en parcourant toutes les îles de l'Archipel : jusqu'ici, Dieu a béni cette sainte institution au delà de nos espérances. Les pères, qu'on a appliqués à ce laborieux emploi, ont visité, à diverses fois, les îles de Siphanto, Serpho, Zia, Thermia, Andros, Paros, Antiparos, Tine, Miconé, Icarie, Kimulo ou Argentaria, dans lesquelles ils ont enseigné le chemin du ciel à plus de quarante mille ames : ces onze îles ne sont qu'une petite partie de l'Archipel, qui en a encore plus de quatre-vingts, toutes habitées ; le centre de cette nouvelle mission, est Naxie.

La méthode des missionnaires, pour réunir à l'Église romaine ceux qui ont le malheur d'en être séparés par le schisme, est très-simple ; elle consiste à expliquer les vérités catholiques, et la nécessité et les principes d'une règle suprême de foi, au moyen de laquelle chaque fidèle est en état de juger, par lui-même, où se trouve la doctrine et la vraie Église de Jésus-Christ ; méthode toute unie et toute simple : elle consiste à inculquer aux peuples, dans tous nos discours, les vérités catholiques, et à re-

battre incessamment, dans nos catéchismes, les articles contestés : quant au rit grec, qui en soi n'a rien de mauvais, nous n'obligeons personne à le quitter pour passer au latin. Lorsqu'il se trouve des curés, ou d'autres ecclésiastiques qui errent dans quelques articles de la foi, les orthodoxes ont, sur cela, des règles du saint Siége, selon lesquelles ils peuvent communiquer avec eux en ce qu'ils ont de bon et d'utile, et doivent rejeter constamment le reste. Nous ne laissons pas pour cela, dit le père Tarillon, d'aller à leurs églises, pour avoir occasion de les mieux instruire : nous ne les excluons pas non plus des églises latines, quand ils y viennent implorer le secours de Dieu, nous proposer leurs difficultés, y prendre l'estime et le goût des cérémonies : cette condescendance gagne les esprits, et nous avons l'expérience que c'est la voie la plus efficace pour les faire rentrer dans l'union avec l'Église catholique.

MISSION DE SANTORIN.

Santorin est à trente lieues environ, au sud de Naxie ; le pays n'en est pas beau, mais le peuple y est doux et porté à la piété. Les Latins y sont au nombre de près de deux mille, et l'on y compte huit ou dix mille Grecs ; la principale habitation des Latins est la ville, ou, comme on l'appelle dans le pays, le *château de Scaro*. Dans ce château, est

la cathédrale latine, la maison des Jésuites, et le monastère des religieuses de S. Dominique, dont j'ai parlé : l'évêque grec, avec ses principaux ecclésiastiques, demeure dans un autre château, appelé *Pyrgo*, peu éloigné de Scaro. Nos fonctions sont à Santorin, comme partout ailleurs ; on y prêche, on y catéchise, on y confesse, on y forme aux lettres et à la piété, une nombreuse jeunesse latine et grecque, d'où l'on tire tous les jours de très-bons ecclésiastiques.

L'union qui règne entre les chrétiens de Santorin, plus qu'en aucune île de l'Archipel, nous donne de grandes facilités à les porter tous à Dieu, chacun dans l'esprit et selon les observances de son rit.

Outre les missions des Jésuites français, il y en a que les Jésuites italiens cultivent dans l'île de Tine, qui appartient aux Vénitiens ; elle est composée de près de vingt mille ames : les Grecs en font les deux tiers. Les ecclésiastiques grecs des îles qui sont sous la domination turque, ne peuvent exercer leurs fonctions dans la mission de Naxie, qu'après avoir pris leurs démissoires de l'évêque latin : à cela près, ils ont, pour leurs observances particulières, la même liberté qu'ailleurs. Nos pères Jésuites s'emploient auprès d'eux avec succès : en temps de paix, ces ecclésiastiques grecs vont à Miconé et à Andros ; ils y viennent, quelquefois, nous aider dans la mission de Naxie.

MISSION D'ALEP.

Cette mission est la première qui fut établie en Syrie. Il y a, dans cette ville, trente mille chrétiens de diverses sectes, grecs, arméniens, syriens, et maronites : ceux-ci sont tous catholiques; ils sont sous la juridiction de leur archevêque qui réside au mont Liban : les Syriens ont aussi un archevêque, très-zélé catholique. Les missionnaires sont de différens ordres, Jésuites, Capucins, et Carmes déchaussés. Il est nécessaire de remarquer que ces missionnaires, à qui on laisse une entière liberté pour l'exercice de leur ministère, ne peuvent travailler ouvertement à la conversion des mahométans, sans s'exposer à une cruelle persécution.

Ce fut en 1625, que le pape Urbain VIII envoya des missionnaires en Syrie : cette mission a pris naissance au milieu des croix; nous en rendrons compte à l'article des persécutions.

Sur la puissante recommandation de Louis XIII, les missionnaires, pour se mettre à l'abri des vexations qu'on leur faisoit éprouver, obtinrent du grand-seigneur un firman qui les autorisoit à s'établir à Alep. Les catholiques charmés de trouver en eux un secours dont ils avoient été si long-temps privés, montrèrent autant d'assiduité que de ferveur pour assister à leurs instructions, et aux conférences qu'ils tenoient : on en profita pour établir trois congrégations d'hommes, la première pour les Français, la seconde

econde pour les Arméniens, la troisième pour les laronites et les Syriens.

L'exemple du consul qui étoit à la tête des Fran-ais, animoit et entretenoit leur ferveur : la pro-ection d'ailleurs que toute la nation accordoit aux iissionnaires, ne contribuoit pas peu au succès des onnes œuvres qu'ils entreprenoient ; mais l'excès de ur travail consomma en peu d'années, la vie de ces remiers ouvriers dans la ville d'Alep. Ils eurent pour uccesseurs, en différens temps, le père Jean Amieu, père Guillaume Godet, le père René Clisson, le père lichel Nau, les pères Avril, et le père Joseph Besson.

M. Piquet, consul de la nation française, jugea à ropos de leur donner sa chapelle, avec la qualité de apelains. Ce titre qui les mettoit sous une protec-on particulière du roi, leur donnoit les facilités d'as-mbler les chrétiens dans la chapelle consulaire, de s instruire, et d'y faire librement et tranquillement urs fonctions : ce fut pour leur en assurer la pos-ssion, qu'en 1679, le feu roi ayant été informé par chevalier d'Arvieux, alors son consul à Alep, des antages que la religion et ses sujets négocians dans Levant, recevoient des ferveurs et du zèle des mis-onnaires, fit expédier en leur faveur un brevet qui s mettoit en possession de la chapelle consulaire, ec le titre de chapelains de sa majesté. La mission evint de plus en plus florissante, et elle avoit à sa te des hommes du plus grand mérite.

Cette époque est mémorable dans les fastes de la eligion, par la réunion d'un grand nombre d'égli-es schismatiques à la foi catholique.

Le moment de la miséricorde étoit venu, où le bandeau qui tenoit leurs yeux fermés à la vérité catholique, devoit tomber. Le patriarche d'Alexandrie et le patriarche d'Alep ont été les premiers, qui ont envoyé à notre saint père, le pape Clément XI, leur profession de foi, par laquelle ils protestent, qu'ils le reconnoissent et le révèrent comme le vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Église, et le centre de l'unité de la foi catholique.

Le patriarchie de Damas, nommé *Cyrille*, le plus puissant de tous les patriarches du Levant, et par conséquent le plus accrédité, a été le dernier à se rendre : il vivoit depuis long-temps dans le schisme; mais comme il est homme d'esprit, et d'ailleurs très-capable, il ne pouvoit s'empêcher de louer et de défendre la catholicité; il fréquentoit les missionnaires, et trouvoit bon qu'ils eussent l'honneur de le visiter souvent. Bien loin de s'opposer à la conversion des Grecs schismatiques ses ouailles, il favorisoit, autant qu'il pouvoit, leur retour à l'Église romaine; il avouoit même qu'il savoit mauvais gré aux Grecs de Constantinople, de s'en être autrefois séparés. De si bons discours, qui exprimoient ses sentimens, faisoient que les catholiques l'affectionnoient; ils souhaitoient et demandoient à Dieu pour lui, la force de pouvoir suivre l'exemple que les deux patriarches d'Alexandrie et d'Alep venoient de lui donner. Dieu a bien voulu écouter leurs prières; et voici le dernier moyen dont le Sauveur de tous les hommes s'est servi pour faire rentrer ce prélat dans le sein de l'Église romaine, qui étoit si souvent l'objet de ses éloges. Le

schisme le tenoit dans l'esclavage; pour l'en faire sortir, il falloit que la Providence permît qu'il tombât dans la captivité, de la manière dont je le vais dire.

Le patriarche dont nous parlons, confia le missel de son église à un de ses disciples, pour le porter chez un relieur. Quelques Turcs étant entrés, par hasard, dans la boutique, trouvèrent ce missel; un d'entre eux s'en saisit, et le porta à l'instant au bacha, pour lui faire sa cour. Le bacha, charmé de l'occasion qu'il avoit de faire une avanie au patriarche, et d'en pouvoir tirer de l'argent, ne manqua pas, dès le lendemain, de l'envoyer prendre pour venir comparoître devant lui.

Alors le bacha lui dit d'un ton furieux, qu'il avoit été informé de ce qu'il avoit fait pour séduire les Turcs, et pour en faire des Francs; qu'il avoit donné à un d'eux un livre de sa fausse religion, pour le pervertir; que son crime méritoit le feu; et, sans vouloir attendre sa justification, il le fit mettre dans la prison du sang, qui est ainsi nommée, parce qu'elle est destinée aux criminels qui doivent être condamnés à mort.

L'ordre du bacha fut exécuté; mais le patriarche, après quelques jours de prison, ayant appris que, pour trois mille écus, sa liberté lui seroit rendue, fit payer au bacha cette somme, et la porte de la prison lui fut ouverte le lundi de la fête de la Pentecôte, 1717. A peine fut-il sorti de prison et rentré dans sa maison, qu'il reçut un bref du pape Clément XI, par lequel sa Sainteté lui mandoit, qu'elle avoit appris

avec une sensible joie la protection qu'il accordoit aux catholiques, et les marques qu'il donnoit de son estime pour l'Église romaine; que ces dispositions de son esprit et de son cœur lui faisoient croire qu'il n'étoit pas éloigné du royaume de Dieu; qu'il le conjuroit, comme son frère en Jésus-Christ, d'écouter la voix de Dieu qui l'appeloit, et vouloit se servir de la voix du commun pasteur pour faire rentrer son troupeau dans le bercail. Méditez, lui dit-il, ces paroles de Jésus-Christ : *De quoi sert à l'homme de gagner tout le monde s'il perd son ame?* Prenez garde que la crainte de perdre quelques avantages passagers et temporels, ne vous fasse perdre un bonheur éternel. Suivez plutôt l'exemple du patriarche d'Alexandrie et du patriarche d'Alep, qui nous ont envoyé leur profession de foi, conforme aux saints conciles. Nous attendons, lui dit le pape en finissant, votre réponse telle que nous la souhaitons, et alors nous vous expliquerons ce que vous aurez à faire, et la conduite que vous devez tenir.

Le patriarche reçut ce bref avec un profond respect : le Seigneur parla en même temps au cœur du patriarche qui, touché de cette invitation du père et du chef des pasteurs, assembla les missionnaires pour leur déclarer que sa résolution étoit prise d'envoyer sa profession de foi au saint père dans les termes qu'il désiroit.

Ce prélat a tenu parole; il députa, l'année dernière, trois personnes, qui portèrent à Rome sa profession, avec des présens et avec son bâton pastoral, pour le soumettre au vicaire de Jésus-Christ.

Nous ne doutons pas que sa Sainteté n'ait eu une joie bien sensible de le recevoir dans sa communion, et presque en même temps, les trois patriarches de l'Église grecque.

Ce grand événement excita la plus vive ferveur parmi les catholiques, et fut suivi d'une multitude d'abjurations. Les Suriens, autrement appelés *les Jacobites*, sont ceux dont la conversion est la plus difficile; ils sont en grand nombre : on les appelle *Jacobites*, du nom d'un des disciples d'Eutichès, et de Dioscore, nommé *Jacob*. Ce disciple renouvela les erreurs de ses maîtres dans le commencement du sixième siècle, et enseigna publiquement qu'il n'y avoit qu'une nature en Jésus-Christ, composée de deux natures, l'une divine et l'autre humaine.

Il est vrai que le plus grand nombre de ces Jacobites ne sait pas trop de quoi il s'agit; mais leurs évêques et leurs prêtres schismatiques leur vantent si souvent la prétendue sainteté et la profonde doctrine de Dioscore et de Barsama, que le commun peuple de cette secte, prévenu comme il est, d'estime et de vénération pour ces deux hérésiarques, ne peuvent pas s'imaginer que ces deux hommes, si célèbres parmi eux, ayent été capables de se tromper. Ainsi leurs prêtres, faisant retentir continuellement à leurs oreilles, que ces deux apôtres de leur secte, savoir, Dioscore, successeur du grand S. Cyrille, dans le patriarchat d'Alexandrie, et Barsama, ce fameux moine, son archimandrite, leur ont enseigné que la nature divine et la nature humaine ne font qu'une seule nature en Jésus-Christ, ils s'en

tiennent opiniâtrement à ce sentiment; et si vous les combattez, ils ne vous répondent que par des invectives, en faisant le signe de la croix avec le seul doigt du milieu de la main, et tenant en même temps les autres doigts pliés, pour vous faire entendre qu'ils ne reconnoissent qu'une nature en Jésus-Christ, et qu'on ne leur fera jamais croire le contraire.

Leur opiniâtreté, quelque grande qu'elle soit, ne nous ferme pas la bouche; comme leur conversion dépend particulièrement de celle de leurs évêques, nous nous approchons d'eux le plus souvent qu'il nous est possible, afin qu'ils s'approchent de nous, et que nous ayons l'occasion de leur expliquer ce que la foi catholique nous enseigne, et ce que nous sommes obligés de croire pour être sauvés.

Heureusement pour nous, dans les visites que nous leur rendons, ils sont les premiers à nous mettre sur les articles de leur croyance, contraires à la nôtre, comme par exemple, sur la procession du Saint-Esprit, sur l'unité des deux natures en Jésus-Christ.

Notre coutume est de ne leur répondre qu'avec le saint Évangile, que nous avons en main; nous leur opposons les textes des Écritures, qui décident clairement la question, et les décrets du concile de Calcédoine, qui condamne formellement leurs erreurs.

On trouve, à deux journées d'Alep, la célèbre ville d'Antioche, que l'empereur Justinien fit nommer autrefois *Théopolis*, c'est-à-dire, *ville de Dieu*; elle méritoit ce glorieux nom, lorsque le prince des

apôtres, S. Pierre, y tenoit son siége, et y formoit les premiers fidèles, pour être de vrais disciples de Jésus-Christ : ils profitèrent si heureusement des leçons de leur maître, qu'ils furent dignes de porter les premiers le nom auguste de *chrétiens*.

Ce fut en cette ville que les apôtres tinrent un concile, dont S. Pamphile, martyr, assure avoir vu les canons dans la bibliothèque d'Origène.

Les éloquentes prédications de S. Jean Chrysostôme au peuple d'Antioche, honoreront à perpétuité la mémoire de cette ville, qui a eu le bonheur de posséder ce saint docteur de l'Église, et de recevoir ses sublimes et salutaires instructions.

C'est le souvenir de l'ancien éclat de cette ville, qui nous fait gémir aujourd'hui sur son malheur d'être tombée dans l'esclavage des infidèles : il ne lui reste de ses grands et superbes édifices, que les ruines de ses murs ; mais la providence divine a voulu conserver le sanctuaire de l'église de Saint-Pierre, en mémoire de l'honneur qu'elle a eu d'avoir possédé autrefois la chaire du vicaire de Jésus-Christ.

Alep, que les Arabes nomment *Halab*, tient un rang distingué dans le nombre des villes de la Turquie ; elle est capitale de la Syrie, ainsi que du gouvernement auquel elle a donné son nom ; elle l'emporte sur la plupart des autres par la beauté de ses édifices, et par d'autres avantages. Ses maisons, suivant l'usage de l'Orient, ont une grande cour sur le devant, fermée sur la rue par un mur, qui ne porte point de bâtiment : cette cour a dans son enceinte une arcade, ou portique pavé de marbre, et décoré dans

son milieu, d'une belle fontaine qui est aussi de marbre.

Alep, y compris ses faubourgs, a près de deux lieues et demie de circonférence; sa position s'étend sur huit collines, avec une forteresse construite sur la colline la plus élevée.

Les rues en sont étroites, mais bien pavées; les jardins offrent un coup d'œil des plus agréables; c'est un mélange de vignes, d'oliviers, d'arbres à figues et à pistaches : plus loin, la campagne n'offre qu'un aspect aride et sauvage.

On compte dans Alep deux cent trente cinq mille chrétiens, et cinq mille Juifs : on porte la population entière à plus de deux cent mille habitans. Cependant, dit M. de Volney, si on observe que cette ville n'est pas plus grande que Nantes ou Marseille, et que les maisons n'y ont qu'un étage, on pourroit peut-être réduire sa population effective à cent mille têtes.

Alep renferme un grand nombre de mosquées dont plusieurs sont magnifiques : il s'y trouve beaucoup de bains publics d'une fraîcheur délicieuse, quantité de bazards ou marchés, qui se tiennent dans de longues rues, étroites, faites en arcade, ou couvertes de petites boutiques.

On voit beaucoup de négocians étrangers dans cette ville; ils sont reçus dans des caravansérails, ou grands bâtimens carrés, qui contiennent leurs magasins, leurs chambres et leurs comptoirs. Les marchands européens y vivent avec plus de luxe et de sûreté, qu'en tout autre endroit de la Turquie :

cet avantage provient des capitulations particulières faites avec la Porte. Les Français, les Anglais et les Hollandais y ont des consuls qui sont très-respectés, et qui se montrent en public, avec les marques de distinction.

Alep est l'entrepôt du commerce de toute l'Arménie et du Diarbékir : les marchandises de cette échelle sont diverses toiles de coton, entre autres, des amaublacès, des anguilles, des hérales, des indiennes; différens cotons en laines, ou fils; les étoffes de soie, les cuirs, les bourres, les poils de chèvre, qui y viennent de la Natolie; la noix de Galle du Kardistan; les châles et les mousselines de l'Inde; des cordouans, des savons; ces beaux camelots couleurs de feu ondé, qui ne le cèdent pas aux plus belles moires, et les pistaches du pays.

On y apporte d'Europe, des draps du Languedoc, la cochenille, l'indigo, le sucre, et quelques épiceries. Le café est excellent; les confitures et les fruits sont délicieux.

Les Français ont à Alep sept comptoirs; les Anglais et les Vénitiens en ont deux; les Livournais et les Hollandais n'en ont qu'un. L'empereur de Vienne et la Russie ont chacun le leur, depuis 1784.

On entretenoit, autrefois, une correspondance exacte, très-prompte et peu dispendieuse, entre Alep et Alexandrette, qui en est à trente lieues, sur le bord de la mer : les courriers étoient des pigeons qui portoient à leur cou de petits billets; mais les Kourdes en ayant tué beaucoup en route, cet usage a cessé.

Le pachalick d'Alep comprend tout le terrain qui

général, les emplois de la kaba, et surtout celui du garde chef, sont fort lucratifs.

La Mecque. Cette ville est à une forte journée de Dsjidda qui en est le port, et se trouve située sur le golfe arabique, au vingt et unième degré, vingt-huit minutes de latitude.

Les plus distingués parmi les nobles de l'Hedsjas, demeurent à la Mecque : cette ville forme un entrepôt pour les Indes, la Syrie, l'Égypte, etc. Les pélerins et les marchands s'y rendent, tous les ans, par milliers, et paroissent se disputer la gloire de l'enrichir.

Entre les édifices, dont plusieurs sont vastes et magnifiques, on remarque la kaba, ou beit allah, c'est-à-dire, la maison de Dieu, qui, selon la loi mahometane, doit être visitée, au moins une fois, par tous les vrais croyans qui peuvent fournir aux frais du voyage. Cette ville est réputée sacrée, et les Européens n'osent en approcher plus loin que de Dsjidda : il y a peine de mort contre les téméraires profanateurs.

La grande mosquée de la Mecque, proprement dit le lieu saint, est un vaste édifice formant un carré long; il a trente neuf portes. Les pélerins qui visitent cette fameuse kaba, pour la première fois, entrent par une porte désignée, et sortent par une autre qui l'est aussi.

Les mahometans, dans leurs prières, ne manquent jamais de se tourner du côté où ils supposent que se trouve la kaba, et ils observent ce rit dans quelque pays du monde qu'ils habitent.

Toute la kaba est couverte d'une étoffe de soie noire, sur laquelle sont, en extrait, et en très-grands caractères, plusieurs passages du coran. Cette précieuse étoffe se brode au Caire, dans les palais des anciens sultans d'Égypte : chaque année, on la change aux frais du grand-seigneur, et la gouttière par laquelle l'eau s'écoule du toit de la kaba, est d'or pur.

Autour de l'édifice, règne, a quelque distance, un rang de piliers de métal, entre lesquels sont attachées des chaînes qui servent à suspendre des lampes et des candelabres d'argent.

Tout auprès, sont les quatre maisons de prière des quatre différentes sectes des Sunnites.

La clef de la kaba doit demeurer perpétuellement dans la famille d'Othman-Ibn-Talha.

Le territoire saint de la Mecque s'étend à quelque distance, et se trouve indiqué par de certaines marques sur le grand chemin : c'est là que ceux qui font leur premier pélerinage, sont obligés de s'habiller comme les Arabes du commun, et de la façon la plus modeste. Il faut qu'ils s'avancent nu-tête, et qu'ils se couvrent de deux draps de toile, dont l'un pend depuis la ceinture jusqu'au genou, et l'autre est placé sur une des épaules : cet habillement s'appelle l'*irhhram* ou l'*ahhram*.

Médine ou Medinel, en Nebi, c'est-à-dire, ville du prophète.

Médine est située à quatre vingt-dix lieues au nord-est de la Mecque, par cinquante-sept degrés trente secondes de longitude, et vingt-cinq degrés de latitude.

Mahomet est mort, et a été enterré dans cette

ont fait apostasier, après avoir embrassé la vraie foi. Ce ne fut que du temps du patriarche des Grecs, appelé *Civile*, qui occupoit le siége, il y a trente-cinq ans, et qui favorisoit let catholiques, que les chrétiens commencèrent à se déclarer en faveur de la vérité; mais après la mort de ce patriarche, les persécutions en dispersèrent une partie, et firent prévariquer l'autre. Le patriarche catholique, obligé de se retirer, établit sa résidence dans un monastère de religieux grecs, où il est actuellement, sur la montagne de l'anti-Liban, auprès de Seyde.

Cette révolution entraîna les foibles dans le parti triomphant du schisme, et ceux qui étoient fermes se tinrent cachés dans leurs maisons, jusqu'à ce que la Providence daignât faire changer de face aux affaires de la religion. Le bacha se déclara en faveur des catholiques et des missionnaires, jusque-là qu'il a permis à ceux-ci d'ouvrir leurs églises, et aux chrétiens de les fréquenter, ce qui ne s'étoit jamais vu depuis que les Turcs occupent cet empire : il a fait plus, il a annullé un contrat que les catholiques avoient passé malgré eux, étant dans la prison, et par lequel ils s'étoient engagés de donner trente mille écus, s'ils fréquentoient en aucune façon les missionnaires.

A la faveur d'un si paisible gouvernement, nous prêchons, nous célébrons les saints mystères, aussi librement que nous le ferions au centre de Paris.

MISSION DE NOTRE-DAME DE SEYDE.

Seyde, qui est l'ancienne Sidon, se fait honneur d'avoir été bâtie par Sidon, fils aîné de Canaan, et de porter le nom de son fondateur; elle a souvent causé de la jalousie à la ville de Tyr, par les grandes richesses qu'elle possédoit, et qu'elle devoit à la commodité de son port, que l'art avoit rendu capable de contenir un grand nombre de vaisseaux : elle se donne la gloire d'avoir construit les premiers qui ayent été mis en mer.

Les chrétiens perdirent cette ville en l'an 1111 : ils la reprirent ensuite sur les Sarrasins, et S. Louis la répara l'an 1250; mais les Sarrasins s'en rendirent maîtres une seconde fois, l'an 1289, et l'émir Fakredin jugea à propos d'en combler le port, pour en éloigner à jamais les ennemis.

Voici qu'elle fut l'origine de cette mission.

La peste, qui venoit de s'éteindre à Damas, se ralluma bientôt après à Seyde; nos Français en furent les premiers atttaqués : ce fléau de Dieu les fit penser à leur salut, et à recourir promptement aux remèdes spirituels. Ils envoyèrent à Damas, en toute diligence, pour y demander le père François Rigordy, qui venoit de signaler son zèle et sa charité auprès des pestiférés de cette ville : ce charitable missionnaire ne fut pas plutôt averti qu'on le demandoit à Seyde, qu'il partit pour s'y rendre. Sitôt qu'il y fut

arrivé, il se mit au service des malades, allant de l'un à l'autre pour les soulager, et spirituellement et corporellement.

Heureusement la contagion n'y fut pas de longue durée, ce qui donna lieu au père Crasset, religieux de l'Observance, et commissaire de Terre-Sainte, de proposer au père Rigordy de prêcher l'Avent et le Carême dans son église.

Ce père, se trouvant en effet peu occupé du soin des malades, dont le nombre diminuoit chaque jour, accepta cet emploi; il commença ses premières prédications avec un concours extraordinaire de tous les chrétiens de la ville et de la campagne, qui venoient, avec empressement, entendre un homme d'une si grande réputation dans le pays.

Il la méritoit, non-seulement par l'opinion qu'on avoit de sa sainteté, éprouvée tant de fois, et par son ardente charité pour les malades pestiférés, au péril même de sa vie; mais encore par les grands talens qu'il avoit reçus du ciel, car il paroissoit en chaire, parlant avec un air prophétique; sa voix étoit forte et agréable, accompagnée d'un geste qui exprimoit ce qu'il vouloit dire; ses discours étoient solides, et si pathétiques, qu'ils remuoient vivement les cœurs les plus endurcis.

Avec de si grands avantages pour le ministère de la parole évangélique, il n'étoit pas possible que le prédicateur ne fût entendu avec un grand empressement, et que le fruit de ses prédications ne fût très-sensible. Messieurs de la nation française, qui l'entendirent assidument, pendant l'Avent et le Carême,

en furent si touchés, qu'ils prirent la résolution de retenir le père Rigordy, pour établir à Seyde une mission pareille à celle de Damas : ils lui offrirent et lui donnèrent un appartement dans la vaste maison que plusieurs d'entre eux occupoient, et pourvurent à sa subsistance et à celle de deux autres missionnaires, que le père Rigordy devoit faire venir pour partager avec lui les travaux de la mission.

Le père, qui connoissoit par expérience, combien le bon et le mauvais exemple des Français, hors de leur pays, fait de bien et de mal parmi les étrangers, crut devoir commencer sa mission par travailler à la sanctification des Français, que le commerce rassembloit à Seyde. Le moyen le plus propre pour y réussir, fut l'établissement d'une congrégation, sur le modèle de celles que notre compagnie a toujours pris soin d'établir dans toutes nos maisons, pour y former des personnes de différentes conditions et de différens âges, dans la pratique des devoirs et des vertus de leur état.

Il en fit la proposition aux plus anciens et aux plus distingués d'entre les négocians : l'érection d'une congrégation, en l'honneur de la sainte Vierge, en leur donnant, dans cette auguste mère de Dieu, une puissante protectrice, devoit attirer sur eux, sur leur famille, et sur leur commerce, d'abondantes bénédictions.

Ces assurances, de la part d'un homme qui avoit gagné leur estime et leur confiance, produisirent l'effet que le père Rigordy souhaitoit : non-seulement ils consentirent à cet établissement, mais ils s'em-

ployèrent volontiers avec le père, pour préparer une chapelle convenable, et pour s'associer d'autres négocians français, qui commenceroient avec eux les exercices de la congrégation.

Les principaux furent M. André, qui fut ensuite élu patriarche de la nation surienne; MM. Stoupans, Honoré Auditroy, François Lambert, et M. Piquet: ces premiers congréganistes faisoient un honneur infini au nouvel établissement; on les voyoit employer en bonnes œuvres tout le loisir que les occupations de leur commerce leur laissoient : ils avoient surtout grand soin d'assister les pauvres chrétiens, jusqu'à les aller chercher dans les lieux obscurs où leur pauvreté alloit se cacher. Dieu, de son côté, secondoit tellement leurs bons exemples, que plusieurs autres considérables commerçans français, demandèrent à être admis au nombre des congréganistes. On les reconnoissoit, dans la ville, à leur modestie, à leur piété et à leur charité; les étrangers en étoient édifiés, et étoient les premiers à louer les bons effets que le nouvel établissement avoit sensiblement produits.

Le père Gilbert Rigoust, et le père Jean Amiau gouvernèrent, pendant plusieurs années, cette congrégation; Dieu leur donna la consolation d'en voir croître les fruits, d'années en années, car la conduite édifiante de leurs congréganistes faisant honorer la vertu, et décriant le vice, les mœurs de la ville de Seyde en devinrent meilleures.

Les plus zélés catholiques, témoins de ces chan-

gemens, donnoient mille bénédictions aux directeurs de la congrégation.

La réputation dont ils jouissoient, étoit si bien établie, que chacun avoit recours à leurs conseils, et qu'on en passoit par leur avis, dans les différends qui naissoient avec les négocians.

Un congréganiste, nommé M. *François Lambert*, natif de Marseille, et le plus accrédité des riches négocians qu'il y eût à Seyde, se sentit inspiré d'imiter S. Mathieu, et de quitter son commerce pour se mettre à la suite des missionnaires; il fut envoyé à Rome. Le général des Jésuites, après avoir examiné sa vocation, le reçut dans sa compagnie: ses études finies, il partit de Rome avec deux jeunes Jésuites, qui avoient démandé la permission de le suivre. La Providence, qui vouloit se servir de lui pour l'établissement d'une mission, en faveur des Maronites, permit qu'une rude tempête jetât son vaisseau sur les côtes voisines d'un petit village, nommé *Antoura*.

Les habitans de cette côte, apercevant un vaisseau qui s'approchoit de leur côté, le prirent pour un vaisseau corsaire, et, sans trop examiner ce qui en étoit, ils y coururent et se saisirent du père Lambert, de ses deux compagnons, et de quelques autres passagers, et les conduisirent chez le commandant du pays.

Le commandant étoit Abunaufel, Maronite, seigneur le plus recommandable de sa nation: la réputation de sa probité étoit si bien établie et si connue, que Louis XIV le choisit, tout sujet du grand-seigneur

qu'il étoit, pour consul de la nation française, et il lui en fit expédier le brevet.

Ce fut devant ce seigneur que comparurent le père Lambert et ses deux compagnons. Abunaufel les interrogea : dans les réponses qu'ils lui firent, ils déclarèrent ce qu'ils étoient, et, pour lui en donner la preuve, ils lui montrèrent les patentes du révérend père général, par lesquelles il les reconnoissoit pour être de sa compagnie, et destinés pour aller faire les fonctions de missionnaires dans la Syrie.

Abunaufel comprit sans peine que ces prétendus corsaires étoient des missionnaires que la Providence lui envoyoit ; il leur fit tout le bon accueil possible, et les logea chez lui. L'arrivée de ces trois missionnaires, et les entretiens qu'il eut avec eux, lui firent naître la pensée de faire en son pays l'établissement d'une mission, pour donner aux Maronites du mont Liban les secours spirituels dont ils étoient souvent privés ; il en fit la proposition au père Lambert, et lui offrit un emplacement dans son propre domaine, situé dans la partie du mont Liban, qu'on appelle *le Kesroan*.

Le père Lambert, après avoir consulté les supérieurs de nos missions en Syrie, et en avoir reçu des réponses favorables, accepta en leur nom, les offres d'Abunaufel : ce seigneur tint parole aux missionnaires ; il fit construire sur un terrain convenable, une petite maison avec une chapelle ; il entra même dans les dépenses nécessaires pour ce petit édifice. Le père Lambert fut l'homme choisi de Dieu pour être le fondateur de la mission d'Antoura ;

il en fit l'ouverture avec un concours extraordinaire de peuples qui assistèrent aux premiers exercices de la mission : aidé de ses deux compagnons, il les continua jusqu'à la mort, avec un zèle aussi ardent qu'infatigable. Abunaufel voyoit avec plaisir les grands succès de son établissement ; les Maronites ne cessoient pas de l'en remercier. Le père Lambert, au bout de quelques années de mission, soit qu'il fût épuisé par ses continuels travaux, soit que Dieu voulût les récompenser dans l'autre vie, succomba après quelques jours de maladie, et mourut en odeur de sainteté.

Depuis sa perte, qui causa dans tout le pays une affliction générale, la mission d'Antoura a toujours continué, et continue encore d'envoyer des missionnaires en différentes parties du mont Liban. Je vous rendrai compte de leurs missions, mon révérend père, après que j'aurai achevé ce qui me reste à dire de la mission de Seyde.

MISSION DE SAINT-JOSEPH D'ANTOURA.

Notre mission d'Antoura n'oubliera jamais qu'elle doit son établissement au seigneur Abunaufel ; il fut toute sa vie notre protecteur et notre insigne bienfaiteur ; on doit dire de lui, avec vérité, que ce pays lui est redevable de toutes sortes de bonnes œuvres. Antoura, en arabe, signifie source de rocher ; il est situé entre Beryle et Gibail : c'est à cette der-

nière ville que furent portés les bois de cédre, tirés du mont Liban par le roi Hiram, et transportés à Jérusalem pour la construction du temple. Le pays étant presque tout chrétien et catholique, lorsqu'il arrive quelques persécutions, les missionnaires se réfugient à Antoura. Cet établissement, formé en 1659, procure encore un autre avantage; sa situation met les missionnaires à portée de faire leurs courses évangéliques dans les diverses parties du mont Liban, où les secours spirituels sont le plus nécessaires.

On prend le temps du Carême des Maronites pour les missions les plus éloignées, et qui doivent être les plus longues : on sait que les Maronites ont quatre Carêmes par an; le premier est celui qui leur est commun avec nous, et avec tous les catholiques, c'est-à-dire, celui qui précède le saint jour de Pâques : le second est celui de l'Avent, et les deux autres sont ceux des apôtres S. Pierre et S. Paul, et de la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, mère de Dieu : ces deux derniers ne sont que de quinze jours chacun.

Leurs curés, qui ne sont ni savans, ni fort instruits, nous souhaitent avec autant d'empressement que leurs peuples, et ils nous reçoivent avec affection : ils assistent à nos exercices; le profit qu'ils en retirent les rend beaucoup plus utiles à leurs paroissiens.

Il y a en ce pays plusieurs petits monastères, ou pour mieux dire des hermitages de religieux et de religieuses maronites grecs, qui reconnoissent S.

Antoine pour leur patriarche ; ils portent un habit grossier fait de poil de chèvre ; leur tête est couverte d'un petit capuchon noir ; ils marchent pieds nus ; leur occupation est la prière et le travail des mains : ils se relèvent la nuit pour chanter des pseaumes en syriaque ; leur vie est très-dure, ils ne vivent que de légumes, et ne boivent que de l'eau ; ils couchent sur la dure, et observent pendant le jour un continuel silence.

Nos missionnaires d'Antoura les vont visiter, ils en sont toujours parfaitement bien reçus ; ils leur font des conférences, et ils les entretiennent dans la foi catholique, dans l'observance de leurs devoirs, et dans la pratique de la fréquentation des Sacremens : la retraite des huit jours, selon la méthode de S. Ignace, est le moyen le plus efficace dont se servent les missionnaires, pour conserver dans ces solitaires l'esprit religieux, et la pureté de la foi et des mœurs.

Les exercices de la mission commencent, chaque jour, par la sainte messe, suivie d'une instruction sur les devoirs généraux du chrétien, et sur les obligations de chaque état particulier : un missionnaire s'applique à faire le catéchisme aux enfans. Après avoir satisfait à ces premières obligations de la mission, nous nous faisons instruire du nombre des pauvres, des malades, des divisions qui se trouvent assez souvent entre les habitans du même lieu, et même dans les familles ; nous donnons une partie de nos après-dînées à la visite des malades, où nous trouvons de fréquentes occasions d'ouvrir le ciel à

qui intéressoit la religion étoit inexprimable, et il suffisoit d'être chrétien pour avoir un droit acquis sur sa tendresse : il ne pouvoit entendre parler des persécutions que les mahométans suscitoient aux catholiques, sans gémir et sans verser des larmes ; et quand on lui reprochoit cet excès de tendresse comme une espèce de foiblesse : Tous les chrétiens sont mes frères, disoit-il, n'est-il pas naturel que je partage leurs peines ? Oui, ajoutoit-il, je les porte tous dans mon cœur ; et dans ma maison, je ressens, malgré l'éloignement des lieux, tous les coups qu'ils reçoivent dans le bagne de Constantinople.

Les Jésuites n'ont jamais eu d'ami plus sincère ; son amitié étoit fondée sur l'estime singulière qu'il faisoit de notre compagnie : outre les grandes charités qu'ils nous a faites, il n'a pas peu contribué au respect qu'ont les gens du pays pour la parole de Dieu, et pour les missionnaires qui l'annoncent. L'exemple d'un homme de ce caractère et de cette autorité, étoit une loi pour tout ce qui l'environnoit ; sa demeure étoit ordinairement à Angelton, d'où il descendoit quelquefois à Antoura, pour avoir le plaisir de converser avec nos pères, et de se mettre au fait de l'état et des progrès de la religion : il nous auroit honorés plus souvent de ses visites, s'il eût suivi son inclination ; mais il n'osoit que rarement quitter les montagnes, de peur de tomber entre les mains des Turcs, qui sont ordinairement les plus forts dans les villes, et qui, sachant qu'il étoit le protecteur du christianisme, lui auroient peut-être fait un mauvais parti.

Abunaufel mourut dans un âge fort avancé, et il mourut en héros chrétien comme il avoit vécu : le deuil fut universel et jamais homme n'excita de plus vifs regrets.

MISSION DE SAINT-JEAN A TRIPOLI.

Cette mission doit son origine au père Amieu : dans une circonstance bien touchante, ce saint missionnaire, à son retour de Jérusalem, passa par Tripoli, où il apprit qu'il y avoit en cette ville et dans ses environs, un nombre considérable de chrétiens maronites, grecs et suriens, qui manquoient d'instructions. Il s'offrit à eux pour leur rendre service ; mais les Turcs ayant alors déclaré la guerre aux Vénitiens, le grand-seigneur envoya ordre de mettre en prison les Vénitiens et les Francs, qui se trouveroient à Tripoli. Le père Amieu qui n'étoit arrivé que depuis quelques jours, fut arrêté des premiers, et vingt-cinq Français avec lui, qui furent tous mis dans le même cachot. Ce fut dans ce cachot que Dieu voulut, ce semble, donner commencement à la nouvelle mission : le père y ayant la liberté d'y instruire les compagnons de sa captivité, soutenoit leur patience par son exemple et ses paroles ; il les exhortoit à se conformer à la volonté de Dieu, et à joindre leurs souffrances à celles du Sauveur pour eux : il faisoit ensuite succéder la prière à ses instructions, et par ces saints exercices, il leur adoucissoit

les rigueurs de la prison, et les leur rendoit méritoires pour le ciel.

Après vingt-deux jours de souffrances continuelles, et au moment que le père Amieu s'attendoit le moins à les voir finir, il vint un ordre de la Porte ottomane, de mettre les prisonniers en liberté : cette nouvelle fut incontinent annoncée à la prison.

Le père Amieu, avant que d'en sortir, voulut profiter des derniers momens pour exhorter ses compagnons à n'oublier jamais les promesses qu'ils avoient faites à Dieu dans le temps de leurs épreuves; il les embrassa tous avec une tendresse paternelle, et ils se séparèrent.

Le père Amieu ayant recouvré sa liberté, alla visiter les catholiques; il prit des heures avec eux pour les rassembler dans une maison, et pour leur y faire des instructions. Il n'y avoit presque pas de jours où il n'en fît quelqu'une, soit en français pour la nation française, soit en arabe pour les chrétiens du pays; mais il n'avoit aucune demeure fixe, et il étoit obligé de loger, tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre.

Les catholiques, témoins de cette incommodité, lui trouvèrent une petite maison pour le loger, avec deux ou trois de ses compagnons.

Le pape Grégoire XIII avoit fondé à Rome, un collége pour élever la jeunesse maronite : quelques gouverneurs du pays ne vouloient pas souffrir que les sujets du grand-seigneur sortissent de ses États, pour aller chez des étrangers ; les parens mêmes des enfans ne pouvoient se résoudre à les donner,

et à se priver pour si long-temps, de la joie de les voir; ainsi il n'y en avoit qu'un fort petit nombre qui profitât de la libéralité de leur bienfaiteur, si avantageuse à toute la nation maronite.

Le père Amieu, qui connoissoit l'importance de cette œuvre, fit tous ses efforts pour persuader aux pères et aux mères, qu'ils devoient à leurs enfans l'éducation que le ciel leur offroit; que cette éducation leur étoit absolument nécessaire pour les rendre un jour de dignes ministres des autels; qu'ils auroient à répondre à Dieu, d'avoir rejeté cette grâce de prédilection pour leurs familles. Enfin le père fit si bien, qu'ayant fait choix des meilleurs sujets qu'il pût alors découvrir parmi la jeunesse de Tripoli, il obtint le consentement de leurs parens, pour les envoyer à Rome.

Le souverain pontife témoigna au révérend père général, sa satisfaction de ce qu'avoit fait le père Amieu, pour donner à son nouveau collége des sujets propres à commencer heureusement ce bel établissement.

C'est par un zèle aussi pur, que celui de Grégoire XIII pour la conservation et pour la propagation de notre sainte foi, que Louis XIV prit la résolution de faire venir en France une douzaine d'enfans de differentes nations du Levant, Arméniens, Grecs et Suriens, pour être élevés dans notre collége de Paris. L'intention de sa majesté étoit que ces enfans fussent bien instruits de la doctrine catholique, qu'on leur inspirât l'amour de la vertu, qu'on leur apprît en même-temps les sciences hu-

maines, afin qu'après avoir reçu en France une heureuse éducation, ils fussent en état de communiquer à leurs compatriotes, les sentimens de religion et de piété, qu'ils auroient pris dans le collége de Louis-le-Grand.

On représenta au roi, qu'il seroit plus avantageux à la religion et au service de sa majesté, d'élever dans le collége de Paris, de jeunes Français qui seroient destinés aux fonctions de drogmans et d'interprètes dans les échelles du Levant. Ce changement a été adopté, ce plan a continué d'être exécuté jusqu'à l'époque de l'extinction des Jésuites. Puissent les grands biens qui en sont résultés, inspirer le désir de le rétablir, avec les modifications qui seroient jugées nécessaires.

Voici la manière dont nos missionnaires commencent ordinairement leur mission dans les villages.

Ils y entrent, le crucifix à la main, pour annoncer aux peuples qu'ils les viennent visiter au nom de Jésus-Christ crucifié. S'il y a une église ou une chapelle dans le village, ils y vont faire leur prière avec les chrétiens du lieu, qui sont promptement avertis de l'arrivée des missionnaires : ils emploient les premiers jours à les visiter; ils les assemblent ensuite, soit dans leurs maisons particulières, soit dans l'église, lorsque les curés le permettent : ils y font le catéchisme aux enfans, et des instructions aux adultes; ils s'informent avec soin des malades, et les visitent : ils les trouvent souvent couchés à plate terre, sur une misérable natte, manquant des choses les plus nécessaires à leurs besoins, et plus encore des secours

tère pour s'y consacrer au service de Dieu. Le père Verseau, qui les connoissoit particulièrement, les alla visiter, et les avertit du danger où ils étoient exposés, dans une maison où l'on pensoit mal en matière de foi; mais ce père, après avoir eu plusieurs entretiens avec ces deux jeunes novices, comprit qu'étant aussi bien instruits qu'ils l'étoient de la doctrine de l'Église, Dieu se serviroit d'eux pour la faire connoître et la faire goûter aux religieux de ce monastère.

Nos deux jeunes religieux, de leur côté, ne manquoient pas de profiter de ces dispositions, qui devenoient de jour en jour plus favorables; ils en avertirent le père Verseau qui, dès-lors, leur rendit des visites plus fréquentes: on s'accoutuma à le voir dans le monastère. Ces deux disciples lui firent faire connoissance avec d'autres religieux, moins entêtés des opinions schismatiques que leurs confrères; ces dernières connoissances lui en donnèrent de nouvelles, ensorte qu'il parvint à trouver place dans leurs assemblées: pour s'y rendre plus agréable, il y parloit souvent de S. Basile, que ces solitaires honorent comme leur saint patriarche; il leur rapportoit des traits de sa vie; il leur louoit ses doctes ouvrages, que tous les Grecs ont en vénération.

Mais pour leur donner le moyen de méditer à loisir les matières qui faisoient le sujet de leurs entretiens, il mit entre les mains des deux jeunes religieux, les excellens livres du feu père Clisson, et du feu père Nau, composés en arabe, pour combattre le schisme, et pour établir les vérités catholiques.

Les zélés novices ne manquèrent pas d'en faire publiquement la lecture ; ils avoient surtout grand soin de leur faire remarquer les sentimens de S. Basile et des autres pères Grecs, fondés sur le propre texte des saintes Écritures, qui établissoit les preuves invincibles des vérités catholiques, contre les opinions schismatiques. Le père Verseau leur fit observer, dans les mêmes livres des saints pères, la pratique ancienne de la fréquentation des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie, que le schisme avoit abolie jusque dans leur monastère.

Enfin, avec le temps, la patience, les soins des deux jeunes religieux, et les entretiens de nos missionnaires, la vérité orthodoxe a tellement prévalu, que tous les religieux du monastère, à quelques entêtés près, s'y sont rendus et l'ont embrassée.

Depuis ce temps, nos missionnaires de Tripoli y continuent leurs visites ; ils y sont accueillis, et ils ne contribuent pas peu à y entretenir l'union, la paix, la régularité, la piété et la saine doctrine.

C'est dans cette mission, mon révérend père, que les supérieurs généraux de nos missions, en Syrie, font ordinairement leur demeure, parce qu'ils y sont plus à portée qu'ailleurs, de recevoir des nouvelles de nos autres missions, et d'y envoyer leurs ordres.

Le père Nicolas Bazire, qui les a gouvernées en qualité de supérieur général, mérite, après le père Amieu, d'être appelé le fondateur de la mission de Tripoli : sa réputation d'être aussi bon médecin que missionnaire, lui donnoit accès dans les maisons des Turcs comme dans celles des chrétiens ; avan-

tage précieux qui lui fournit les moyens de multiplier les conversions.

MISSION DE DAMAS.

DAMAS est une des plus anciennes villes, autrefois capitale d'un royaume du même nom, dont il est beaucoup parlé dans l'ancien Testament. Depuis l'an 661 de Jésus-Christ, elle a été la résidence des califes omniades, deuxième race des empereurs arabes : la beauté de ses jardins, de ses fontaines et de ses manufactures, l'a faite le centre du commerce de l'Orient; sa population est évaluée, par les voyageurs, à près de deux cent mille ames, dont quinze mille Grecs. Cependant M. de Volney ne la porte qu'à quatre-vingt mille.

Damas fait un carré parfait; ses côtes ont une demi-lieue de long; ses maisons ne sont bâties qu'en bois; les mosquées sont les plus beaux bâtimens de la ville : on en compte environ deux cents dans Damas, avec deux hôpitaux très-riches et d'une immense grandeur; ils sont destinés à recevoir les caravanes.

Les environs de cette ville, du côté de la rivière, sont d'une beauté inexprimable : elle est célèbre par les belles soies qui portent son nom, et qui sont recherchées, ainsi que ses cotons; et aussi par ses eaux roses, qu'on extrait des fameuses roses de Damas : elle est encore célèbre par ses ouvrages d'acier,

ses lames de sabres, ses couteaux, et autres objets semblables, dont la trempe excellente est attribuée à la nature des eaux de la rivière Baradi, qui traverse la vaste plaine où cette ville est située. Cependant, la coutellerie de Damas a perdu de sa supériorité; elle vaut moins aujourd'hui que celle de Bagdad, qui se fait avec l'acier de l'Inde. Tamerlan anéantit, pour ainsi dire, à Damas, cet art de travailler l'acier, et il en transporta les ouvriers en Perse.

Le pachalick de Damas renferme presque toute la partie de la Syrie orientale, et une grande partie de la méridionale : les plaines du Hauran, et celles des bords de l'Oronte, abondent en froment, en orge, en sésame et en coton; on trouve, sur les montagnes et les collines, l'olivier, le mûrier et la vigne.

Le pacha de Damas, outre l'avantage de commander à la plus belle partie de la Syrie, jouit du privilége très-lucratif, de conduire la caravane des pélerins, qui, tous les ans, pendant le ramazan, ou carême des musulmans, part de Damas pour se rendre à la Mecque; le voyage est d'environ quarante jours, et la caravane est de trente à cinquante mille hommes: l'étendard sacré qui la guide, flotte sur le dos d'un superbe chameau, qu'on a eu soin d'orner de plaques et de grelots d'argent, et de couvrir d'un riche tapis de brocard d'or.

Le pacha hérite de tous les pélerins qui meurent en route, et cet article de ses revenus n'est pas sans importance; ce sont les plus riches qui meurent dans ce voyage.

Les musulmans attachent une si grande importance

à la conduite de la caravane, que la personne d'un pacha, qui s'en acquitte bien, devient inviolable, même pour le sultan. Il n'est plus permis de verser son sang ; mais le divan sait tout concilier, et quand le pacha tombe en disgrâce, on trouve toujours des moyens de se défaire de lui, et de lui ôter la vie, tout en conservant la lettre de la loi.

Le pacha de Damas ne paye de tribut au sultan, qu'environ cinquante-six mille livres ; mais il est chargé de fournir aux frais de la caravane, lesquels se montent à près de huit millions : le pacha se rembourse sur l'impôt des terres, et de plus, sur les taxes énormes qu'il tire de ses sujets, le plus souvent à main armée.

L'état militaire du pacha, consiste en six ou sept cents janissaires, en autant de barbaresques, nus et pillards comme partout, et en huit ou neuf cents cavaliers ; cette force armée l'accompagne pour défendre sa caravane contre les incursions des Arabes bédouins.

Damas offre aux chrétiens, et même aux musulmans, plusieurs objets de leur vénération. La plus belle des mosquées porte le nom de S. Jean ; elle étoit anciennement une illustre église dédiée à S. Zacharie, père de S. Jean-Baptiste : on dit même qu'il y a été enterré.

Les Turcs se vantent qu'ils ont conservé le chef de S. Jean dans un bassin d'or, placé sous la voûte d'une grotte qui est dans la mosquée ; mais ils ne le font voir à qui que ce soit.

Cette mosquée est précédée d'une vaste cour

fermée d'une galerie, sous laquelle on en fait le tour : les chrétiens n'y entrent point. Toutes les parties de cet édifice sont construites avec une telle proportion et un tel art, que lorsque les grandes portes sont ouvertes, on voit du premier coup d'œil, tout l'intérieur de la mosquée : alors on est charmé du bel ordre des colonnes qui soutiennent la voûte, de la beauté de leurs chapiteaux, de la riche corniche qui règne le long de la nef, et des dorures qui leur donnent de l'éclat.

Nos catholiques, à la vue de ce monument élevé autrefois par la piété et la libéralité de leurs ancêtres, se rappellent, avec larmes, le triste souvenir que ce temple, qui retentissoit autrefois de l'éloquente voix de S. Jean de Darney, n'est plus aujourd'hui que l'écho des prières des Turcs.

La grande rue dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres, et qui se nomme en latin, *via recta*, s'étend depuis la porte orientale jusqu'à la porte occidentale, et traverse en droiture toute la ville et son faubourg. Sa longueur est d'environ une lieue ; elle a, à droite et à gauche, de grandes boutiques où l'on vend toutes les richesses que les caravanes apportent, chaque année, d'Europe, d'Arménie, de l'Afrique, de la Perse et des Indes.

Si on en croit aux traditions du pays, près de la porte orientale, on voit la maison où S. Paul fut reçu, après sa conversion, et près de là une mosquée où Ananie, qui rendit la vue au saint apôtre, et qui le baptisa, fut inhumé : il y a dans la même rue, une belle fontaine. Les chrétiens boivent

de son eau par dévotion, dans la pieuse croyance où ils sont que c'est l'eau de cette fontaine dont se servit Ananie, pour conférer le baptême au grand apôtre des nations.

L'ancien chemin de Jérusalem à Damas est entre deux montagnes, toutes deux rondes par le pied, et terminées en pointe; l'une n'est éloignée de l'autre que d'environ cent pieds. Celle qui est la plus proche du grand chemin s'appelle *Kaukac*, c'est-à-dire, *lumière céleste*, ou *astre lumineux* : ce nom lui a été donné en mémoire de l'éclatante lumière dont S. Paul fut environné. L'autre montagne, qui est plus parfaitement ronde dans sa circonférence, est nommée *Medaouar èl kaukab*, c'est-à-dire, *cercle de lumière* : vers le milieu de cette montagne, il y a un vieux monastère à demi détruit, qui n'a conservé d'entier qu'une grotte dans laquelle à peine un homme peut se tenir debout.

Ce fut entre ces deux montagnes, que l'homme prédestiné de Dieu pour porter son nom aux nations étrangères, *fut tout d'un coup environné d'une clarté qui venoit du ciel; et où tombant par terre, il ouït une voix qui lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous* (1)?

Paul, effrayé de ce reproche et revenu à lui de sa frayeur, se retira dans cette grotte dont nous venons de parler, et n'en sortit que pour aller à Damas, et pour obéir à la voix qui lui avoit déclaré ce qu'il devoit faire.

---

(1) Actes des Apôtres, chap. IX, ℣. 3.

contre trois tombeaux, que l'on croit ceux de Nemrod, de Seth et de Noé.

La plaine de Damas est au pied de la montagne de Sajednaja, où les deux monastères grecs sont situés : le village de Barsé se trouve à l'entrée de la plaine; on le nommoit anciennement *Noba*. Ce fut jusqu'à ce village qu'Abraham poursuivit les cinq rois qui avoient enlevé Loth avec tous ses effets.

Près de ce village, est une grotte où l'on croit, par tradition, que ce saint patriarche offrit à Dieu un sacrifice en action de grâce de sa victoire.

A demi-lieue de Barsé, les Juifs ont une synagogue dans le village de Yaubar. Je demandai à quelques-uns d'eux, depuis quand cette synagogue avoit été bâtie : ils me dirent que leurs anciens ayant trouvé en ce lieu la grotte du prophète Élie, y avoient bâti cette synagogue, à dessein d'y mettre en sûreté les saints livres qu'ils avoient enlevés, à la hâte, du temple de Salomon, lorsque les empereurs Tite et Vespasien entreprirent de saccager Jérusalem.

Quoi qu'il en soit de ce fait, il est certain qu'il y a en ce lieu une synagogue; qu'à son orient, elle a trois petites chapelles; que dans celle du milieu, les Juifs y renferment le Pentateuque, et quelques autres livres écrits à la main, en caractères hébraïques.

Ces livres ne sont point dans la forme des nôtres; ce sont des rouleaux de plusieurs parchemins collés ensemble, bout à bout, et qui ont autant de longueur qu'en demande le texte écrit. Les parchemins se roulent les uns sur les autres, et forment un gros

volume rond : celui qui contient le Pentateuque, est renfermé dans un coffre de bois précieux, et couvert d'une étoffe riche.

La grotte d'Élie est dans la chapelle à droite, et à son midi; sa figure est carrée; on y descend par deux marches; elle est éclairée de plusieurs lampes, qui brûlent en l'honneur du saint prophète.

Les Juifs appellent cette grotte, la *grotte d'Élie;* parce que, disent-ils, ce fut en ce lieu que le prophète sacra Hazaël, par ordre de Dieu, pour succéder à Benadab, roi de Syrie; et ils ajoutent, qu'après avoir sacré ce nouveau roi, il fut obligé de se cacher dans cette grotte, pour éviter les fureurs de Benadad qui le poursuivoit.

La ville de Damas a été renommée dans tous les temps, et à remonter à la plus haute antiquité, pour la capitale de la Syrie; le prophète Isaïe nous l'atteste : elle tire son origine de trois illustres fondateurs qui, tous trois, ont contribué à la mettre dans l'état où elle est. Le premier, dit Joseph, et après lui S. Jérôme, fut Hus, fils d'Aram. Le second fut Damascus serviteur d'Abraham, qui la renouvela et l'embellit. Le troisième fut Coré, fils d'Ésaü. S. Jérôme dit, que ce dernier lui donna une nouvelle forme, et la rendit une des plus agréables villes de la Syrie.

La mission de Damas est le second établissement dû au zèle des Jésuites; le père Queyrot en est le fondateur : il a été puissamment assisté dans cette sainte entreprise, par un saint évêque grec, nommé *Eutimios*, natif de Chio. Après la ruine d'Antioche,

le siége patriarchal ayant été transféré à Damas, Eutimios en alla prendre possession; il mena avec lui le père Jérôme Queyrot, pour l'aider de ses conseils, pour prendre soin de l'éducation de son neveu, qui avoit embrassé l'état ecclésiastique, et pour être son missionnaire dans la ville. La connoissance parfaite qu'il avoit des langues orientales, et l'étude particulière qu'il avoit faite des pères grecs, le rendoit très-utile au patriarche, et surtout aux Grecs: il combattoit leurs erreurs par les propres paroles des pères grecs, leur autorité ayant beaucoup plus de crédit sur l'esprit des schismatiques, que tous les raisonnemens qu'on leur peut faire.

Le père avoit avec lui un de nos frères, nommé *Guillaume Volrad Bengen*, qui avoit reçu de Dieu un talent extraordinaire pour apprendre les langues; il savoit l'arabe, le grec, l'italien, l'allemand, le français et le flamand. Pendant que le père étoit occupé dans ses controverses particulières et publiques, et dans les autres fonctions de son ministère, le frère faisoit le catéchisme aux enfans, et s'acquittoit parfaitement de cet emploi.

Le patriarche grec, protecteur du père Queyrot, fut obligé de se retirer de Damas pour se mettre à couvert d'une avanie de la part des Turcs, qui lui demandoient, et à sa nation, sept mille écus. Le père fut contraint de sortir de Damas avec son patriarche; mais il y fut incontinent rappelé par le crédit de ceux qui savoient combien sa présence étoit nécessaire aux chrétiens.

La guerre étant survenue entre les Turcs et les

Vénitiens, la Porte envoya incontinent des ordres pour faire sortir de la ville tous les Vénitiens et les Latins, tant négocians que religieux; mais nul officier turc n'osa, par respect, mettre la main sur un homme qui étoit à Damas dans une vénération publique. Il y continua avec liberté ses exercices ordinaires, avec une telle réputation, que plusieurs des étrangers qui venoient à Damas, désiroient connoître un homme dont ils entendoient dire tant de bien.

Le seigneur Michel Condoléo, maître de l'artillerie du grand-seigneur, le plus considérable d'entre les chrétiens, et qui aimoit tendrement le père, craignit qu'un nouvel accident ne lui enlevât, et à la ville, un homme à qui il avoit donné sa confiance : il voulut donc tâcher d'assurer son état, autant qu'il le pouvoit être parmi des infidèles. Dans cette pensée, il lui fit faire l'acquisition d'une maison située dans un quartier franc, qui ne payoit alors aucune contribution : cette maison fit le commencement de notre établissement à Damas.

Le père Queyrot, aidé de ses amis, mit sa maison en état d'y recevoir quelques autres ouvriers, qu'il appela de France à son secours : on lui donna pour second, le père Charles Malval, qui quitta, par obéissance, les missions de Grèce, pour se rendre à Damas; mais il y abrégea le cours de sa vie, par un travail excessif, et par les macérations extraordinaires de son corps; il lui donnoit peu de repos pendant la nuit, dont il passoit une grande partie devant le saint Sacrement de l'autel : sa dévotion pour l'auguste présence de notre Sauveur, étoit si vive et si

ardente, qu'un jour s'étant senti plus enflammé qu'à l'ordinaire, en disant la sainte messe, il fallut promptement le retirer de l'autel, et le porter dans sa chambre, où il mourut peu d'heures après, consumé du feu de l'amour divin, le 5 février, jour auquel nous célébrons la fête de nos trois martyrs du Japon.

Le père Queyrot, après avoir passé trente-huit ans, dans les pénibles occupations de la vie d'un missionnaire, la finit aussi saintement qu'elle avoit toujours été sainte. Sa mort fut regardée dans Damas, comme une perte publique; les Grecs la pleurèrent comme la mort de leur père : le clergé de l'église patriarchale assista à ses funérailles; le seigneur Michel Condoleo, dont nous avons parlé, voulut porter lui-même le cercueil du saint homme, son ami et son confesseur : chacun faisoit, dans sa famille, son éloge funèbre, et son nom est encore aujourd'hui en bénédiction.

Il eut pour successeur dans la mission dont il avoit été le fondateur, les pères Parvilliers, Richelius, Resteau, Clisson, et le père Nau. Nous sommes redevables, au père Nau et au père Clisson, de plusieurs excellens ouvrages qu'ils ont composés pour combattre les erreurs dont nos Suriens ont été infectés, et pour réunir à l'Église catholique ceux que le schisme a séparés du chef de l'Église de Jésus-Christ, et du corps des pasteurs.

Nos évêques et nos prêtres lisent leurs livres d'autant plus volontiers, que non-seulement les pères grecs, mais encore les livres de leur secte, et leur liturgie

liturgie y sont continuellement cités; et, grâce à Dieu, nous voyons que les hérétiques de bonne foi, qui les lisent avec un cœur droit, ouvrent les yeux à la vérité.

Les fêtes et les dimanches, on fait des conférences dans la maison de la mission : ces conférences se font le livre à la main; le missionnaire explique ce qu'il lit. Cette lecture qui est interrompue par des explications, ne contribue pas peu à exciter l'attention des auditeurs. On se sert aussi, quelquefois, des images des quatre fins dernières de l'homme, ou de ces figures énigmatiques, dont nos pères font, en Bretagne, un si utile usage dans les retraites publiques.

Elles ne font pas ici moins de fruit : l'explication de ces images et de ces figures est comme un spectacle qui attire les catholiques, et ceux mêmes qui ne le sont pas; elle sert à leur faire comprendre la brièveté de la vie et son incertitude, la vanité des choses du monde, l'horreur de la mort dans le péché, l'éternité des feux de l'enfer, les avantages de la vertu, et la récompense que Dieu lui destine dans le ciel.

Ces conférences sont toujours suivies de plusieurs confessions, qui entretiennent la piété, ou qui font rentrer dans le devoir ceux qui ont eu le malheur d'en sortir.

Les écoles des missionnaires sont autant de séminaires, qui donnent à l'Église catholique des prosélytes bien instruits, et capables d'instruire les autres.

Pendant qu'un missionnaire se livre à l'instruction de la jeunesse, les autres vont faire des visites dans

de Jérusalem, avec toute l'étendue de l'hospice, sert d'habitation au chef d'Acre, et à une partie de sa famille.

Acre a été réparée de nos jours par le chaik arabe d'Asèr, qui se révolta contre les Turcs en 1768. Il se maintint dans son indépendance jusqu'en 1775, qu'il fut tué par la suite de la trahison de son principal confident.

Acre a été, depuis, la résidence du pacha de cette contrée. Les Français s'en étoient rendus maîtres, sous la conduite de Napoléon; mais n'ayant pu emporter le fort, ils furent contraints d'en lever le siége. Avant l'invasion de l'Égypte, les négocians d'Acre étoient presque tous Français; ils y avoient six comptoirs et un consul.

Césarée. Cette ville s'appela d'abord *Tour de Strabon*, du nom d'un général de Darius. Hérode-le-Grand la nomma depuis *Césarée*, en l'honneur de César Auguste, qui l'avoit confirmée dans la possession de ses États. Après la chute de Jérusalem, Titus vint passer l'hiver à Césarée, avec les prisonniers nombreux qu'il traînoit à sa suite; il y célébra, avec la plus grande pompe, la naissance de son frère Domitien, et deux mille cinq cents hommes furent livrés, pour célébrer cette fête, aux flammes et aux bêtes féroces.

Césarée essuya, avec les temps, différentes révolutions politiques; elle est entièrement abandonnée aujourd'hui, et le pacha de Damas n'en retire aucun parti avantageux.

Jérusalem. Cette ville n'est plus célèbre que par les lieux saints que les chrétiens vont visiter, et par

la possession du Saint-Sépulcre. Les Français y ont un bel hospice, habité par des religieux Cordeliers, italiens, espagnols et français. Le couvent des Arméniens peut contenir jusqu'à mille pélerins.

On n'entre dans Jérusalem qu'après en avoir obtenu la permission du gouverneur, sans laquelle aucun Franc ne peut y être admis : cette malheureuse cité n'a pas même conservé son ancien emplacement. Le mont Calvaire, sur lequel est bâtie l'église du Saint-Sépulcre, étoit située hors de la ville ; aujourd'hui, il en occupe le milieu. On a exclu de son enceinte le mont de Sion, sur lequel le temple étoit construit : le temple est entièrement détruit. On prétend, mais appuyé sur une tradition peu certaine, que sur une partie de son enceinte se trouve bâtie la petite mosquée qui appartient aux Turcs.

Le sépulcre des rois situé aux pieds du mont Moriah, est un des anciens monumens le plus remarquables; on peut même dire qu'il est un des plus beaux de l'antiquité : ce sépulcre est taillé dans le roc vif; son entrée conduit à une cour que le rocher environne. Au midi est un portique orné de sculpture, où l'on distingue encore des fleurs et des fruits : on descend, à son extrémité, aux sépulcres, qui sont six chambres de même grandeur, mais dont le plafond et dont les côtés sont si entièrement carrés, les angles si justes, et le tout si bien conservé, qu'on croit voir un appartement pratiqué dans un bloc de marbre. Ces chambres, excepté la première, contiennent des cercueils de pierres placés dans des niches sur les côtés, sur lesquels ont été sculptés dif-

férens feuillages; mais ces pierres ont été brisées. Il ne reste plus à cet édifice, qu'une seule porte faite d'une seule pierre, et taillée aussi artistement que pourroit l'être une pièce de bois. (Voyez le *Voyageur français*, par M. de la Porte. t. 2).

Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris, sans doute; mais pour être frappés d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée, esclaves et étrangers dans leur propre pays; il faut les voir attendant sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer: écrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, près du temple, dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu de la terre; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange, dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons qu'on doit le trouver ici. Eh! qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux d'un philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem aux pieds du Calvaire; la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité; la seconde (les chrétiens), se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles.... (Voyez M. de Châteaubriand, *Mercure de France*).

Le père Néret, missionnaire en Syrie, entre dans

des détails qui, lus en esprit de religion, ne peuvent qu'inspirer beaucoup d'intérêt.

L'église du Saint-Sépulcre renferme trois églises, celles du Calvaire, du Saint-Sépulcre, et de l'invention de la Sainte-Croix : il en coûta seize piastres à chacun de nous pour entrer dans l'église du Saint-Sépulcre. La chapelle du crucifiement est placée dans l'église du Calvaire ; le pavé de cette chapelle est un ouvrage à la mosaïque, de pierres de diverses couleurs : plusieurs lampes d'or et d'argent y brûlent jour et nuit. La pierre sur laquelle la tradition veut que Joseph d'Arimathie posa le corps de Jésus crucifié, est éclairée par huit ou neuf lampes allumées, et dont une est parsemée de fleurs de lis : c'est un présent des rois de France.

Suivant à droite les murailles du chœur, on arrive à la chapelle du sépulcre : son dôme est de solives de cèdre, au nombre de plus de cent, et dont chacune à soixante palmes de longueur ; elles sont posées debout, et forment des arcades, d'espace en espace, pour laisser exhaler la fumée des lampes qui y brûlent sans interruption. Ces lampes, offertes par la piété des chrétiens, sont d'un grand prix ; il en est qui ont coûté plus de vingt mille écus.

On voit dans l'église de l'invention de la Sainte-Croix, un autel éclairé de quantité de lampes ; c'est le lieu où la croix de Jésus-Christ a été découverte par les soins de l'impératrice Hélène. Les Turcs permettent qu'on y célèbre les mystères, ainsi que dans les autres lieux saints : ils en retirent une si grosse taxe sur les chrétiens, qu'ils ne sont pas tentés de s'y

divin, que leur patriarche reçoit entre ses mains.

Cette fable, que le peuple croit sans peine, sur la parole de leurs pasteurs, est rapportée dans une lettre du père Sicard.

« Le saint jour de Pâques, j'assistai à l'office du matin et du soir : tout y est auguste; l'église du Saint-Sépulcre est ornée de riches tapisseries, et des plus beaux tapis de Perse; elle est éclairée d'une infinité de lumières; l'autel est chargé de la plus belle argenterie qu'on puisse voir : il y a entre autres une croix, qui a été donnée par les rois de France, et qui est d'une beauté parfaite. Les rois d'Espagne ont fait présent à cette église, de plusieurs lampes très-riches, et dignes de cette monarchie.

Les ornemens qui servent à l'autel, sont de drap d'or et d'argent, plus magnifiques que tous ceux que j'ai vus en France.

L'office étant fini, je revins au couvent de Saint-Sauveur avec les pères de Terre-Sainte, et je m'y préparai à partir le lendemain, première férie de la grande fête, pour faire, selon la coutume, le pélerinage de Bethléem, qui n'est éloigné de Jérusalem que de deux lieues.

Bethléem n'est qu'un village assez grand et assez peuplé, élevé sur une petite montagne, dont la situation est très-agréable; les habitans sont partie chrétiens et partie mahométans : les uns et les autres travaillent continuellement à faire des chapelets, des croix, des figures du sépulcre de Notre-Seigneur, et de celui de Notre-Dame. Tous ces ouvrages sont faits du bois du champ des pas-

teurs, et d'os blancs en forme d'ivoire, avec des ornemens de nacres de perle : le débit en est très-grand.

L'église et la grotte de la nativité du Sauveur, sont à l'extrémité du village et à son orient. Une cour fermée de grandes murailles, conduit à l'église ; elle a à son midi un ancien bâtiment qu'on nomme *l'École de Saint-Jérôme :* il y a une salle qui a de longueur trente ou quarante pas, et quinze ou seize de largeur ; sa voûte est soutenue par cinq ou six colonnes de marbre.

L'église est grande et belle : cinquante colonnes de marbre, toutes d'une pièce et fort hautes, distinguent la nef des ailes, et forment le chœur. La frise qui règne sur les colonnes, n'est que de bois, mais d'un bois parfaitement bien travaillé : au-dessus de la frise, il y a de grandes fenêtres qui donnent beaucoup de jour à l'église. Tous les mystères de notre sainte religion ont été peints, autrefois, sur les murailles ; on n'en voit plus que des morceaux presque tous effacés.

Le chœur est élevé de trois degrés au-dessus de la nef : il y a un autel dans la croisée, dédié aux rois mages, dans le lieu où la tradition veut qu'ils ayent mis pied à terre pour rendre leurs hommages au Sauveur.

La grotte où il naquit, est sous le chœur de l'église ; elle peut avoir quarante pieds de longueur sur douze de largeur : on y descend de l'un et de l'autre côté du chœur, par plusieurs degrés de marbre et de porphyre. Les portes sont de bronze et bien tra-

vaillées : on ôte ses souliers, par respect, pour entrer dans ce sanctuaire.

La grotte n'est éclairée que par des lampes continuellement allumées : la crèche est représentée par un bloc de marbre élevé d'un pied de terre, creusé et taillé avec le ciseau, pour lui donner la figure de la crèche : il est posé dans l'endroit même où l'on croit que la crèche du Sauveur étoit placée. Ce lieu, que le Fils de Dieu avoit choisi pour naître, est aujourd'hui l'objet de la vénération des chrétiens.

Tout ce qu'on y voit, excite la piété et fortifie la foi. L'abord continuel des caravanes de toutes les nations chrétiennes qui y viennent adorer le Sauveur dans sa naissance, les prières publiques, les prosternations et autres marques d'une dévotion sincère et édifiante, les richesses mêmes des présens que les chrétiens y ont envoyés, pour être des monumens publics de leur religion, tout cela excite en votre ame des choses qui se font sentir beaucoup mieux qu'on ne les peut exprimer.

Au milieu de cette sainte grotte, il y a un autel de marbre sur lequel on dit la messe : j'eus le bonheur de l'y célébrer deux fois. Je ne suis point surpris que S. Jérôme ait choisi ce lieu saint pour sa demeure ; nul endroit dans l'Univers n'inspire plus de dévotion. On y voit son oratoire et son tombeau, celui de sainte Eustochium, celui de S. Eusèbe, abbé de Bethléem, et celui de sainte Paule. Cette illustre dame romaine, l'honneur de la famille des Gracchus et des Scipion, dont elle descendoit, préféra, dit S. Jérôme, le séjour de Bethléem à ce-

lui de la ville capitale du monde, et son pauvre hermitage aux appartemens superbes de Rome.

De Bethléem, on nous conduisit aux montagnes de Judée : on y avoit autrefois bâti une église, au lieu même où naquit le saint précurseur du Messie : depuis ce temps-là les infidèles l'avoient profanée.

Louis XIV qui a donné des marques de sa foi et de sa piété dans toutes les parties du monde, a retiré cette église de leurs mains; il l'a fait rétablir et orner, en sorte qu'elle est aujourd'hui une des plus belles et des plus régulières églises du Levant. Les pères de Terre-Sainte la desservent avec toute la décence et l'édification possibles.

Il ne faut pas s'étonner que le saint précurseur, qui n'alloit pas chercher bien loin de quoi subsister, se contentât de sauterelles, car elles sont ici en grande quantité : il usoit aussi, apparemment, des petites extrémités de certains arbres, auxquels on donne ici le nom de sauterelles, et que les paysans mangent assez communément.

Pour ce qui est du miel dont l'Écriture dit qu'il se nourrissoit, on le trouve dans le creux des rochers, où les abeilles sauvages le travaillent.

Ces montagnes de Judée, qui nous rappellent le souvenir de l'austère vie de S. Jean, prêchent encore aujourd'hui après lui, le baptême de la pénitence.

Quant à la ville de Jérusalem, elle n'offre rien de bien remarquable, on en peut faire le tour en moins d'une heure; ses rues sont étroites, mal-propres et mal pavées; il y a toujours à monter et à descendre;

elle regarde l'orient en descendant : la ville est sans commerce, et par conséquent très-pauvre ; son principal revenu consiste dans le profit qu'elle fait avec les pélerins.

Les Grecs y ont plusieurs églises et des couvens ; celui du patriarche est le plus beau : son église est dédiée à sainte Hélène et à S. Constantin, canonisé chez les Grecs.

Les Arméniens, les Coptes, les Suriens, ont aussi leur monastère avec leur église. Les Juifs y ont leur quartier et leur synagogue.

Les mahométans y ont plusieurs mosquées : la plus belle et la plus révérée des Turcs, est celle qui occupe la place où le temple de Salomon étoit bâti. Comme il n'est permis à aucun chrétien d'y entrer, je ne sais que par ouï-dire que les dedans de la mosquée sont magnifiques ; que son dôme est soutenu par un grand nombre de riches colonnes de marbre ; que ces colonnes soutiennent une galerie qui est au-dessous du dôme, et qui fait le tour de l'église ; enfin, que de sa voûte descend une infinité de lampes qui éclairent ce vaste lieu.

Ses murailles sont revêtues de beaux ouvrages à la mosaïque, et faits de pièces rapportées : comme elles sont de diverses couleurs, elles forment divers ornemens. Les Turcs y ont peint de grandes lettres arabes, qui représentent des sentences choisies de l'alcoran.

La ville a sept grandes portes, dont six sont ouvertes ; la septième, qu'on appelle la *Porte dorée*, est

est fermée et murée. Ce fut par cette porte que le Sauveur fit son entrée triomphante en cette ville.

Les Turcs l'ont fait murer, parce qu'ils ont une tradition parmi eux, qu'un prince chrétien doit un jour retirer les saints lieux de leurs mains, et entrer victorieux par cette porte dans la ville de Jérusalem.

Le plus rare morceau d'antiquité que j'y aye vu, est la fameuse piscine probatique que Salomon fit bâtir pour l'usage du temple. Cette piscine est extrêmement profonde; elle a près de cent cinquante pieds de long, et quarante de large; elle est revêtue de belles pierres de taille; sa figure est carrée et un peu oblongue; elle est présentement desséchée, et de nul usage.

Ce qui forme aujourd'hui le sérail du bacha, étoit autrefois le prétoire de Pilate; on y montoit par vingt-huit degrés de marbre blanc, qui ont été transportés à Rome, et qui y sont honorés sous le nom de *Scala sancta*, l'Échelle sainte.

Le temps du départ de la caravane approchant, je profitai de ma dernière journée pour aller visiter le célèbre monastère de Saint-Sabas.

La montagne sur laquelle il est placé est à trois lieues de Bethléem, et à quatre de Jérusalem; elle est fort longue et pleine de rochers qui s'ouvrent en une infinité d'endroits : ces rochers creux avoient déjà servi de cellules et d'oratoires à plusieurs anachorètes, avant S. Sabas.

Le torrent de Cédron coule au pied de cette montagne. La vue du torrent qui rappelle le souvenir du commencement de la passion du Sauveur, parut très-

propre à ce saint solitaire pour entretenir dans son cœur l'amour de la pénitence.

Ce sont aujourd'hui des religieux du rit grec, qui vivent dans ce monastère; ils y observent des jeûnes fort rigoureux, et le chant de l'office divin, une grande partie du jour et de la nuit.

Nous partîmes le 27 avril 1713, avec la caravane; nous allâmes successivement de Ruma à Jaffa et à Saint-Jean d'Acre, qui n'est éloigné de Nazareth que d'une journée. Chaque année, le 25 mars, fête de l'Annonciation, arrive à Nazareth un grand concours de pélerins qui viennent y honorer la mère du Verbe incarné. Au temps des croisades, S. Louis s'y rendit avec toute sa cour : dès qu'il aperçut cette sainte chapelle, il descendit de cheval, et continua à pied le reste du chemin; il se prépara, en jeûnant au pain et à l'eau, à recevoir l'adorable Eucharistie; il y passa plusieurs jours en prières devant les saints autels.

Après avoir fait nos dévotions à Nazareth, nous parcourûmes une partie de la Galilée, pour arriver jusqu'à la mer de Tibériade.

Les terres de cette province qui étoient si fertiles, sont aujourd'hui en friche et désertes : on appelle cette province *le pays de l'Annonciation*, ou *de l'Évangile*, parce que Notre-Seigneur, avec ses apôtres, y avoit annoncé d'abord sa sainte loi.

Nous passâmes par Saphet. Quelques Juifs soutiennent que ce lieu est l'ancienne Béthulie, mais avec très-peu de fondement. Quoi qu'il en soit, cette ville, qui n'en a que le nom, est très-peu de chose,

et est si pauvre, que ses habitans couchent sur la dure.

Nous traversâmes ensuite le champ de Dothaïn. Les troupeaux de Jacob devoient s'y bien trouver, car il est très-fertile, et sa fertilité devoit être encore plus grande, lorsque ses enfans y conduisoient leurs troupeaux.

Nous vîmes dans ce champ le puits de Joseph, où ses frères le jetèrent; le nom lui en est demeuré: il est couvert d'un petit dôme soutenu par quatre petites colonnes de marbre. Nous continuâmes notre marche en cherchant Capharnaüm; à peine pûmes-nous reconnoître la place de cette malheureuse ville, qui est presque rez terre : on n'y voit que des morceaux de colonnes, des restes de frises, et des chapiteaux, qui paroissent avoir été bien travaillés. Ce sont autant de témoins de la colère du ciel contre cette ville, qui s'est rendue trop fameuse par les crimes et l'impénitence de ses habitans.

On trouve à une distance peu éloignée la ville de Tibériade, qui fut bâtie par Hérode le Tétrarque, en l'honneur de Tibère; elle donna son nom à la mer Tibériade. S. Luc l'appelle l'*Étang de Génésaret*, parce qu'elle arrose à son septentrion, les terres de Génésaret.

Tibériade, qui étoit autrefois une belle et grande ville, est aujourd'hui détruite; c'est le sort des ouvrages des hommes. Il y avoit une église bâtie, dit-on, par le prince Tancrède, dédiée à S. Pierre, pour honorer le lieu où notre Sauveur donna au prince des apôtres le pouvoir de lier et de délier. On y a

conservé avec plus de soin un bain, d'une eau si chaude, qu'on n'y peut tenir la main; elle est médicinale, et les bains en sont fort salutaires et très-fréquentés.

Le mont de Thabor est à deux lieues de Nazareth; nous en étions trop près pour nous priver de la consolation de grimper sur cette montagne si célèbre dans nos Écritures; elle est d'une hauteur surprenante : on nous assura qu'on la voyoit de quinze lieues. Elle domine sur deux plaines d'une vaste étendue, sa forme est ronde; elle s'élève en l'air comme un grand dôme. Nous mîmes une heure à la monter, par un petit sentier très-rude et très-étroit.

S. Jérôme rapporte que sainte Paule eut le courage de faire ce chemin à pied jusqu'à son sommet. Il y a à peine sept lieues du Thabor au mont Carmel; c'est une suite de plusieurs montagnes qui se tiennent l'une à l'autre, et qui a sept lieues de long, du nord-est, au sud-ouest. La mer bat le pied de la montagne d'un côté, et de l'autre; le fleuve Cinon roule ses eaux, le long du Carmel. Les pères Carmes déchaussés sont en possession de cette sainte montagne; ils y mènent une vie très-solitaire et très-austère : leur monastère consiste dans différentes grottes que ces fervens disciples d'Élie se sont faites pour leur usage.

Les Arabes sont les plus redoutables ennemis des pélerins, et espionnent les voyageurs sur les chemins : il est presque impossible de ne pas tomber entre leurs mains, et lorsqu'on a eu ce malheur, on n'en sort point sans être dévalisé; ils ne savent

point se faire un autre revenu, que celui qu'ils trouvent en pillant les pélerins. Nous fûmes assez heureux pour n'en avoir point été attaqués.

Les chevaliers de Jérusalem sont ici dans une très-grande considération. L'honneur d'être chevalier de Jérusalem, ne s'accorde qu'aux personnes distinguées ou par leur noblesse, ou par les services qu'ils ont rendus aux saints lieux, ou bien par les aumônes considérables qu'elles ont faites au Saint-Sépulcre.

Le père gardien de Jérusalem, revêtu de ses habits pontificaux, s'informe des qualités des prétendans. Ceux qui ont été chargés de faire les informations nécessaires, en font leur rapport; les informations étant jugées légitimes, on tire du Saint-Sépulcre l'épée de Godefroy de Bouillon, son collier et ses grands éperons : on met d'abord l'épée dans la main du nouveau chevalier, on l'attache ensuite à son côté; on met les éperons à ses pieds, et le collier d'or avec la croix à son cou. Après cette cérémonie on récite des prières; les prières finies, le nouveau chevalier prononce une formule qui contient ses engagemens. Le père gardien lui fait un discours où il fait d'abord l'éloge de la dignité de chevalier de Jérusalem; il éleve cet ordre au-dessus de tous les autres ordres de chevalerie, donnant cependant la prééminence à celui de la Toison d'or. Il instruit le nouveau chevalier de toutes les obligations qu'il contracte en ce jour; il lui recommande particulièrement le bon exemple, et un grand zèle pour la défense des lieux saints. La cérémonie de réception se termine par une procession solennelle autour du Saint-Sépulcre ».

du schisme, passant par Damas et par Alep, pour aller à Constantinople, fut lui-même témoin du progrès de la religion catholique; il vit avec une peine, qu'il ne put dissimuler, la ferveur de ces deux églises. Il en rendit compte au synode; mais le synode n'avoit garde de produire le motif de son dépit, pour solliciter le commandement qu'il souhaitoit; il eut recours à l'accusation la plus capable d'irriter l'esprit du grand-seigneur et de son grand visir, contre les catholiques. Les patriarches du synode représentèrent au grand visir, que les religieux francs, c'est ainsi qu'ils appellent les religieux latins, séduisoient les sujets du grand-seigneur, qu'ils leur faisoient changer de religion, pour suivre celle des papistes, et qu'ils se mêloient de les instruire, ce qui n'appartenoit qu'aux patriarches de leur nation. Il ne falloit que cette seule exposition pour obtenir le commandement qu'ils sollicitoient.

En conséquence de ce commandement, les officiers turcs, qui tirent toujours un grand profit des avanies qu'ils font aux catholiques, emprisonnèrent l'évêque d'Alep, l'évêque de Seyde, plusieurs prêtres et plusieurs catholiques des villes de Damas, d'Alep, de Tripoli et de Seyde, menaçant les uns d'exil et les autres de mort, s'ils ne reprenoient la religion de leur patriarche.

Notre consul d'Alep nous a signifié ce nouvel ordre de la Porte, et nous oblige à suspendre nos missions, et à cesser nos fonctions de missionnaires, jusqu'à ce que la tempête soit apaisée. Toute la France sait, que nous y avons été envoyés par ordre,

et sous le nom du roi, pour y prêcher et y maintenir la foi catholique.

Nos rois ses prédécesseurs, nous ont toujours accordé leur protection avec tout le succès que nous pouvions espérer en pareilles occasions.

Celle dont il s'agit aujourd'hui est des plus favorables; il est de notoriété publique que ce commandement a été donné sur un faux exposé.

Les fonctions des missionnaires, sont autorisées par les anciennes capitulations de la France avec la Porte ottomane, sans aucune innovation; et bien loin que nos fonctions éloignent les sujets du grand-seigneur de l'obeissance qu'ils lui doivent, les magistrats turcs sont obligés de convenir, que les sujets catholiques de sa hautesse, lui sont beaucoup plus soumis, et au gouvernement, que ne le sont les schismatiques.

C'est, mon révérend père, ce que nous vous supplions de représenter à sa majesté, pour nous faire goûter dans cette occasion les premiers fruits de sa protection royale, et pour faire connoître en même temps au Turc, que sa majesté sera aussi zélée protectrice de la foi catholique dans le Levant, que l'ont été nos rois ses prédécesseurs, et en particulier Louis XIV, de glorieuse mémoire.

Pendant son long règne, les schismatiques de ce pays ont plusieurs fois surpris de pareils commandemens; mais ses ordres portés incontinent a nos ambassadeurs, pour demander la révocation de ces commandemens, ont toujours été très-heureusement exécutés.

M. le Marquis de Châteauneuf, ci-devant am-

tint ce qu'il désiroit. Vous serez, peut-être, bien aise de savoir en quelle forme s'expédient les ordres du grand-seigneur.

« Respectable visir, grand conseiller qui gouverne les affaires par la pénétration de son esprit, très-puissant et noble bacha de Damas, chef de la caravane de la Mecque, mon visir; que Dieu fasse prospérer le plus juste des juges mahométans, le vertueux et preux dépositaire de la science des apôtres et des prophètes; que Dieu seconde et augmente ses vertus.

» A l'arrivée de ce commandement, vous saurez que le marquis de Bonnac, ambassadeur du roi de France à notre sublime Porte, et le modèle des seigneurs de la nation chrétienne, a envoyé à notre trône de félicité, une requête, afin que tous les évêques et religieux dépendans de France, de quelque ordre qu'ils soient, se tenant dans les bornes de leur profession, ne soient empêchés d'exercer leur religion dans toute l'étendue de notre empire, où ils font jusqu'à présent leur résidence, conformément aux capitulations; et ayant appris que le chef des janissaires et autres officiers, avoient inquiété les religieux français habitant à Damas, et empêché de lire l'Évangile, et d'exercer les fonctions de leur rit, en leur faisant des avanies contre les capitulations, nous avons donné le présent commandement pour empêcher que personne ne contrevienne aux capitulations susdites : ainsi, à l'arrivée de ce noble commandement, vous ne souffrirez pas qu'on in-

» sulte lesdits religieux. Fait à Constantinople la » bien gardée, au commencement du mois d'Iemet- » vel (mai), l'an mil cent trente-trois »; ce qui, selon notre façon de compter, revient à l'année 1721.

Munis d'un pareil commandement, nous nous croyions en sûreté, mais le calme dura peu; nous cherchâmes encore des protections auprès du bacha de Damas. M. le marquis de Villeneuve nous ménagea des lettres de recommandation pour les principaux de la ville : l'une étoit écrite au gouverneur par son capi-kaïkié, c'est-à-dire, son agent à la Porte; l'autre étoit du grand mufti, elle étoit adressée à Ali Effendi, defterdar, c'est-à-dire, intendant ou receveur des deniers du grand-seigneur.

La mission est partagée entre les Cordeliers de Jérusalem, les Capucins et les Jésuites : les supérieurs de ces trois ordres se disposoient à rendre ces lettres, et nous en attendions de grands avantages; un accident imprévu redoubla nos alarmes, et nous plongea dans l'état que je vais vous décrire.

Le frère David fut frappé, en pleine rue, par un soldat, sans avoir donné occasion à cette brutalité : cet infidèle, après plusieurs soufflets, lui déchargea sur la tête nue, un coup du plat de son coutelas, et le coup fut si violent, que le coutelas en demeura recourbé, et que la blessure fut considérable. Cet acte de violence détermina les trois supérieurs à rendre, dès ce jour-là même, leurs lettres au bacha; et

tés avoient rendu trop foible pour soutenir ces incommodités, y fut pris d'une fièvre violente, qui le mit pendant plusieurs jours, dans un grand danger. La cruauté des gardes ne diminuoit point, et ces cœurs, plus durs que les fers dont ils nous avoient chargés, ne s'ouvroient à aucun sentiment de compassion et d'humanité.

On apprit à Seyde la nouvelle de notre emprisonnement. M. Martin, consul de cette échelle, écrivit une lettre très-forte au defterdar; il connoissoit notre innocence, et, de son propre mouvement, il avoit agi pour notre délivrance auprès du kaïkié. Il porta la lettre du consul au bacha, et lui parla pour nous avec tant de force, qu'il obtint qu'on nous mettroit en liberté, si le kaïkié y consentoit. Celui-ci exigea une rançon considérable, que nous n'étions point en état de payer; et tout ce que notre protecteur put lui dire sur notre pauvreté, sur les risques qu'il couroit d'offenser notre ambassadeur, et le grand-seigneur lui-même, n'apaisa point une colère que l'avarice animoit.

M. l'ambassadeur nous avoit recommandés au bazerghan bachi, c'est-à-dire, au marchand qui fournit au bacha des étoffes; il vint nous voir dans notre prison : Je vous ferai délivrer, nous dit-il, dès aujourd'hui; une cinquantaine de pièces de drap seront le prix de votre liberté. Vous n'êtes pas en état de faire cette dépense; on y suppléera : ce n'est point en votre nom, c'est sous le mien que cette rançon sera payée. Nous ne sommes point coupables, répondîmes-nous aussitôt, et nous ne pouvons

vons accepter un service, qui demande une reconnaissance que notre pauvreté ne nous permet pas d'acquitter; d'ailleurs M. l'ambassadeur n'approuveroit pas cette libéralité déplacée. Nous parlions encore, qu'il étoit déjà sorti, et deux heures après, la prison nous fut ouverte.

Nous croyions être redevables à sa libéralité; mais elle n'étoit point gratuite, et nous fûmes obligés, dans la suite, de nous retrancher ce qui nous étoit le plus nécessaire, pour lui payer cent cinquante piastres, qu'il nous dit avoir payées pour nous.

Nous sommes actuellement un peu plus tranquilles; le calme durera-t-il long-temps? nous n'osons nous en flatter : Dieu est le maître, et ceux qui prêchent la croix de Jésus-Christ, doivent être disposés à porter celles qu'il leur envoie, ou dont il permet qu'on les charge.

Histoire des différentes persécutions exercées contre les catholiques d'Alep et de Damas.

Sylvestre, auteur de ces persécutions, étoit un schismatique furieux et opiniâtre, mais souple et intrigant, qui se proposoit d'éteindre la foi à Damas et dans la Syrie. Pour y réussir, il falloit être élu patriarche d'Antioche; Athanase, son ennemi, l'étoit; il plia sa haine à son ambition, sut gagner ses bonnes grâces, et se fit nommer son successeur.

Les habitans de Damas n'apprirent cette nouvelle qu'avec frayeur; ils connoissoient le caractère vio-

lent et emporté de Sylvestre, et ils cherchèrent à le prévenir par un choix plus conforme aux canons, et plus avantageux à la ville. Ils choisirent pour patriarche Cyrille ; on l'ordonna : il fut intronisé à Damas avant que Sylvestre le fût à Constantinople, où il s'étoit transporté. Cette ordination imprévue l'étonna, il en fut alarmé ; la crainte qu'elle ne fût confirmée à la Porte, l'engagea dans toutes les manœuvres qu'il jugea capables de l'empêcher ; il s'attacha le patriarche de Jérusalem, et celui de Constantinople ; il s'appuya du crédit de quelques seigneurs ottomans, et obtint de la Porte un commandement qui, en l'établissant patriarche, lui permettoit de faire arrêter ou exiler son concurrent, et tous ceux qui suivroient son parti.

Son ambition étoit satisfaite, il croyoit sa puissance assurée, et il ne s'occupa plus que des moyens d'assouvir sa fureur. Les missionnaires français en furent le premier objet : comme ils étoient le premier obstacle à ses prétentions, il conféra avec les deux patriarches, ses amis, sur les moyens de les éloigner, et ils obtinrent le firman ou l'ordre qu'ils demandoient, de nous exiler et de nous bannir de la mission.

L'expédition de cet ordre n'échappa point à la vigilance de M. le comte d'Andrezel, alors notre ambassadeur à la Porte ; par ce firman les missionnaires étoient chassés de tous les endroits *où il n'y auroit pas de consul de nation française :* on voit assez que cet ordre ne regardoit que la mission de Damas. M. l'ambassadeur en porta ses plaintes au grand visir ; il représenta à ce ministre combien cette démarche

étoit contraire aux capitulations; on suspendit l'exécution de cet ordre rigoureux : on travailloit à l'annuller, lorsque la mort nous enleva cet ambassadeur, si digne de la confiance du roi, et des regrets des catholiques de la mission.

A la première nouvelle de ces ordres dont Sylvestre étoit porteur, son compétiteur Cyrille se retira dans les montagnes : l'usurpateur partit de Constantinople, avec cet air de triomphe par lequel la passion satisfaite croit se donner du lustre, et couvrir la honte de ses démarches; il se disoit chargé de lettres qui l'autorisoient à mettre dans les fers quiconque se refuseroit à ses loix : il étoit accompagné d'un religieux, son procureur ou son agent, aussi furieux et plus fourbe que lui, et d'un chavich qui devoit être l'exécuteur de ses ordres, et le ministre de ses cruautés.

Il entra dans Alep; son commandement fut signifié, on somma tous les chrétiens de le reconnoître pour patriarche; l'évêque Gérasimos fut arrêté et envoyé en exil. Délivré de ce concurrent vertueux, il proposa deux formules ou professions de foi, qu'il avoit lui-même dressées : l'une étoit pour les prêtres catholiques, et contenoit une malédiction contre la religion des Francs, contre le pape, et contre le huitième concile, c'est-à-dire, selon les Grecs, contre le saint concile de Florence; cette profession devoit être lue publiquement : l'autre étoit pour les laïques; elle consistoit dans la manière de souscrire à la première, et dans une protestation de n'avoir jamais de commerce avec les prêtres francs, ni de

croyance dans ce qui est enseigné par le pape.

Ces formules révoltèrent beaucoup de catholiques ; ils regardèrent cette souscription comme une espèce d'apostasie. Un grand nombre de prêtres la reçut ; ceux qui refusèrent, allèrent dans les montagnes, se joindre au patriarche Cyrille : l'église des pères francs n'en fut pas moins fréquentée. Sylvestre envoya, le jour de la fête du saint Sacrement, son chavich avec des hommes armés, pour se saisir des Grecs qui s'y rendroient.

M. le consul y étoit, il fut témoin de cette violence, et il envoya faire des plaintes au gouverneur ; on arrêta le chavich, son escorte, et quelques hérétiques qui favorisoient la manœuvre. Sylvestre fut cité, il lui en coûta douze bourses pour éviter la prison : l'épreuve qu'il venoit de faire du crédit des catholiques et des dispositions du bacha, fit impression sur lui, et suspendit pour un temps ses fureurs. On crut même ; son caractère changé ; il passa de la plus impérieuse arrogance à la plus lâche timidité ; il craignit que l'affaire ne fût portée à Constantinople, et que le grand-seigneur dont il avoit outrepassé les ordres, ne le regardât comme un esprit brouillon, et digne des punitions qu'il avoit sollicitées contre les autres.

La frayeur qu'il laissa entrevoir, inspira de la hardiesse à ceux qu'il persécutoit : on le menaca, il disparut, et s'embarqua pour la capitale de l'empire, chargé de plus de malédictions qu'il n'en donnoit à la religion. Les catholiques présentèrent au cadi une longue requête, où étoient exposés leurs griefs.

contre ce faux patriarche ; le cadi permit qu'on les envoyât à la Porte. Trois députés furent chargés de la commission : l'objet et la couclusion de la requête étoit la déposition de Sylvestre ; elle fut obtenue. La victoire étoit entière ; deux députés vinrent l'annoncer ; par malheur, le troisième resta à Constantinople, il se nommoit *Cherveri Bitar*. Sylvestre entreprit de le gagner, et il y réussit. Ce député flatté de se voir recherché, voulut bien se prêter à un accommodement ; on convint que Sylvestre resteroit patriarche d'Antioche, mais qu'Alep seroit sous la juridiction de Constantinople, et qu'on enverroit aux habitans d'Alep, tel évêque qu'ils demanderoient eux-mêmes. Celui qu'on leur donna d'abord se nommoit Grégoire : peu attaché à la religion par principe, il le fut quelque temps par intérêt, ou plutôt il affecta de le paroître ; mais il se démentit bientôt : les catholiques se séparèrent de lui, et demandèrent au cadi la permission de se choisir un évêque qui fût de leur pays, et indépendant de tout patriarche ; il y consentit : ils nommèrent Maxime, un de leurs compatriotes, homme irréprochable dans ses mœurs et dans sa foi, d'un caractère liant et propre à réunir les esprits : ce choix fut confirmé à Constantinople. Gérasimos étoit exilé, mais non pas déposé ; sa démission étoit nécessaire, pour que l'élection de l'autre fût légitime ; il la donna sans peine, et ce vertueux prélat consacra lui-même celui qui étoit élu à sa place.

Plus sûr dans la foi que Grégoire, plus ferme que Gérasimos, Maxime se fit un plan de gouvernement

qui fit respecter la religion et charma tous ses diocésains. Les prêtres qui s'étoient laissés tromper par Sylvestre, vinrent se jeter entre les bras de ce pasteur charitable, qui les reçut avec bonté, et, après une réparation proportionnée au scandale, les rétablit dans l'exercice de leurs fonctions.

Les églises et les écoles des missionnaires furent plus fréquentées que jamais : ce calme qui dura quelques années, rappela dans la Syrie les beaux jours du christianisme naissant.

Sylvestre resta quelque temps obscur et presque inconnu dans Constantinople ; mais l'inaction et l'obscurité sont un état bien violent pour un esprit inquiet et ambitieux. Il alla en Valachie, où il trouva son ancien protecteur, le prince Scaltatogli, fils de Mauro Cordato, premier interprète du grand-seigneur. Il lui fit une peinture vive et touchante de ses malheurs, surprit la compassion de ce prince, et parvint jusqu'à s'en assurer la protection. Il le renvoya à Constantinople, muni des recommandations les plus pressantes : là, il recommença ses manéges, et demanda la révision de son procès : la protection du prince fit admettre sa requête ; le grand-seigneur lui donna même un commandement par lequel, anéantissant tout ce qui s'étoit fait contre lui, il le rétablissoit dans tous les droits de son patriarchat, soumettoit de nouveau Alep à sa juridiction, l'autorisoit à y nommer un évêque, et à se faire rembourser de toutes les sommes qu'il n'avoit pas touchées pendant les sept années de son exil.

Le patriarche rétabli, se hâta de notifier cet ordre

du grand-seigneur; il vint à Tripoli et à Damas, et cette dernière ville fut choisie, de préférence, pour être le théâtre de la persécution nouvelle qu'il méditoit. Il craignoit les habitans d'Alep, et il se contenta de leur envoyer son commandement par son chavich, et par un religieux son procureur : cette démarche même, quoique modérée, ne fut pas heureuse. On dressa un acte signé de plus de six cents personnes, où l'on représentoit au grand-seigneur ce même Sylvestre qui l'avoit trompé, comme un méchant homme, dont la puissance ne s'établissoit que sur les vexations les plus tyranniques et les persécutions les plus odieuses : l'on y peignoit au contraire Maxime comme un homme sans passions, et dont le zèle conduit par la douceur, n'avoit pour objet que la paix, et avoit le talent de la maintenir. Ce contraste produisit enfin l'effet désiré.

Les religieux français surtout, étoient les victimes de choix sur lesquelles Sylvestre aimoit à exercer ses vexations. Il fit défendre aux catholiques, sous peine de la vie, d'aller ou d'envoyer leurs enfans à l'église ou à l'école des missionnaires : il fit présenter par son procureur, une requête contre eux, au grand juge; mais on n'y eut point d'égard : il menaça de l'envoyer à Constantinople; on le craignit. Le père Seguiran, missionnaire jésuite, fut chargé d'écrire à M. le marquis de Villeneuve, ambassadeur à la Porte, au nom de tous les autres missionnaires; il le fit : la lettre fut accompagnée d'un mémoire des habitans de Damas, qui contenoit cinq articles principaux; ils l'accusoient :

ancienne que celle qu'ils se donnent, ou que d'autres écrivains leur attribuent.

Si on en veut juger par leurs livres, il est vraisemblable que leur nom de Druses vient, par corruption, du mot arabe *deuz*, qui signifie cette ligne où se joignent les deux parties du crâne, lesquelles forment le crâne entier de l'homme; car il est aisé de remarquer que les auteurs de leurs livres font souvent la comparaison de l'union parfaite des deux parties du crâne de l'homme, avec l'union qui doit régner constamment dans la nation : par cette comparaison, les auteurs de leurs livres leur ont voulu faire entendre, que comme la conservation de l'homme dépend de l'étroite union des deux parties du crâne de sa tête, ainsi la perpétuité de la nation drusienne dépendra toujours de l'union parfaite de tous les membres, pour se maintenir et se défendre contre ses ennemis, et de son uniformité dans la pratique constante de ses coutumes, pratiques et cérémonies.

Les Druses aujourd'hui reconnoissent pour leur législateur, un soudan d'Égypte, de la dynastie des Fatimites, qu'ils nomment *Maoulana el Hakem Biemrillah*, c'est-à-dire, notre seigneur *el Hakem Biemrillah*. Il a commencé à régner, l'an 996 de Jésus-Christ, qui est l'an 386 de l'hégire : ses disciples l'honoroient comme leur roi, et ne paroissoient en sa présence que dans une posture prosternée.

La religion des Druses est un composé monstrueux de maximes et de pratiques qu'ils ont retenues du christianisme, dont ils faisoient anciennement pro-

session ; et de coutumes et cérémonies mahométanes qu'ils ont adoptées, soit à cause du commerce continuel qu'ils ont avec les Turcs, soit plutôt par politique, pour se concilier leur bienveillance et leur protection.

Ils gardent très-religieusement le livre (1) que leur a laissé leur législateur. Ce livre contient trois sections qui sont en forme de lettres ; les Druses prétendent qu'elles renferment tout le mystère de leur religion.

Outre ce premier législateur, ils en reconnoissent un second, qui étoit son disciple ; ils le nomment *Hamzé*, homme saint selon eux. Il leur a composé trois livres pour leur loi : elle leur défend de communiquer ces livres à aucun étranger, tel qu'il puisse être. Je ne sais si c'est pour cette raison qu'ils les renferment sous terre ; ils les retirent les vendredis, jours de leurs assemblées, pour en faire une lecture publique.

Les femmes passent chez eux pour être les mieux instruites de leur religion, ce qui donne à ce sexe, une grande distinction : ce sont elles qui sont chargées d'instruire les autres femmes, et de leur expliquer le contenu des livres de leurs deux législateurs ; elles leur en recommandent sur toutes choses le secret. Ces femmes le gardent si exactement, que tout ce qu'on en a pu savoir jusqu'à présent, c'est que ces livres contiennent des fables et

(1) Ce livre est à la bibliothèque impériale.

mer, fussent les successeurs des Assassins. Ces deux nations habitent le même pays; et de plus, il y a bien du rapport entre la religion dont les Assassins faisoient profession, et celle que professent aujourd'hui les Kesbins et les Nassariens.

Ces deux nations des Kesbins et des Nassariens doivent être regardées comme faisant une même nation.

Ils ont des noms différens par rapport aux différens pays qu'ils habitent. Ceux d'entre eux qui habitent les montagnes, s'appellent *Kesbins*, parce que leur pays se nomme *Kesbié*; les autres qui occupent la plaine se nomment *Nassariens*, c'est-à-dire, mauvais chrétiens, qualité qui convient aux uns et aux autres, car ils se sont fait une religion d'un composé monstrueux du mahométisme et du christianisme : les docteurs de leur secte s'appellent *Cheikhs*. Ces docteurs les entretiennent dans leurs folles imaginations; par exemple, ils leur enseignent que Dieu s'est incarné, non-seulement dans Jésus-Christ, mais encore dans Abraham, dans Moïse et dans d'autres personnes célèbres de l'ancien Testament; ils font même l'honneur à Mahomet de lui accorder pareille prérogative; absurdité dans laquelle les Turcs mêmes ne sont jamais tombés.

Ils admettent la métempsycose, et disent que la même ame passe d'un corps à un autre jusqu'à soixante-dix fois, mais avec cette différence, que l'ame d'un homme de bien entre dans un corps plus parfait que le sien, et que l'ame d'un homme vicieux passe dans le corps d'un animal immonde.

Ils

Ils ont pris du christianisme la communion; mais la pratique qu'ils en font est toute fanatique, ils la font avec du vin et un morceau de viande; ils n'admettent à cette communion que les hommes, et en excluent les femmes et les enfans: c'est dans des assemblées secrètes que les hommes observent cette pratique entre eux.

Ils célèbrent quelques-unes de nos fêtes; celles de Noël, de la Circoncision, de l'Épiphanie, et celles du jour des Rameaux, de Pâques, et de quelques-uns de nos Apôtres et de nos Saints.

Lorsqu'ils font leurs prières, ils se tournent du côté du soleil, ce qui a fait dire qu'ils adorent cet astre, mais ils n'en conviennent pas.

Plusieurs de nos missionnaires ont fait tous leurs efforts pour en gagner quelques-uns; mais comme ils n'écoutent opiniâtrement que leurs docteurs, et ne veulent suivre que les sentimens dans lesquels ils ont été élevés, nos missionnaires désespérant de leur conversion, ont été obligés de secouer souvent la poussière de leurs souliers, et de se retirer.

VARIÉTÉS.

SANTORIN.

Ce n'est pas seulement de nos jours, que le golfe de Santorin a été fameux par les nouvelles îles qu'il a produites. Si l'île de Santorin, dont l'ancien nom étoit *Thera* ou *Theramène*, n'est pas sortie elle-même du fond de la mer, ainsi que Pline le prétend, (liv. II, chap. 87), il est du moins certain que deux autres îles voisines en sont sorties, à l'aide des feux souterrains. L'une appelée autrefois *Hiera*, parce qu'elle fut consacrée à Pluton, est aujourd'hui connue sous le nom de grande *Cammeni*, ou de grande Brûlée; elle parut, selon Justin, la première année de la 145^e^ olympiade, et l'an 196 avant la naissance de Jésus-Christ. Voilà ce qu'en dit cet historien, au livre XX, chap. 4. *Eodem anno inter insulas Theramenem et Therasiam, medio utriusque ripæ et maris spatio, terræ motus fuit, in quo cum admiratione navigantium, repentè ex profundo, cum calidis aquis insula emersit.*

L'autre île, appelée par les gens du pays, la petite *Cammeni*, ou la petite Brûlée, pour la distinguer de l'autre, qui est plus grande, se forma l'an 1573.

Santorin est une île des plus méridionales de l'Archipel, éloignée de Candie de près de cent milles; elle a de tour, douze ou quinze lieues; son terrain

est fort sec, et ne donne que de l'orge et du coton : on y recueille beaucoup de figues, et surtout quantité d'excellens vins. La côte qui regarde l'île nouvelle et les deux Cammeni, a un aspect qui fait peur; ce n'est partout que précipices et rochers noirs, où il semble que le feu ait été long-temps.

Il y a sur l'île cinq gros bourgs fermés, et d'une assez bonne défense; on leur donne le nom de châteaux : le plus considérable est Scaro; il est bâti sur un petit cap fort avancé.

A une des extrémités de l'île, il y a une montagne dite *de san Stephano*, où on voit d'anciennes ruines de marbre blanc.

L'an 1707, le 23 mai, au point du jour, on aperçut les commencemens de la nouvelle île qui sortoit de la mer entre la grande et la petite Cammeni, environ à trois milles de Santorin. Les mariniers ayant vu, de grand matin, les premières pointes de l'île naissante, sans pouvoir bien encore distinguer ce que c'étoit, s'imaginèrent que ce pouvoit être les restes de quelque naufrage, que la mer avoit amenés là, pendant la nuit. Dans cette pensée, et dans l'espérance d'être des premiers à en profiter, ils y allèrent en diligence; mais dès qu'ils eurent reconnu qu'au lieu de débris flottans, c'étoit des rochers et une terre solide, ils revinrent sur leurs pas, tout effrayés, publiant partout ce qu'ils venoient de voir.

La frayeur fut d'abord générale dans tout Santorin, où l'on savoit que ces sortes de nouvelles terres n'avoient presque jamais paru dans le voisinage, sans causer à l'île de grands désastres.

tout où cette fumée fut portée, elle y noircit l'argent et le cuivre; et causa aux habitans de violentes douleurs de tête, accompagnées de vomissemens. Dans ce temps-là l'île Blanche s'affaissa, et baissa tout d'un coup, de plus de dix pieds.

Le 31 juillet, on s'aperçut que la mer jetoit de la fumée et bouillonnoit en deux endroits, l'un à trente, et l'autre à soixante pas de l'île Noire. Dans ces deux espaces, dont chacun formoit un cercle parfait, l'eau parut comme de l'huile sur le feu : cela dura plus d'un mois, et pendant ce temps-là, on trouva sur le rivage, quantité de poissons morts.

La nuit suivante, nous entendîmes un bruit sourd comme de plusieurs coups de canon tirés au loin; et presque aussitôt sortirent, du milieu du fourneau, deux longues lances de feu, qui montèrent bien haut, et s'éteignirent incontinent.

Le 1^er^ août, le même bruit sourd se fit entendre à plusieurs reprises; il fut suivi d'une fumée, non pas blanche comme auparavant, mais d'un noir bleuâtre, et qui, malgré un vent du nord fort frais, s'éleva en forme de colonne à une hauteur prodigieuse. S'il avoit été nuit, je crois que cette longue colonne de fumée auroit paru toute de feu.

Le 7 août, le bruit qui se fit entendre n'étoit plus si sourd; il étoit semblable à celui de plusieurs gros quartiers de pierres qui tombent tout à la fois, dans un puits profond. Il est assez probable que c'étoit de grosses roches qui, après avoir été soulevées avec le fond de l'île, s'en détachoient ensuite par leur propre poids, et retomboient dans le gouffre. Ce qui pour-

roit confirmer cette pensée, c'est que pendant tous ces grands bruits, je voyois les extrémités de l'île dans un continuel mouvement, les rochers qui les formoient allant et venant, disparoissant, et puis reparoissant de nouveau. Quoi qu'il en soit, ce bruit, après avoir ainsi duré plusieurs jours, se changea en un autre bien plus fort : il ressembloit tellement à celui du tonnerre, que lorsqu'il tonnoit véritablement, ce qui arriva alors trois ou quatre fois, il y avoit peu de différence de l'un à l'autre.

Le 21 août, le feu et la fumée diminuèrent notablement, il n'en parut même que très-peu pendant la nuit; mais à la pointe du jour, ils reprirent plus de force qu'ils n'en avoient encore eue. La fumée étoit rouge et fort épaisse, et le feu qui sortoit étoit si ardent, que la terre, autour de l'île Noire, fumoit et bouillonnoit d'une manière surprenante. Pendant la nuit, j'eus la curiosité d'observer, avec une lunette d'approche, tout cet amas de feux. Avec le grand fourneau qui brûloit sur la cime de l'île, j'en comptai jusqu'à soixante d'un éclat très-vif; peut-être y en avoit-il encore autant de l'autre côté de l'île, que je ne pouvois pas voir.

Le 22 août au matin, je trouvai l'île devenue beaucoup plus haute qu'elle n'étoit la veille; je trouvai encore qu'une chaîne de rochers, de près de cinquante pieds, sortie de l'eau pendant la nuit, avoit beaucoup augmenté sa largeur : outre cela, la mer étoit encore couverte de cette écume rougeâtre dont j'ai parlé, qui jetoit partout une puanteur insupportable.

grain de la poudre fine ; mais elle ne produisit que quelques légers frémissemens, sans jeter la moindre flamme.

Le 18 septembre, il y eut à Santorin un tremblement de terre qui ne fit aucun dommage : l'île s'en accrut notablement, aussi bien que le feu et la fumée qui, ce jour-là et la nuit suivante, se firent de nouveaux passages. Jusque-là, je n'avois pas encore vu tant de feux ensemble, ni entendu de si grands coups : leur violence étoit si extraordinaire, que les maisons de Scaro en furent ébranlées. Au travers d'une grosse et épaisse fumée qui paroissoit une montagne, on entendoit le fracas d'une infinité de grosses pierres, qui bruïssoient en l'air comme de gros boulets de canon, et retomboient ensuite sur l'île et dans la mer, avec un fracas qui faisoit trembler. La petite Cammeni fut plusieurs fois couverte de ces pierres enflammées, qui la rendoient resplendissante.

Le 12 septembre, la petite Cammeni étant ainsi tout en feu, après un de ces furieux coups dont j'ai parlé, il s'en éleva trois grands éclairs, qui parcoururent en un clin d'œil, tout l'horizon de la mer : dans ce même instant, il se fit un si grand ébranlement de toute la nouvelle île, que la moitié de la grande bouche en tomba, et qu'il y eut des roches ardentes, d'une masse prodigieuse, qui furent poussées à plus de deux milles au loin. Nous crûmes tous que ce violent et dernier effort avoit enfin épuisé la mine : quatre jours de calme et de tranquillité, pendant lesquels on ne vit nulle apparence de feu ni de fumée, n'aidèrent pas peu à nous fortifier dans

cette pensée; mais nous n'en étions pas encore où nous pensions.

Le 25 septembre, le feu reprit toute sa furie: parmi les coups presque continuels, et qui furent si violens, que deux personnes qui se parloient, avoient de la peine à s'entendre, il en survint un si effrayant, qu'il fit courir tout le monde aux églises. Le gros roc sur lequel Scaro est bâti, en chancela, toutes les portes des maisons s'en ouvrirent de force.

Le 10 février 1708, sur les huit heures du matin, il y eut à Santorin un tremblement de terre assez fort; la nuit, il y en avoit eu un beaucoup plus foible, ce qui nous fit juger, par l'expérience du passé, que notre volcan nous préparoit encore quelque terrible scène. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre: feux, flammes, fumée, coups à faire trembler, tout fut horrible; de grands rochers d'une masse effroyable, qui jusque-là n'avoient paru qu'à fleur d'eau, élevèrent fort haut leur vaste corps, et les bouillonnemens de la mer augmentèrent à tel excès, que quoique nous fussions comme accoutumés à tout ce vacarme, il n'y eut personne qui n'en fût frappé d'horreur: les mugissemens souterrains ne venoient plus par intervalle, ils duroient le jour et la nuit, sans discontinuer; le grand fourneau éclatoit jusqu'à cinq ou six fois en un quart d'heure, et frappoit des coups qui, par leurs redoublemens, par la quantité et la grosseur des pierres qui voloient, par l'ébranlement des maisons, et par le grand feu qui paroissoit en plein jour (ce que nous

ait la précaution de tenir la main dans l'eau, et qu'il avertisse vîte, dès qu'il la sent devenir trop chaude; autrement on y est pris, ainsi que dans les commencemens plusieurs l'ont été, la poix des bateaux se fondant tout à coup, comme si le feu y avoit passé.

L'île me paroît avoir bien cinq à six mille de tour; elle est partout couverte de rochers noirs et calcinés, entassés pêle-mêle, les uns sur les autres : il y en a quelques-uns qui sont demeurés droits, et qui de loin, ne représentent pas mal un cimetière de Turc. Vis-à-vis la petite île, qu'on appelle la *petite Cammeni*, il s'élève, du pied de la mer, une fabrique naturelle, semblable à une espèce de tour bastionnée, de la hauteur de plus de quatre cents pieds : j'ai été long-temps à ne pouvoir presque croire, qu'elle n'eût pas été faite de main d'homme, tant les proportions y sont bien gardées. Le corps de cette grande masse est d'une terre grisâtre, le haut est ouvert, et les bords en sont encroûtés d'une matière qui paroît être un mélange de soufre et de vitriol fondus ensemble : cette ouverture peut avoir trente ou quarante pieds de diamètre; les gens du pays l'appellent le grand fourneau. Un peu au-dessous de la grande bouche sont trois autres ouvertures, de six à sept pieds de diamètre, assez semblables à trois grandes embrasures. Du côté de la mer, le grand fourneau est parfaitement escarpé, et a le talus si droit qu'un chat n'y pourroit grimper. Par le dedans de l'île, on peut monter jusque dessus la bouche, à la faveur de plusieurs gros rochers posés les uns sur les autres.

Depuis

Depuis un an, je n'ai vu jouer le fourneau qu'une seule fois, qui fut le 14 septembre 1711, le propre jour de mon arrivée à Santorin. En moins de deux heures le fourneau éclata jusqu'à sept fois tout de suite, dont l'une à peine attendoit l'autre, faisant à chaque fois un bruit égal à celui que feroient plusieurs des plus gros canons tirant tous ensemble; élevant bien haut en l'air, et transportant à plus de deux milles en mer, des pièces de roches enflammées, qui, à la vue, paroissoient avoir plus de vingt pieds de longueur. La fumée qui les accompagnoit, étoit blanche et épaisse comme du coton, et montoit droit aux nues en forme de colonne; le vent qui souffloit alors, quoique très-frais, ne l'étoit pas assez pour la faire seulement gauchir. Pendant que tout cela sortoit avec impétuosité, les trois ouvertures inférieures, que j'ai appelées embrasures, vomissoient des ruisseaux d'une matière fondue et étincelante, de couleur violette et d'un rouge qui tiroit sur le jaune. Après de grands coups, et ensuite de l'élancement des pièces de roches, on entendoit, pendant long-temps, le fond du fourneau, comme des échos qui imitoient le son des tambours et des trompettes, des hurlemens de chiens, des mugissemens de taureaux, des hennissemens de chevaux, etc.

Depuis ce jour-là, qui fut, comme j'ai dit, le 14 septembre de l'année passée, le fourneau n'a plus jeté de feux ni fait de bruit. Les trois embrasures poussent seulement, de temps en temps, quelques tourbillons d'une fumée épaisse, qui n'est ni assez forte, ni assez abondante pour arriver à la grande bouche.

soutenue, ne viennent pas à se faire jour quelque part, et à la détruire de fond en comble.

Plusieurs autres îles de l'Archipel paroissent avoir eu la même origine que l'île de Santorin; cependant la mer près de leurs bords, est d'une profondeur qu'on ne peut mesurer.

Il y avoit sept villes considérables dans l'île de Santorin; aujourd'hui, il ne s'en trouve plus que cinq : 1°. Aponornica dont le vaste port, en forme de demi-lune, n'a point de fond; les vaisseaux ne peuvent s'y tenir à l'ancre : 2°. Castro, avec un château assis sur un rocher inabordable : 3°. Pyrgos, sur une montagne; les habitations y sont creusées dans la pierre ponce : 4°. enfin Imperio et Aeroteri.

Quoique tout l'Archipel soit rempli de terrains volcaniques, il ne faut cependant pas, en s'abandonnant à l'essor de l'imagination, prendre toutes les îles de cette mer pour les produits des feux souterrains, ou seulement pour le produit des bouleversemens causés par des vapeurs souterraines; on doit se mettre en garde contre l'esprit de système, et employer une critique sévère contre les traditions et les autorités des écrivains, qui n'ont guères fait que se copier les uns les autres. Depuis trois mille ans, les volcans et les tremblemens de terre ne cessent d'agiter la Grèce? Qu'en est-il résulté? le terrain est-il devenu méconnoissable? ne retrouve-t-on plus ces places si célébrées par tant d'immortels écrivains? Il s'est formé quelques îlots composés de scories, de cendre et de pierres ponces : quelques petits caps ont perdu de leur élévation ou de leur étendue:

deux ou trois sources ont pu disparoître; mais toutes ces mutations partielles n'ont pas autant changé la face de la Grèce, que le seul travail de l'homme a changé, en moins de temps, celle de la France, de l'Angleterre et du Danemarck. (Voyez *Chorographie physique de la Grèce*, t. X).

Comment croire qu'une île telle que celle de Santorin, qui a dix lieues et demie en circonférence, qui renferme cinq villes, et dix mille habitans, eût pu être soulevée tout d'un coup de la mer? la nature des lieux indique des causes plus naturelles, les voici.

Le grand port qui se trouve entre Santorini et les petites îles de Therasie, Kammeni et quelques autres, est d'une profondeur incommensurable; il est d'une figure demi-circulaire; toute la côte est formée de rochers noirs et calcinés, très-escarpés et élevés perpendiculairement, de plus de 300 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce port est donc évidemment le cratère d'un volcan *sous marin* placé à côté de l'île de Thera.

Ce volcan, soit en bouleversant les parois et les bords de son cratère, soit en rejetant des matières légères qui se sont accumulées autour de sa bouche, a produit certains îlots de peu d'étendue; mais il n'est pas historiquement prouvé qu'il ait produit la grande île; seulement il l'a souvent ébranlée, il a rejeté des amas de scories, de cendres et de pierres ponces; il a pu engloutir quelques parties de l'île, mais il n'y a point de preuves certaines que la grande partie de l'île, consistant en une énorme couche de beau marbre, ait jamais subi l'action du feu souter-

rain. (Voyez *le Voyage pittoresque de la Grèce*, par M. de Choiseul-Gouffier, t. I, p. 322 et 323).

L'Archipel renferme encore d'autres foyers volcaniques, mais si leur existence ancienne est incontestable, on ne peut guères rien dire de positif sur leurs sphères d'activité.

Le fleuve Ghiades, près de la ville nommée *Allakabar*, paroît être le Ménandre des anciens; sa surface est infectée d'une prodigieuse quantité de sauterelles qui, après avoir désolé la campagne, viennent s'y noyer. J'en ai vu quelquefois en l'air, des nuées entières qui déroboient le soleil aux yeux; elles mangèrent, cette année-là, toutes les herbes, et jusqu'aux feuilles des arbres, et même des oliviers: de leurs œufs on en vit renaître, après leur mort, une effroyable quantité qui acheva de tout gâter.

Dans cette calamité publique, le remède est une espèce de petits oiseaux qui viennent du côté de la Perse, et qui ont un cri à peu près semblable à celui de nos martinets : en voltigeant sur les terres couvertes de ces sauterelles, ils les mettent en désordre, ils les dévorent, et la digestion est faite en un instant. Dans le pays d'où viennent ces oiseaux, on va chercher une certaine eau, que l'on garde précieusement dans les grandes villes de l'Orient, surtout à Damas et à Alep, villes qui sont plus souvent affligées de ce fléau. On prétend ici avoir reconnu, par une expérience constante, que dès qu'on remue cette eau, ces oiseaux viennent en foule, comme s'ils la sentoient et étoient attirés par son odeur.

Au reste, on ne compte pas tellement sur ce se-

cours, qu'on n'implore en même temps le secours du ciel. Il n'y a pas encore vingt-cinq ans que les sauterelles désolèrent les environs d'Alep : cela donna occasion à une cérémonie assez bizarre et assez singulière ; les Turcs obligèrent les chrétiens et les Juifs à faire, avec eux, une procession publique et solennelle : tel fut l'ordre de la marche. Les mahométans alloient en tête, portant leur alcoran, et demandant à Dieu miséricorde, avec un chant et des cris qui tiennent un peu du hurlement. Les chrétiens et leurs papas suivoient, avec le saint Évangile, les croix, les reliques, les images sacrées et les prêtres en chapes, chacun d'eux faisant leurs prières en leur langues grecque, syriaque et arménienne. Les Juifs venoient les derniers de tous, avec leur tora ou pentateuque, chantant à leur manière, qui n'est pas fort harmonieuse. Vous jugez, mon révérend père, que tous ces différens chœurs étoient séparés et éloignés l'un de l'autre pour éviter la cacophonie. Malgré ce bel arrangement, une jalousie mal entendue troubla la fête et mit quelque confusion ; les Juifs, contre nos idées en matière de procession, crurent que la queue n'étoit pas la place honorable : ils cédoient volontiers aux Turcs qui étoient les dominans ; mais ils se crurent méprisés, voyant qu'on leur préféroit les chrétiens, ils voulurent prendre le pas sur eux, et user de violence. Les chrétiens se crurent en droit de défendre leur terrain, et de conserver leur préséance, il y eut quelques coups donnés ; et les Turcs, qui savent profiter de tout, se les firent payer bien cher : du

reste, toutes choses demeurèrent dans l'arrangement prescrit. On ne devoit pas se flatter que ce mélange de cultes, que cet appareil mal entendu de religion pût attirer les bénédictions du ciel : aussi la principale confiance étoit-elle en l'eau dont j'ai parlé; on en avoit envoyé chercher, on l'apporta, on la remua; les oiseaux parurent, ils dévorèrent les insectes, et bientôt le fléau cessa. Raisonnez là-dessus comme il vous plaira. Ces oiseaux se nomment *Zémarmar :* nous eûmes le plaisir de les voir arriver en grosses troupes; mais nous n'eûmes pas celui d'être témoins de leurs terribles exécutions, car il étoit tard, et après nous être reposés une partie de la nuit, nous partîmes avant le jour.

Les environs de Bescomta éprouvent souvent ce fléau des sauterelles; il est des années où il en vient des légions entières qui ravagent tout, et où rien n'échappe à la voracité de ces insectes avides. Je demandai aux gens du pays, si les rivières du moins n'arrêtoient point ces petits animaux : je ne conçois pas, leur disois-je, comment ils peuvent les traverser. Vous allez l'apprendre, me répondirent-ils. Les premières sauterelles qui se présentent sur la rive, se rapprochent et se serrent les unes contre les autres, et formant une chaîne ou un cordon assez large, elles se jettent dans l'eau; de leurs corps elles font une espèce de pont, sur lequel celles qui les suivent passent à l'autre bord, et y vont porter la désolation. J'avois peine à le croire, mais ce fait me fut attesté par plusieurs témoins oculaires, qui n'avoient aucun intérêt à m'en imposer.

Concile des Évêques maronites.

Les Maronites, depuis leur réunion à la chaire de S. Pierre, avoient quelquefois assisté aux assemblées générales de l'Église; leur patriarche s'étoit trouvé, en 1516, au cinquième concile de Latran; mais jamais ils n'avoient tenu de concile national : tout s'est passé dans celui dont nous allons rendre compte, avec tout l'éclat et toute la décence qu'on pouvoit désirer au milieu d'une terre infidèle.

Il ne s'agissoit point d'étouffer quelque erreur contre la foi : la contagion, presque universelle, qui s'est répandue dans l'Orient, a respecté l'Église des Maronites : leur attachement inviolable au centre d'unité, les a préservés de ces malheurs; mais la discipline s'étoit affoiblie, il s'étoit introduit des abus qu'il étoit important de détruire; un concile national parut un remède convenable, et ce fut le parti que prit le pape. Rome possédoit, à cette époque, le célèbre Assemanni, Maronite de naissance, élevé à Rome dans le séminaire des Maronites, chanoine de l'église de Saint-Pierre, garde de la bibliothèque du Vatican, un des plus savans hommes de son siècle, et un prélat très-vertueux : le souverain pontife le nomma son légat en Syrie, et le chargea d'une lettre adressée au patriarche des Maronites. Voici les principaux articles sur lesquels le concile devoit prononcer.

Les dispenses pour les mariages, se vendoient à

prix d'argent ; pour lever une excommunication, un interdit, une censure quelconque, on faisoit donner la somme fixée par une taxe toujours odieuse.

Le saint Sacrement ne se conservoit pas dans les églises paroissiales, mais seulement dans les églises des religieux.

Contre l'ancien usage, établi depuis un temps immémorial, on permettoit à des prêtres, après le décès de leurs femmes, de convoler à de nouvelles noces.

Les églises étoient dénuées des ornemens nécessaires à la décence du culte ; et les pauvres, des secours dont ils ne pouvoient se passer.

Le patriarche s'étoit arrogé le droit exclusif de bénir les saintes huiles : on les distribuoit aux évêques suffragans et à leurs curés ; il falloit, pour les obtenir, payer une taxe, et personne n'en étoit excepté.

Les Maronites d'Alep, qui sont en grand nombre dans la Syrie, avoient introduit, depuis dix à douze ans, l'usage de ne faire l'office divin que dans la langue arabe, contre l'ancienne coutume de chanter et de réciter toutes les prières en langue syriaque.

Enfin, il existoit un abus déjà ancien, et que l'on a peine à concevoir chez un peuple dont les mœurs sont excellentes : des évêques maronites avoient, près de leur habitation, un monastère de religieuses, dont l'appartement n'étoit séparé de celui de l'évêque, que par une porte de communication : les religieux donnoient aussi un logement à des religieuses, dans l'enceinte même de leur monastère. Croiroit-

on, qu'un usage si scandaleux en lui-même, ne scandalisoit presque personne? il falloit que l'on eût une haute idée de la vertu des prélats et des religieux, et de la sagesse de ces vierges chrétiennes, pour que l'on ne s'élevât pas contre cet abus, surtout dans un pays où les femmes paroissent rarement devant les hommes, et où les moindres liaisons entre les deux sexes, deviennent suspectes, et répandent des nuages sur la vie la plus irréprochable.

Le légat Assemanni éprouva d'abord des difficultés pour faire exécuter les ordres du pape; mais il vint à bout de les lever par sa sagesse et l'activité de son zèle. Le concile s'ouvrit le trente septembre 1735, et voici l'ordre et les cérémonies que l'on y observa.

On avoit paré l'église des religieux du monastère de Louaisé, avec le plus de magnificence qu'il avoit été possible: dans le chœur, qui est assez vaste, on avoit placé deux trônes élevés; l'un, du côté de l'Évangile, pour le patriarche; l'autre, du côté de l'Épitre, pour le légat apostolique. Hors du chœur, près de la balustrade, étoient, à droite et à gauche, deux rangs de chaises pour les évêques: après eux, et dans le même rang, mais sur des siéges plus bas, étoient les missionnaires invités pour assister au concile, en qualité de théologiens du pape: vis-à-vis des missionnaires, étoient les religieux maronites, ayant leur supérieur à leur tête: entre les théologiens du pape et les religieux, les curés maronites formoient une ligne, et étoient pareillement assis; et derrière tous ces rangs de siéges, l'élite de la noblesse ma-

ronite se tenoit debout : il n'y eut point de dispute pour la préséance. Pour couper court à toutes les contestations qui auroient pu naître, monseigneur Assemanni déclara qu'il ne vouloit préjudicier en rien aux droits respectifs que chacun pourroit prétendre ; que les missionnaires se placeroient selon leur ancienneté dans le pays. Pour se conformer à ce réglement, les pères de la Terre-Sainte prirent place immédiatement après les évêques ; de leur côté, et après eux, se rangèrent les Jésuites ; après les Jésuites, les Capucins ; les Carmes, comme les derniers venus, eurent la dernière place. Ce bon ordre, qui prévenoit tous les démêlés, fit régner, dans toute l'assemblée, un grand silence et une grande modestie.

Une demi-heure après le soleil levé, on partit processionnellement du monastère pour se rendre à l'église. Voici le nom des prélats qui composoient cette auguste assemblée :

Joseph, patriarche des Maronites.
Joseph Assemanni, légat apostolique.
Simon, archevêque de Damas.
Servus Dei, archevêque de Baruth.
Élias, archevêque d'Arga.
Étienne, archevêque de Patron.
Philippe, archevêque de Gébaïl.
Ignace, archevêque de Tyr.
Jean, archevêque de Laodicée.
Michel, archevêque de Banias.
Gabriel, archevêque d'Alep.
Tobie, archevêque de Nablos.

Tous ces prélats étoient Maronites ; trois autres

archevêques de la même nation étoient absens, à cause de leur grand âge, savoir :

Basile, archevêque de Tripoli.

Gabriel, archevêque de Keidan.

Gabriel, archevêque d'Acre.

Outre ces prélats, d'autres archevêques catholiques, mais qui n'étoient pas de la nation maronite, furent invités au concile, et y assistèrent :

Grégoire, archevêque surien ; il avoit avec lui un évêque de sa nation.

Abraham, archevêque d'Alep, Arménien.

Étienne, archevêque d'une ville d'Arménie, y envoya un député en sa place.

On ne parle ici que d'archevêques ; ne les prenez pas pour autant de métropolitains : il faut se faire au langage du pays ; ce sont des évêques qui prennent ce titre, et personne ne le leur conteste.

Dans ce synode, tous les ecclésiastiques étoient revêtus d'habits sacerdotaux, les uns en chapes, les autres en chasubles ; les évêques étoient habillés pontificalement, et ce qui distinguoit les prélats maronites de ceux qui ne l'étoient pas, c'est qu'ils portoient sur la tête une mitre superbe et magnifique, que le saint Père leur avoit envoyée en présent.

On avoit placé, au milieu de l'église, une chaire assez élevée : le père Fromage, à qui nous devons la relation de ce synode, adressa, aux membres qui le formoient, un discours analogue à la circonstance, et dans lequel on trouve la force et l'énergie des pensées, jointes à l'éloquence et à l'onction de l'homme apostolique.

bénédiction et se recommander à ses prières. On l'entendoit souvent s'écrier : Ah! le bon maître, que le Dieu que nous servons! Touché d'un si consolant spectacle, chacun disoit en sortant : *C'est un saint.*

Dès qu'il eut expiré, il se fit chez nous un si grand concours de peuple, qu'on fut obligé d'enfermer le corps dans une chambre, et de faire venir des janissaires pour écarter la foule, et empêcher le désordre : son enterrement eut plus l'air d'un triomphe, que d'une pompe funèbre.

Le père Fromage avoit le talent d'élever les ames jusqu'à la plus haute perfection, et nous reconnoissons, parmi cent autres, les disciples qu'il a formés de sa main : sa mémoire sera long-temps en bénédiction. Il a enrichi l'Orient de trente-deux volumes de nos meilleurs ouvrages français, qu'il a traduits en arabe. Il a établi des catéchismes publics dans les trois églises d'Alep ; il a appris aux prêtres maronites à prêcher ; il a érigé deux congrégations, qui entretiennent la ferveur dans cette grande ville, et il a contribué, plus que personne, à l'érection d'un monastère, qui sera à jamais un asile pour l'innocence et la piété. Chargé de tant de mérites et de tant de bonnes œuvres, nous nous flattons qu'il est allé en recevoir la récompense des mains du souverain rémunérateur.

Des

Des Caloyers.

Le mont Celhos, est cette fameuse montagne que Xercès, roi de Perse, sépara du continent par un détroit de quinze cents pas : sa hauteur exactement mesurée par le père Lovedano, est de dix lieues italiques ; elle porte sa cime au-dessus des vents et des nues. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne de montagnes qui forme une espèce de péninsule, et qui joint la Macédoine à la mer, est habitée par un peuple entier de religieux grecs. De vingt-deux monastères qui s'y trouvoient autrefois, deux ont été ruinés, et il en reste encore vingt.

Les caloyers ouvrent le Carême par un jeûne de trois jours entiers, sans boire et sans manger ; le lundi, le mardi et le mercredi de la Quinquagésime, la cuisine, la dépense, le réfectoire, tout est fermé, et ce n'est que le mercredi, sur les trois ou quatre heures du soir, qu'on va prendre le premier repas. La même austérité se pratique à la fin du Carême ; et après avoir pris un repas le jeudi saint, on demeure sans boire ni sans manger, jusqu'au samedi au soir. L'huile est défendue pendant tout le Carême, aussi bien que le vin ; le reste de l'année on jeûne le lundi, le mercredi et le vendredi, comme en Carême, excepté le temps paschal, qui finit à la Pentecôte. Tous ces jeûnes sont de règle, et quelque rigoureux qu'ils soient, il se trouve encore des religieux plus mortifiés, qui enchérissent sur tant d'austérités ; il est

table; qu'en vivant au milieu d'eux, on viendroit insensiblement à bout de leur faire sentir et la fausseté de ces suppositions, et l'injustice de ces reproches. Tout seroit inutile, me dit-il; en vain combattriez-vous leurs pratiques par les raisons les plus claires et les plus convaincantes; en vain les presseriez-vous d'y répondre; ils vous diront ce grand apophtegme pour toute réponse : C'est ainsi que loi le commande. Ils s'en tiennent là, et ils s'y tiennent opiniâtrement. J'ai su des vieux caloyers, qu'un de vos confrères, et après lui le docteur Rhodino, natif de l'île de Chypre, ont fait autrefois la tentative dont vous me parlez : on répondit à leur proposition, que si les jeunes caloyers devenoient une fois savans, ils mépriseroient les anciens qui sont ignorans; que quand ils auroient pris du goût pour l'étude, ils ne voudroient plus bêcher la terre, ni s'appliquer aux œuvres serviles; que l'ambition s'emparant de ces jeunes têtes, les porteroit peut-être à quitter les monastères pour être évêques; que la jalousie se glisseroit insensiblement parmi les jeunes religieux; et que ceux qui ne seroient destinés qu'à chanter au chœur, ou à travailler à la campagne, ne verroient pas de bon œil, leurs frères occupés aux hautes sciences. Ce récit du caloyer ne me surprit point; on y reconnoît le génie et le style de certaines communautés peu régulières : l'ignorance chez les supérieurs, étouffe, autant qu'elle peut, les mérites naissans, et elle craint que le mépris que l'on feroit des ignorans, ne soit bientôt suivi de la perte de leur autorité. Ces supérieurs ajoutèrent, que s'ils re-

cevoient des religieux francs dans l'enceinte de leur monastère, ils se rendroient suspects aux Turcs et aux czars de Moscovie, dont il étoit pour eux très-important de savoir ménager la protection et les bonnes grâces. C'est ainsi que partout, on ferme les oreilles à l'instruction et les yeux à la vérité, quand la vérité semble en opposition avec nos intérêts temporels, ou avec les préjugés de l'esprit et les passions du cœur.

Additions. La plaine où se sont établis les caloyers, doit à leur travail sa fertilité et ses richesses ; ils ont défriché les landes, couvert de vignobles les collines stériles, et planté dans les lieux bas, des forêts d'oliviers, d'amandiers et d'arbes fruitiers qui sont d'un grand revenu ; ils labourent les meilleures terres, et y récoltent du blé et de l'orge. Les Turcs ont la justice de respecter leurs propriétés ; et actuellement que leurs campagnes sont en plein rapport, ils n'ajoutent pas une obole aux anciennes impositions, qui sont très-légères.

On arrive au couvent de la Trinité par une longue allée, ornée de hauts cyprès : lorsque l'on entre dans la cour, on voit qu'elle forme un carré long, autour duquel sont distribués les ateliers et les cellules des religieux : au milieu de cette cour est une petite église, dont le portail et les côtés sont décorés d'orangers, qui forment à l'entour un superbe péristile : ces arbres, en fleurs, remplissent l'air de leurs parfums. Ce monastère est pourvu de tous les ustensiles propres à l'agriculture ; on y trouve des pressoirs pour l'huile, d'autres pour le

vin, et toutes les commodités que demande la vie champêtre. Tandis que ces prêtres sont occupés à prier Dieu, et à célébrer l'office divin, les frères vaquent aux travaux de la campagne : c'est une petite république dont le travail fait la richesse, et dont les membres, attachés à leurs emplois, mènent une vie laborieuse, mais paisible et fortunée. Nous avons toujours éprouvé de la part des caloyers, les égards et les attentions d'une hospitalité prévenante.

En descendant du cap Mélec, et en retournant vers la Cannée, on rencontre sur sa route le couvent d'Acrotiri, peuplé de religieuses; c'est une solitude effrayante; on ne découvre dans les environs que de tristes rochers, au pied desquels croissent le serpolet, la bruyère : le thym à fleur odorante, le ladanum et quelques touffes d'arbusiers. Les dames qui l'habitent ne sont point cloîtrées; elles ne font point d'autres vœux que celui de virginité; chacune d'elles se choisit une campagne; elles occupent ensemble de petites maisons, bâties à l'entour d'une chapelle, où un papa grec vient leur dire la messe : chaque couple se rend tous les services de l'amitié, et possède en commun, un enclos plus ou moins grand, attaché à la double cellule; c'est leur jardin, leur verger; on y trouve des orangers, des amandiers, des oliviers, et des abeilles : elles n'y sont point renfermées dans des ruches; des planches posées en travers sur deux poteaux, leur servent de toit : ces industrieux insectes viennent attacher sous cet abri, leur miel et leur cire; les premiers rayons sont les plus longs, ils diminuent peu à peu, et se termi-

nent en pointe. Chaque gâteau a la forme d'une pyramide renversée; les abeilles le composent très-vîte; elles expriment leur miel de la fleur du thym, du serpolet, d'une foule de plantes et d'arbrisseaux balsamiques, dont la terre est couverte : ce nectar pur, limpide, délicieux, a le parfum de l'ambroisie.

On trouve dans chacune de ces habitations une vaste citerne, nécessaire sur une hauteur sans eaux, un pressoir, un four, et un ou deux métiers pour faire de la toile. Les religieuses élèvent ordinairement des vers à soie, et recueillent du coton qui, dans le pays, est une plante annuelle; l'une des sœurs file, et l'autre fait le tissu; plusieurs tricotent des bas. Après s'être fournies des choses dont elles ont besoin, elles vont vendre à la ville le fruit de leur industrie.

Dans ces cellules, l'œil n'aperçoit ni somptuosité, ni magnificence : des ustensiles utiles, des meubles simples, des choses de nécessité, composent tout leur mobilier; mais la propreté leur prête des charmes. Sans être riches, ces religieuses jouissent d'une douce aisance, qu'elles doivent à leur activité; la gaieté habite avec elles; on n'y voit point de visages tristes et mélancoliques : pour l'ordinaire, une jeune sœur s'unit à une plus âgée, afin de lui épargner les plus pénibles travaux. J'ai toujours trouvé parmi ces religieuses volontaires, de la douceur, de la modestie, de l'aménité, et jamais ce caractère âpre et austère, qui n'est point la vertu. (*Lettres sur la Grèce*, par M. Savary, p. 282).

Missionnaires célèbres.

La mission vient de perdre un de ses plus grands missionnaires dans le père Bernard Couder; il étoit de la province de Guyenne, et vint en Syrie, âgé de trente-huit ans, après avoir eu la conduite des novices dans sa province. La bonne et sainte éducation qu'il leur donnoit, fut cause des oppositions qu'il trouva de la part de ses supérieurs, lorsqu'il leur déclara sa vocation pour la Syrie; mais Dieu qui l'appeloit, sut bien le mettre en liberté, pour passer les mers et venir en cette mission; il y a employé trente-quatre ans dans les plus pénibles exercices de la vie évangélique, avec un zèle qui le fait appeler l'apôtre de la Syrie. Il commença ce nouvel emploi par une étude constante de la langue arabe; il fut en peu de temps, capable de prêcher les dominicales dans l'église patriarchale des Suriens; ses expressions vives et pathétiques, le feu qui animoit son action, attiroient à ses prédications une grande foule d'auditeurs; les fruits qu'ils en retiroient lui firent une grande réputation, et lui gagnèrent bientôt l'affection et la confiance, non-seulement des catholiques, mais même des schismatiques arméniens, grecs et suriens. On compte à Alep plus de neuf cents familles qu'il a formées dans le christianisme, et qu'il a mises dans la pratique exacte des devoirs d'une solide piété. Pour les cultiver toutes plus aisément, il distribuoit la ville en sept quartiers dif-

férens; chaque jour il visitoit un quartier; il commençoit par les maisons où il y avoit des malades: l'usage où il étoit d'en voir souvent, lui avoit acquis une grande expérience des maladies; elle lui servoit pour donner à propos, quelques-uns des remèdes qui nous viennent de France. Le succès de ces remèdes, joint à son désintéressement et sa charité à secourir les malades, le faisoient désirer et demander de toute part; il profitoit de la confiance de ses malades pour opérer en même temps, avec la grâce de Dieu, ou leur conversion, ou leur sanctification: on ne peut compter le nombre d'enfans qui doivent à sa vigilance et à son industrie leur entrée dans le ciel, que l'infidélité leur avoit fermée.

Après avoir secouru les malades, il faisoit ses instructions dans les maisons, où ses disciples s'assembloient; il s'informoit particulièrement des pauvres familles, et trouvoit le moyen de faire ensorte que l'abondance des uns suppléât à l'indigence des autres.

Son zèle pour le salut des ames étoit si grand, qu'on l'a vu souvent attendre, dix jours entiers, un pécheur sur son passage, pour le forcer, par des paroles que Dieu mettoit dans sa bouche, à changer de vie; il obtint six fois de ses supérieurs, la permission de s'exposer au service des pestiférés: une protection spéciale de Dieu l'a préservé autant de fois, du mal contagieux où sa charité l'exposoit; mais il n'a pas été exempt de plusieurs mauvais traitemens qu'il a eu souvent à essuyer; il les a soufferts avec une patience et dans un silence héroïques.

ger de mort. J'ai été souvent obligé de me tenir couché entre deux pestiférés, pour les confesser l'un après l'autre, tenant, pour ainsi dire, l'oreille collée sur leurs lèvres, pour tâcher d'entendre leur voix mourante.

Après avoir rendu à leurs ames les secours les plus pressés, quelques-uns de nos missionnaires ont eu la charité de laver leurs corps et leurs habits, couverts d'une infection des plus horribles, et de baiser ensuite leurs mains et leurs pieds : nos prêtres ne pouvoient suffire à enterrer les morts; ils ne faisoient qu'aller au cimetière commun, pour y porter les corps, et en revenir aussitôt pour y en porter d'autres.

Les pauvres ouvriers ne pouvant plus travailler, étoient réduits à une grande nécessité; Dieu leur a fait la grâce de les assister par les abondantes charités de nos négocians.

J'ai reçu, en particulier, de grosses aumônes de MM. Ausbert, Souchron, Raimbaut, Fagnel, marchands anglais, et de plusieurs autres : ce m'étoit une grande consolation, de pouvoir soulager nos malades de leurs aumônes.

Mais d'un autre côté, j'ai eu la douleur de voir mourir, entre mes mains, le père Emmanuel, Carme déchaussé, qui, pendant quatre mois, a rendu de continuels services aux pestiférés : après lui, j'ai assisté le père Arnoudie et le frère Jean Marthe, de notre compagnie, décédés de la même maladie; ils ont eu tous trois le bonheur de mourir de la mort

des Saints, et dans l'exercice actuel de la charité pour leurs frères.

Le père Arnoudie avoit moins de santé que de zèle ; ce qui nous surprenoit, c'est qu'il pût, avec une constitution si délicate, travailler autant qu'il faisoit, soit au dehors, pour le service du public, soit dans sa chambre, pour composer un très-utile ouvrage arabe sur l'Écriture sainte : cet ouvrage contient trois volumes *in-folio*, et il a eu le loisir de le finir avant sa mort.

Il donnoit peu d'heures au sommeil, pour prolonger le temps qu'il employoit à l'oraison : son attrait pour la prière, étoit si grand, que l'usage lui en étoit devenu très-aisé : à le voir prier, on concevoit de l'amour pour la prière.

Le mal contagieux l'attaqua, étant auprès du frère Jean Marthe, qui en étoit à l'extrémité : si tôt que ses disciples eurent appris sa maladie, ils vinrent à son secours, et ne le quittèrent pas un seul moment.

La violence du mal lui ayant ôté l'usage de la raison, je mis sur sa tête une relique du bienheureux Régis, et la présence d'esprit lui revint au même moment : il l'employa à former des actes d'amour de Dieu, et d'espérance en ses miséricordes, avec lesquels il expira.

Notre frère Jean Marthe mourut avant ce vertueux missionnaire, et après avoir reçu ses derniers Sacremens : ce cher frère avoit obtenu la permission d'accompagner ceux qui assistoient les pestiférés, pour les soulager ; une mort précieuse fut sa récom-

l'ont honoré de leur estime; ils trouvoient en lui un grand sens, beauconp de droiture et de probité, l'amour du bien, de la capacité pour les affaires, et de la fermeté pour en venir à l'exécution; il étoit d'ailleurs un grand homme de bien.

Toutes ces rares qualités le firent juger propre pour le gouvernement. Après avoir été à la tête de quelques missions particulières, on le fit supérieur de toutes nos missions en Grèce : celle de Smyrne qu'il aimoit, lui a de grandes obligations; notre maison de Constantinople ne lui en a pas de moins considérables. Il eut la douleur d'en voir une partie consumée par le feu, qui réduisit en cendres, il y a quelques années, un nombre considérable de maisons dans le faubourg de Galata.

Le père Braconnier eut recours, dans notre malheur, à la bonté et à la libéralité de messieurs du commerce de Marseille, les bienfaiteurs de toutes nos missions du Levant; il obtint des puissances ottomanes, dont il étoit connu et estimé, les permissions nécessaires pour réparer ce que le feu avoit détruit, et il a eu la gloire de mettre notre maison dans le bon état où elle est.

Après avoir gouverné nos missions pendant plusieurs années, il entreprit l'établissement de celle que nous avons à Salonique, dans la Macédoine.

Ayant été informé que les chrétiens qui habitent cette ville et les campagnes voisines, étoient sans secours pour leur salut, et qu'il y avoit de grands biens à faire, il se transporta à Salonique, avec la seule espérance que Dieu lui feroit trouver les moyens

nécessaires pour commencer cette bonne œuvre, si elle étoit conforme à sa volonté suprême. Il ne se trompa pas, l'œuvre se fit, et se perfectionna par les soins du père Braconnier, par la libéralité de quelques chrétiens du pays, et par les bons offices de messieurs de la nation, et du consul français.

Cet ouvrier apostolique ne pensoit qu'à cultiver sa chère mission, lorsqu'il reçut ordre du révérend père général, de se rendre en Perse, pour succéder au père supérieur général de nos missions dans ce royaume, qui étoit décédé depuis peu de temps. Quelque attachement qu'eût le père Braconnier pour sa mission de Salonique, il la quitta, préférant l'obéissance à son inclination; il se mit en chemin, malgré une indisposition qui auroit arrêté tout autre que lui, et même malgré le pressentiment qu'il eut, que ce voyage avanceroit ses jours. En effet, il succomba à sa maladie: il avoit vécu en apôtre, et il mourut en saint.

Le père Joseph Besson quitta le rectorat de nôtre collége de Nismes, pour venir consommer le reste de ses jours dans les missions de Syrie. Elles n'oublieront jamais les rares exemples de vertus, qu'il y a laissés; il y joignoit beaucoup de capacité, et surtout la science, qui lui étoit la plus nécessaire pour combattre avec fruit le schisme et l'hérésie. Il avoit acquis un si grand usage de la langue arabe, que ceux qui la parloient le plus élégamment, avouoient, qu'ils avoient un plaisir sensible à l'entendre parler, exhorter, et prêcher; ce qui lui gagnoit la confiance de ceux qui le connoissoient. Dieu versa des béné-

dictions extraordinaires sur les congrégations dont il avoit la direction. Les consuls et les principaux de la nation, se faisoient honneur d'en être : il faut dire aussi que leur édifiante conduite faisoit en même temps honneur aux congrégations, et à celui qui en prenoit soin.

Quelque zèle que le père Besson eût pour un si saint et si utile emploi, son attrait particulier étoit de s'employer au service des pestiférés, désirant mourir du martyre de la charité : Dieu lui en fit la grâce. La ville d'Alep, ayant été affligée de la peste, le zélé missionnaire, avec la permission de ses supérieurs, se jeta au milieu du péril; et après avoir procuré une sainte mort à un grand nombre de personnes, qui périrent dans ce temps-là, de contagion, il fut attaqué de la peste, et en mourut. Sa vocation à nos missions et sa promptitude à y obéir, furent dignes d'un profès de notre compagnie, qui est engagé, par un vœu particulier et solennel, de courir, au premier ordre de son supérieur, jusqu'aux extrémités du monde, pour y procurer le salut des ames. Le père provincial de la province de Toulouse, ayant exposé publiquement le besoin pressant d'ouvriers dans la Syrie, le père Besson lui repartit à l'instant : *Me voici prêt à partir, mon père; parlez et je pars.* Sa bonne volonté fut acceptée; il partit. Quels services les missions ne devoient-elles pas attendre d'un missionnaire si saintement disposé!

Dieu se servit en effet de lui, pour procurer sa gloire dans les travaux continuels, où son zèle l'engageoit; mais ce qui est le plus surprenant, c'est

qu'il joignoit à ses travaux excessifs une continuelle mortification ; il ne quittoit jamais le cilice ; deux ais composoient son lit, et deux gros livres lui servoient d'oreiller. Il ne donnoit que peu de temps au repos de la nuit, et se levoit, chaque jour, de grand matin, pour employer plusieurs heures à l'oraison : il étoit d'ailleurs toujours gai et d'une humeur très-commode, se faisant tout à tous. Son zèle ne se borna pas dans la ville d'Alep, il l'étendit dans les villages voisins : le mauvais air même d'Alexandrette ne fut pas capable de le rebuter ; il y alla souvent avec le père Gilbert Rigauld.

La conversion des Jasidies fut un nouvel objet de zèle pour le père Besson : les Jasidies sont des peuples qui adorent le soleil, et qui rendent un culte au démon, comme à l'auteur du mal.

Le père Besson prit la résolution de leur aller porter la connoissance du vrai Dieu ; mais ayant été chargé du gouvernement de nos missions, et ne pouvant exécuter par lui-même ce dessein, il leur envoya des missionnaires. L'heure de la conversion de ce malheureux peuple n'étoit pas encore venue ; les missionnaires que le père Besson leur envoya, ne furent pas long-temps sans s'en apercevoir ; ils s'en revinrent après avoir secoué la poussière de leurs souliers. Nous attendons le moment auquel Dieu, par sa miséricorde, voudra dissiper les ténèbres qui empêchent ces hommes aveugles, de voir l'horreur de leurs mystères d'iniquité.

Le père Besson et quelques autres missionnaires, dont nous avons parlé, ayant saintement fini leur

sons, non-seulement des chrétiens, mais encore dans celles des Turcs. Un enfant ne tomboit pas malade qu'on n'appelât au plutôt le père Nicolas, car c'est ainsi qu'on l'appeloit communément; son zèle pour le salut de ces enfans dirigeoit ses pas, et il se portoit volontiers à leur secours : le nombre d'enfans qu'il a baptisés est presque incroyable. Combien de ces enfans auroient été exclus du royaume des cieux, si, par le baptême, il ne leur en avoit ouvert la porte.

La multitude de ses occupations ne l'empêchoit pas de conserver dans ses actions, un esprit intérieur, qui paroissoit sur son visage. Quoiqu'il fût très-sévère et très-mortifié pour lui-même, il étoit très-humain pour les autres : sa charité et sa bonté, jointes à une profonde humilité, ne parurent jamais davantage que dans le gouvernement de nos missions, dont la Providence le chargea. Tous les missionnaires l'honoroient et l'aimoient comme leur père; aussi en avoit-il la tendresse et la sollicitude : chacun d'eux eût bien désiré que son gouvernement eût été plus long; mais les fatigues de sa vie laborieuse ayant usé ses forces, nous le perdîmes pendant qu'il faisoit sa visite à Seyde.

Le père Jean Barse, qui succéda au père Nicolas Bazire, dans l'emploi de supérieur général de nos missions en Syrie, et que la mort nous a enlevé pendant son gouvernement, excite encore aujourd'hui tous nos regrets : cette mission, en particulier, lui a des obligations qu'elle n'oubliera jamais. Il ouvrit ici, il y a peu d'années, une école pareille à celle

que nous avons à Damas : on ne peut imaginer les contradictions qu'il essuya pour l'établir ; elles eussent été capables de rebuter l'homme du monde le plus patient et le plus courageux ; mais le zèle du père Barse, fondé sur sa confiance en Dieu, n'en devint que plus constant.

Après bien des peines et des traverses, il parvint enfin à ouvrir une école ; elle fut en peu de temps remplie de plusieurs enfans : il falloit le voir au milieu d'eux, les instruisant, tantôt en particulier, les uns après les autres, et tantôt en général, avec une bonté et une charité sans égal ; il comptoit pour rien les dégoûts d'une occupation aussi rebutante que celle-ci ; il n'étoit touché que du désir de bien instruire ces enfans, des vérités catholiques.

Il est vrai que Dieu lui avoit donné un talent singulier pour instruire les grands et les petits, et il l'employoit très-fidèlement : aussi eut-il la consolation d'en voir les fruits, car, en instruisant les enfans, il instruisoit les familles. Les pères et les mères venoient le consulter, et lui proposoient leurs doutes : à leur exemple, plusieurs chrétiens s'adressoient à lui, pour mettre leur conscience en repos ; ils le trouvoient toujours prêt à leur répondre avec une charité dont ils ne pouvoient assez se louer.

Le temps qu'il mettoit à ces œuvres de charité, ne faisoit aucun tort à celui qu'il étoit obligé de donner au gouvernement de ses missions ; il veilloit sur tous les emplois des missionnaires, et ne négligeoit aucun des moyens nécessaires pour que chacun satisfît à ses devoirs ; il y employoit autant de fermeté

capitale de la province de Guylan : soixante-huit degrés vingt-cinq minutes de longitude, et trente-sept degrés vingt-huit minutes de latitude.

Balfroch, près la mer Caspienne, capitale de la province de Mazandera.

Dans la province d'Aster-Abab, quatre villes principales, Achered, Aster-Abad, capitale : soixante-douze degrés cinq minutes de longitude, et quarante-quatre degrés cinquante minutes de latitude.

Dans l'Iraque persane, Sultanie, Kasbin, Hamadan ; dans le Koracan, Merou : quatre-vingt-un degrés de longitude, et trente-sept degrés quarante minutes latitude ; Mechehed et Héras.

Zarang, capitale du Sableston.

Kie ou Gnie, capitale du Mekran.

Hemedan, grande ville, capitale du Kerman.

Dans le Laaristan, Congue et Laar, capitale : soixante-douze degrés vingt minutes de longitude ; vingt-sept degrés trente minutes de latitude.

Chiraz, capitale du Farsistan, une des plus grandes et des plus superbes villes : vingt-neuf degrés trente minutes latitude nord.

Dans le Louristan, Dourek, Hafar et Choban.

Nous renvoyons les détails vers la fin de ce volume, à l'article des variétés.

C'est une tradition ancienne, et l'opinion de tous les historiens, que les Persans tirent leur origine d'un fils de Sem, qui l'étoit de Noé : la fable les fait descendre de Persée, fils de Jupiter et de Danaé. Quoi qu'il en soit, de cette double origine, il suffit de remonter au règne d'Achemène, père de Cambyse,

byse, qui fut, dit-on, le premier roi connu des États de la Perse ; Cyrus, fils de Cambyse, étendit les bornes de son empire par la prise de Babylone, et par la conquête de l'Assyrie et de la Médie. La Perse, inconnue jusqu'alors, parut comme la reine des nations ; sa gloire efface celle des autres empires : les successeurs de Cyrus ajoutèrent à ce vaste État, de nouvelles provinces ; et la Grèce, cette nation belliqueuse, vit ses campagnes désolées par les troupes innombrables des monarques persans.

Alexandre, roi de Macédoine, résolut de venger la nation, et porta la guerre en Asie : tout cède à l'effort de ses armes ; Darius est dépouillé de ses États. Alexandre, qui avoit rempli l'Univers du bruit de sa gloire militaire, meurt et laisse ses conquêtes à ses lieutenans, qui se les partagent : la Perse n'est bientôt plus que le théâtre des troubles, des dissentions domestiques et des guerres sanglantes. Arsace, roi des Parthes, peuplade obscure sortie de la Scythie, s'en empare, et ses successeurs la possèdent pendant près de six siècles ; la Perse tombe ensuite au pouvoir d'un Persan, nommé Artaxerce, qui secoue le joug des Parthes. Cosroès le grand, un de ses successeurs, rend la Perse redoutable à tout l'Orient ; elle est enlevée à ses descendans par le calife Omar, chef des Arabes, qui la fait gouverner par ses lieutenans : plusieurs siècles après, Timur ou Tamerlan, roi des Tartares, s'en rendit le maître, comme il l'avoit fait de toute l'Asie. A leur tour, les fils de Tamerlan, détrônés par Ussoum Kassan, gouverneur d'Arménie, sont forcés de se retirer dans cette

partie des Indes, qui fait aujourd'hui l'empire des Mogols.

A la fin du quinzième siècle, Ismaël Sophi se mit à la tête d'un parti considérable; il se disoit de la famille d'Ali, gendre de Mahomet, et, à la faveur de cette imposture, il s'empara du pouvoir suprême: c'est ainsi que la maison des sophis monta sur le trône de Perse, et par une suite non interrompue de dix rois de sa race, transmit la couronne à Chah Hussein, en 1694. Ce prince ne sut pas conserver l'héritage de ses pères, et donna lieu, par la foiblesse de son gouvernement, aux troubles révolutionnaires qui, dans le siècle dernier, ont fait périr toute la famille royale.

Hussein étoit d'un naturel tranquille, d'une humeur douce, aimant la retraite, et haïssant tout ce qui troubloit son repos, et toute affaire qui causoit quelque embarras. A cette vie molle et ennemie de tous les détails qu'entraîne le gouvernement d'un grand empire, il ne tarda pas, lorsqu'il fut monté sur le trône, de joindre le goût des plaisirs et de la débauche; il en vint au point, qu'il défendit qu'on lui rendît compte des affaires, abandonnant le gouvernement aux caprices de ses ministres, qui administrèrent le royaume au gré de leurs passions et de leurs caprices, et pendant les vingt-sept ans de la durée du règne de Hussein, opprimèrent, par leur avarice ou leurs dissentions particulières, les malheureux habitans de cet empire.

L'indolence du prince, et la tyrannie des ministres, excitèrent un mécontentement général dans

tous les Etats du royaume ; on se souleva, et tous les fléaux de la révolution tombèrent sur la Perse. Aux extrémités de cet empire, sur les confins de la Perse et des Indes, vivoit un peuple guerrier, habitant sous des tentes, à la manière des Tartares, endurci à toutes les fatigues de la guerre, accoutumé à souffrir la faim et la soif, le froid et le chaud, passant la vie dans un brigandage presque continuel, et à faire des courses sur ses voisins : du reste, observant une discipline si sévère, qu'il n'est peut-être point de peuple dont les chefs ayent une autorité plus absolue, et soient plus promptement obéis : les Afghans, c'est le nom de ce peuple tartare, étoient originaires de Chiewan. Mir Weys, un des principaux de leurs chefs, avoit passé quelques années à la cour de Perse, et s'étoit mis à portée de connoître le désordre général des affaires publiques, suite nécessaire de la mauvaise conduite du roi et de ses ministres. De retour dans sa patrie, Mir Weys n'eut pas de peine à persuader à ses habitans, qu'il ne pouvoit se présenter une occasion plus favorable d'affranchir leur nation de la domination persane, et de recouvrer leur indépendance. Le projet fut saisi avec avidité ; on commence par massacrer tous les Persans répandus dans le pays, et Mir Weys est proclamé, d'un consentement général, prince de Candahar, et chef de toute la nation afghane : en peu de temps le nouveau souverain se trouve solidement établi dans sa domination, après une foible résistance de la part de la Perse. Content d'avoir délivré sa nation du joug persan, il ne porta pas plus loin ses vues ; tant qu'il vécut, il

nuelles de ces barbares. A cette époque, Nadir Kouli se voyoit à la tête de cinq mille hommes, tous gens déterminés, bons soldats, aguerris, bien armés; mais surtout parfaitement disciplinés. Nadir leur persuada de tourner leurs armes contre les ennemis de la patrie, en leur faisant voir qu'il y auroit, de ce côté là, bien plus d'occasion pour eux de signaler leur bravoure, et d'augmenter leurs richesses, outre la gloire dont ils se couvriroient en se montrant les amis de leur pays, et les libérateurs de la Perse. La proposition fut reçut avec enthousiasme; Nadir débuta, dans sa carrière militaire, par une victoire signalée contre un parti considérable des Afghans, et dans laquelle lui et sa troupe firent des prodiges de valeur: le bruit de ses succès, et sa modération dans la manière d'user de ses conquêtes, inspirèrent une grande confiance, et lui attirèrent encore environ mille hommes, qui vinrent se ranger sous ses drapeaux.

Pendant que Nadir-Kouli, maître de la place de Nichabar, se préparoit à de nouvelles expéditions, il apprit à quelles extrémités étoit réduit Chah Thamas, et qu'il se trouvoit enfermé à Ferabad, sans conseil, sans général, et presque sans troupes. Nadir, sans différer, part pour le Mazandran, avec une escorte de cent chevaux, se présente devant le prince avec une noble hardiesse, lui offre ses trésors et ses troupes, en lui jurant sur sa tête, qu'il le fera remonter sur le trône de ses ancêtres, et le vengera de ses ennemis.

Chah Thamas, charmé d'un secours qui lui venoit

si à propos, ne balance pas à accepter les offres de Nadir; il le baise au front, en lui disant qu'il le regardera, à l'avenir, comme son propre père, et sur le champ, il le nomme général de son armée avec une autorité absolue sur les troupes. Dans l'affreuse situation où se trouvoit ce prince, toute assistance lui sembloit avantageuse; doit-il être étonnant que le secours qui lui est offert par un chef de voleurs, n'offensât point sa délicatesse? Étoit-ce bien le moment pour lui, d'oser même entrevoir qu'un jour, peut-être, l'ambitieux hypocrite qui lui juroit d'être son libérateur, finiroit par lui porter le poignard dans le sein, et lui ôter la couronne et la vie? Le nouveau général, pour en imposer à la crédulité de Thamas, et couvrir son caractère d'un voile impénétrable, quitte à l'instant son nom de Nadir, et semble mettre toute son ambition à porter celui de Thamas-Kouli-Kan. En langue persane, kan signifie général d'armée, et kouli veut dire esclave. Par ce nouveau titre, il déclaroit qu'il étoit l'esclave de Thamas, et entièrement dévoué à ses ordres.

Il est peu d'histoires qui présente des scènes plus variées et de plus grands événemens que la vie de cet homme extraordinaire : la domination afghane s'anéantit, avec autant de facilité et de promptitude, qu'elle en avoit eu à s'élever. Un vaste royaume, reconquis en moins de deux ans, l'héritier des sophis rétabli sur le trône de ses pères; ensuite, ce même homme, élevé de l'éclat le plus bas au rang suprême, assis sur le trône du grand Abbas, après en avoir

fait descendre le souverain que lui-même y avoit placé, régnant avec un pouvoir absolu sur une des plus grandes monarchies du monde, estimé de ses nouveaux sujets, à qui il procure la paix et l'abondance, redouté de ses voisins, qu'il force de restituer toutes les conquêtes faites sur la Perse pendant les troubles; le conquérant du vaste empire des Indes, qu'il a rendu tributaire des Persans, après lui avoir enlevé ses richesses et ses immenses trésors; enfin, profond politique, se créant pour lui-même et par la force de son génie, l'art militaire, qui le rend partout vainqueur, cruel jusqu'à la barbarie et de sang froid, quand ses intérêts ou ses passions l'en sollicitent, comme conquérant, rassasié de gloire et d'ambition, parvenu au faîte du pouvoir le plus absolu; de ses regards, faisant trembler tout ce qui l'approche, et, au moment où le ciel venge la justice et l'humanité, tombant sous le glaive de ses généraux, et périssant de la main même de ses proches, tel est le tableau qu'offre à notre siècle et à la postérité, la vie de Thamas-Kouli-Kan.

Ces éclaircissemens nous ont paru nécessaires pour jeter plus de lumière sur le récit du Jésuite missionnaire. On ne lira pas, sans intérêt, la notice des événemens qui ont déchiré la Perse depuis la mort de ce fameux conquérant, arrivée en 1747.

Les chefs, teints du sang de Kouli-Kan, et jaloux de lui succéder, se firent mutuellement la guerre pour partager ses dépouilles; l'armée se divisa et commit les plus grands désordres : tous les maux de l'anarchie fondirent sur la Perse; elle fut hachée

presque en autant de gouvernemens qu'elle renferme de villes.

Kerim-Kan-Zund étoit un des généraux les plus considérés de Nadirchabchiraz ; d'autres villes des provinces méridionales, se déclarèrent en sa faveur. Il parvint à subjuguer ses rivaux, et il réunit, sur sa tête, le gouvernement de toute la Perse ; il administra le royaume sans le titre de vekil ou de régent, refusant de recevoir celui de chah ou de roi. En reconnoissance des secours qu'il avoit reçus de Chiraz, il en fit le lieu de sa résidence, et il l'enrichit de plusieurs beaux édifices : ce prince mourut en 1779, dans sa quatre-vingtième année, regretté de tous ses sujets qui l'honoroient comme la gloire de la Perse. Il sut maintenir une police exacte par des moyens doux, mais efficaces ; les Européens eurent à se louer de sa bienveillance, et le commerce lui dut de nouveaux accroissemens.

A sa mort, les troubles recommencèrent à désoler ce pays. Son frère, Sadi-Kan, fait empoisonner son neveu, destiné à succéder à la régence de son père. Ali-Mourat-Kan, sous prétexte de rendre le pouvoir à ses maîtres légitimes, lève une armée contre son beau-père, s'empare de Chiraz, se défait de ses antagonistes, soumet plusieurs provinces, fait son entrée dans Ispahan ; il prend la place des rois.

Son règne fut orageux, et la Perse fut de nouveau en proie aux horreurs de la guerre civile.

A la mort de ce prince, les soldats ne reconnoissant plus ni autorité, ni discipline, pillèrent le tré-

sor, qui étoit immense : ce n'étoit, par tout le camp, que pillages et massacres causés par la haine qui régnoit entre les troupes des différentes provinces.

Mehemet-Kan, dont la famille gouvernoit depuis long-tems le Mazanderan, profita de ce désordre général pour s'emparer du suprême pouvoir ; il s'avança avec une nombreuse armée vers Ispahan, y trouva peu de résistance, et y fit son entrée le 2 mai 1785. Toute son armée se logea dans la ville, qui fut impitoyablement saccagée ; les troupes, parmi lesquelles il y avoit beaucoup de Tartares, se livrèrent à tous les excès d'une fureur barbare, et commirent toute espèce d'atrocités.

Voici quel étoit l'état de la Perse en 1787 : Mehémet-Kan étoit reconnu pour souverain du Mazanderan et de Guylan, ainsi que d'Ispahan, de Tauris et de Hamadan ; Jasser-Kan, du Louristan et de Chiraz. En 1796, la Perse fut en guerre contre la Russie ; la mort de Catherine II mit fin aux hostilités. Peu de tems après, Baba-Kan et Kouche-Kan se disputèrent l'empire : on ignore encore lequel des deux a remporté la victoire sur son antagoniste ; seulement il est certain, qu'aujourd'hui toutes les provinces de la Perse sont réunies sous le pouvoir d'un seul chah ou souverain.

Nous croyons qu'on lira, avec plaisir, quelques anecdotes qui feront connoître de plus en plus Thamas-Kouli-Kan, sa personne, sa politique et son gouvernement.

D'abord son origine : l'abbé de la Porte (tom. II,

p. 204), nous dit qu'il étoit fils du gouverneur de Kiélar dans la province du Koracan. Pour confirmer la noblesse de son origine, nous avons une lettre du père Seignes, Jésuite, missionnaire aux Indes (*Lettres édifiantes*, t. XXV), lequel venant de Chandernagor s'exprime ainsi : J'ai souvent entretenu ici un vieux négociant arménien, qui m'a assuré que Thamas-Kouli-Kan étoit Persan d'origine; qu'il avoit connu à Ispahan sa famille, qui étoit illustre, et qu'il avoit vu lui-même ce jeune seigneur dans cette ville, lorsqu'il commençoit à se signaler dans la guerre contre les Afghans.

Ces témoignages si positifs, viennent fortement à l'appui d'autres mémoires qui le font fils d'un prince de Géorgie, qui fut tué, dit-on, en défendant sa patrie contre les Turcs, qu'ils venoient d'envahir. Kouli-Kan, pour se dérober à ses ennemis, quitta le pays avec ceux de sés amis qui eurent le courage de s'attacher à sa fortune, et ils allèrent chercher du secours chez les Tartares du Daghestan, qui est au voisinage de la Georgie : les peuples de cette province ne vivent guères que de vols et de brigandages. Comme ils passent pour être très-braves, Kouli-Kan crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de les allier à son parti; et il en forma d'abord un corps de troupes assez considérable, pour être en état de tenir la campagne contre les Afghans.

Cependant on cite d'autres autorités qui lui donnent une origine bien différente : les uns, le disent Suisse; les autres, Hollandais; ceux-ci, Anglais; ceux-là, Français et moine apostat. Une de ces re-

cette disposition causa des murmures, mais elle ne fit point de rebelles.

Il publia en même temps un édit en faveur des chrétiens répandus dans ses États, leur permettant d'embrasser à leur gré la communion romaine, ou celle du patriarche des Arméniens, défendant d'inquiéter personne dans l'exercice de sa religion. Les missionnaires furent autorisés à prêcher publiquement la religion chrétienne, et à baptiser librement ceux qui voudroient l'embrasser. Il dispensa les Géorgiens de la loi que les rois de Perse leur avoient imposée, d'embrasser le mahométisme, pour avoir entrée dans les magistratures, et dans les emplois du gouvernement.

Kouli-Kan, trop instruit de l'expérience de tous les siècles et de toutes les nations, n'ignoroit pas que la religion est le ressort le plus propre à seconder les vues d'un souverain qui sait en faire usage, et que le mépris ou l'indifférence pour la religion, perd avec la confiance des peuples, la force et l'appui des gouvernemens : on en peut juger par cette lettre, dont nous allons transcrire le commencement.

«Au nom de Dieu, que je crains, nous faisons savoir au gouverneur d'Ispahan, après l'avoir assuré de notre protection royale, que par la bénédiction de Dieu, depuis le jour où ce grand royaume de Perse nous est tombé en partage, tout nous a succédé à souhait ; et notre bras est devenu si puissant, que nulle forteresse n'a pu nous résister : les montagnes ont paru des épis devant notre face royale...

Nous avons fait souvenir les habitans rebelles du Candahar, des textes sacrés de l'alcoran contre les rebelles à leur souverain....; mais voyant que ni les commandemens de Dieu, ni nos conseils n'ont servi de rien à ce peuple obstiné, j'ai enfin fait éclater ma colère contre lui».

Portrait de Thamas-Kouli-Kan.. tiré de son histoire, Paris 1742.

Ce prince a la taille haute et bien proportionnée, le regard vif et fier, l'air grand et noble, un air d'empire; la nature laisse voir qu'elle l'a fait pour commander: la vie dure, dans laquelle il a été élevé, lui a fait un corps robuste et capable de soutenir les plus grandes fatigues. Sa nourriture ordinaire, surtout à la guerre, est frugale et sans apprêt: souvent on voit le général manger du même pain qu'il distribue à ses soldats; jamais l'attirail de la cuisine n'embarrasse ses armées. Il aime le vin et les liqueurs fortes, et il apprendra bientôt à ses sujets à ne plus s'en passer; mais personne ne l'accuse d'y avoir laissé surprendre sa raison. Son cœur n'a pas toujours été hors des atteintes de la volupté; mais sa passion dominante pour les armes, nous donne assez à entendre qu'il n'a jamais été esclave de celle de l'amour.

Pour les qualités de son esprit, quelque part qu'on veuille donner dans ses succès à la fortune, on ne peut douter qu'ils ne soient l'effet d'un génie supérieur. Il possède l'art de régner autant que les

plus grands rois qui soient nés sur le trône ; mais tout l'éclat de ses vertus politiques se trouve terni par les voies qui l'ont porté au rang suprême ; et dès-lors le grand homme disparoit, pour n'offrir à nos yeux, que l'ingrat, le parricide et l'usurpateur.

Opinions religieuses.

La religion mahométane n'est pas la seule religion qui soit suivie en Perse; il y a encore aujourd'hui beaucoup de ces anciens Persans qui n'ont pas voulu quitter la religion de leurs pères pour embrasser celle de Mahomet; mais ils n'ont plus rien de la politesse, du savoir et de la bravoure de leurs ancêtres; ils gémissent dans une dure servitude, et sont, pour la plupart, laboureurs, jardiniers ou porte-faix : on les emploie souvent aux travaux publics les plus vils et les plus pénibles. L'esclavage les rend timides, simples, ignorans et grossiers dans leurs manières; ils ont retenu l'ancien idiome persan, et ils l'écrivent avec les mêmes caractères que les anciens : cette langue est entièrement différente de celle des Persans modernes, mais peu de personnes la savent lire et écrire. Les objets de leur croyance sont contenus dans des livres que leurs mages ou leurs prêtres leur lisent en certains temps ; ces livres ne contiennent que des fables ou des traditions superstitieuses: toute leur habileté consiste à les bien cacher, et ils se font un point de religion de ne les montrer à personne,

sonne; on ne sait de leurs mystères que ce qu'on en peut apprendre de leurs mages qui ne sont guères plus éclairés qu'eux.

Les Persans modernes les appellent *Gavres*, c'est-à-dire, *idolâtres*, et ils les traitent plus durement qu'ils ne traitent les Juifs; ils les accusent d'adorer le soleil et le feu; quelque soin cependant que j'aye pris de m'en instruire, je n'ai pu découvrir exactement ce qui en est. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils se prosternent devant le soleil, ils répondent qu'ils lui rendent leurs hommages, comme à la créature, après l'homme, la plus parfaite que Dieu ait tirée du néant. Au reste, ce salut qu'ils donnent au soleil levant n'est pas une cérémonie qui leur soit particulière, les Persans modernes le saluent également par une révérence profonde, et les Arméniens mêmes le font par plusieurs signes de croix : les Gavres croient le feu digne de leur respect, comme étant le plus pur des élémens : le soin qu'ils prennent de l'entretenir va jusqu'au scrupule et à la superstition; ils n'osent en exciter la flamme de peur de le souiller, et se croiroient eux-mêmes souillés s'ils faisoient tomber quelque ordure sur le bois qui l'entretient. Ils n'observent pas la circoncision, ils se contentent de faire présenter par leurs mages, leurs enfans au soleil et devant le feu, et ils les croient sanctifiés par cette cérémonie.

Ils admettent un paradis qu'ils placent dans la sphère du soleil; le bonheur des Saints, selon eux, consiste à voir sa lumière, dans laquelle ils voient Dieu par réflexion comme dans un miroir; mais on ne jouit,

ment les vérités de l'Évangile, et les gagner à Jésus-Christ.

De retour à Hamadan, j'eus la consolation que le père Zerilli, ce fidèle coopérateur de mes travaux, venoit de convertir à la foi un de leurs principaux mages : cette conversion me remplit de la joie la plus douce, et m'affermit dans l'espérance que Dieu béniroit notre mission.

La religion dominante en Perse est l'islamisme, ou religion de Mahomet; mais cette nation se partage en différentes sectes, ou plutôt il y a presque autant de différentes opinions en matière de religion, qu'il y a de différentes conditions. La croyance de l'artisan n'est pas celle de l'homme de lettres : le courtisan a encore la sienne qui lui est propre.

Le simple peuple suit l'alcoran à la lettre, et prétend que les mystères qu'il renferme sont trop au-dessus de l'homme pour entreprendre de les pénétrer : cette prévention est un obstacle à leur conversion, presque insurmontable, car, quand les missionnaires leur ont montré l'absurdité de quelque point de leur croyance, ils répondent que ce sont des mystères qu'ils ne sauroient entendre, et que Dieu s'en est réservé la connoissance, à lui et à son prophète.

Les gens de lettres expliquent l'alcoran; ils en étudient l'interprétation, et aiment à disputer sur leur religion. Quand un missionnaire les a convaincus, tout le fruit de sa victoire se réduit ordinairement à quelques éloges et quelques marques d'estime qu'ils lui donnent : *Tu as beaucoup d'esprit*, lui di-

sent-ils, *je voudrois que tu fusses de notre religion, elle auroit en toi un habile défenseur.*

Les gens de cour qui ont du savoir, ne m'ont jamais paru fort attachés à Mahomet et aux illusions de son alcoran; ils ne laissent pas cependant de professer le mahométisme. Les missionnaires s'insinuent plus aisément dans leur esprit que dans celui du simple peuple; ils nous écoutent volontiers, et ils aiment à s'entretenir avec nous de religion : ce sont eux qui nous mettent les premiers sur cette matière.

Il faut, pour les engager à entendre parler de Jésus-Christ, beaucoup de douceur et de modération; l'emportement d'un zèle trop ardent seroit un grand obstacle, surtout s'il leur paroissoit qu'un missionnaire montrât quelque plaisir de les avoir embarrassés par ses raisonnemens. Ils ne croient pas qu'un homme qui marque de la chaleur et de la passion, puisse être animé de l'esprit de Dieu : comme ils ont eux-mêmes beaucoup de flegme, une manière trop vive les rebute. On peut leur conseiller la lecture des livres saints, qu'ils ont entre les mains; ils découvrent eux-mêmes combien les histoires qui y sont écrites sont différentes des fables que Mahomet leur a laissées dans son alcoran. Quelques missionnaires de notre compagnie se sont servis utilement de cette lecture, pour gagner à notre sainte foi plusieurs personnes de distinction.

Comme je rendois visite, un jour, à un seigneur persan, un derviche, homme de bon sens, habile philosophe, versé dans les saintes Écritures, fi

cieux les demons, lorsqu'ils viennent écouter ce qu'on y dit; Salomon qui s'entretient avec des fourmis et des oiseaux; Dieu qui jure par des abeilles, et qui jure un moment après par des vaches, le contraire de ce qu'il vient de jurer; le vin défendu dans un chapitre, et permis dans un autre, et mille autres absurdités de cette nature font connoître quelle est sa doctrine.

Du moins falloit-il que Dieu marquât aux hommes, par quelques signes évidens, que Mahomet étoit envoyé de sa part; il devoit y avoir des prédictions touchant ce nouveau législateur, qui déterminassent les hommes à croire en lui. Quelles sont ces prédictions? Quel prophète a parlé de lui? Jésus-Christ lui-même, dans son Évangile, reprit le derviche, en m'interrompant, promet qu'il enverra l'esprit consolateur, et ce passage doit etre entendu de Mahomet; Jésus-Christ l'avoit marqué par son nom; mais vous l'avez effacé. Je lui répondis que c'étoit sans fondement que les mahométans nous reprochoient cette falsification des Écritures; qu'ils ne pouvoient assigner le temps auquel nous l'avions faite, ni montrer aucun exemplaire authentique dans lequel fût écrit le nom de Mahomet. J'ajoutai que cet esprit que Jésus-Christ promettoit à ses apôtres, ne pouvoit pas être Mahomet, parce que cet esprit consolateur devoit enseigner aux apôtres, et rappeler dans leur esprit toutes les instructions que Jésus-Christ leur avoit données. Est-ce là ce qu'a fait Mahomet? Quelle opposition étrange entre ses maximes et celles de Jésus-Christ Jésus-Christ ne parle que de dou-

ceur, que de patience, que de pauvreté, que de renoncement à soi-même; il veut qu'on porte chaque jour sa croix, qu'on haïsse sa propre chair, qu'on aime ses ennemis, qu'on prie pour eux, qu'on leur fasse du bien, qu'on étouffe jusqu'au moindre sentiment de vengeance. Mahomet enseigne-t-il ces maximes? L'alcoran, au contraire, n'inspire-t-il pas la violence, l'emportement, l'orgueil et l'amour des plaisirs? Rendez vous-même témoignage à la vérité: ne sent-on pas, dans la lecture de ces deux loix, une contradiction et une opposition contiuuelle? Il n'est pas que dans votre retraite, où vous vous occupez de la méditation des choses divines, vous n'ayez lu ces saintes maximes avec satisfaction; mais peut-être ne vous êtes-vous pas encore avisé de faire attentivement la comparaison de ce livre divin avec l'alcoran. Ah! faites-là, je vous en conjure, au nom de ce grand Dieu, au service duquel vous avez prétendu vous consacrer, en renonçant à toutes les commodités de la vie; et si vous le cherchez dans toute la sincérité de votre cœur, c'est un Dieu plein de miséricorde, il fera luire à vos yeux le flambeau de sa véritable religion.

courir par la ville avec des tambours, en chantant et criant de toutes leurs forces : Ussein, Ussein. Le dixième jour on promène par les rues un enfant couché sur un brancard, et porté sur les épaules d'une vingtaine d'hommes : le brancard est orné de riches étoffes, et de miroirs qui les rendent plus brillantes. L'enfant contrefait le mort, pour représenter Ussein : pendant la marche, les trompettes, les tambours, les cris des peuples font un terrible bruit : cette cérémonie superstitieuse se change, le lendemain, en un rude combat qui se livre dans la grande place de la ville, qui a plus de cinq cents pas de long, et plus de cent cinquante de large.

La ville se partage en deux partis, l'un des Heideri, et l'autre des Elahmedoulai ; ce sont les noms des deux frères qui étoient autrefois princes de Chamakié. Les combattans sont armés de bâtons de la longueur d'une demi-pique, et de frondes ; mais depuis quelques années ils ont commencé à user d'armes à feu, ensorte que le combat ne finit point, sans qu'il y ait du sang répandu. Les gouverneurs tâchent d'arrêter ce desordre, mais ils ne peuvent retenir la jeunesse qui se fait une gloire de se signaler dans ce combat.

Les habitans de Chamakié, vivent entre eux dans une parfaite union ; chaque année, dans les beaux jours, les familles s'assemblent et font bourse commune pour se livrer à une sorte de divertissement auquel ils prennent un grand plaisir. Ils vont sur les collines, et dressent des tentes, font bonne chère, et dansent tout le jour, au son des instrumens de la

musique; la nuit, ils font des illuminations de naphté. En se levant de table, ils prennent les nappes, qui sont des pièces de toiles de différentes couleurs, et longues d'environ dix aunes; ils tiennent en l'air ces nappes étendues, et dansent en cadence, à droite et à gauche, chacun tenant toujours en main la nappe, et la tirant de son côté. La danse continue jusqu'à ce que la nappe se déchire, et tombe par terre en lambeaux. Une nappe de moins coûte peu à des gens qui ont pour tout meuble, un matelas étendu à terre, et qui ne savent ce que c'est qu'un fauteuil, une chaise, et une table.

La capture d'un loup donne lieu à un autre divertissement : lorsqu'on en a pris un, on lie cet animal avec deux cordes, dont deux hommes tiennent les bouts, ensorte que le loup ne sauroit se jeter sur l'un, que l'autre ne le retienne : on prend jour pour donner le loup en spectacle.

La scène est dans une place, à cent pas de Chamakié, entre deux collines qui servent d'amphithéâtre : les jeunes gens se rangent en cercle, et le maître du loup le lâche, le retenant cependant attaché par un pied. Cet animal se lance, de côté et d'autre, contre cette jeunesse qui fait de grandes huées, et qui s'enfuit, ou se rapproche, selon les démarches du loup; il y a toujours quelque habit déchiré, et souvent quelque coup de dent. Quand le loup fatigué veut se coucher à terre pour se reposer, un des combattans s'avance vers lui; le loup se relève, le combattant le saisit, et le serre fortement,

tandis qu'un autre lui met la corde au cou, et le promène dans l'assemblée.

Pendant ce manége, on demande de l'argent aux spectateurs, et chacun donne ce qu'il veut.

Les fêtes que le kan et le kalenter donnent à certains jours de l'année, sont un nouveau divertissement; elles sont annoncées par un grand bruit de trompettes et de tambours.

A l'entrée de la nuit, plusieurs volées de canon n'ont pas plutôt averti les habitans de faire des illuminations, que toutes les plates-formes des maisons de la ville, et les collines d'alentour paroissent éclairées d'une infinité de lampes, dont les flammes n'étant pas moins grosses que celles des plus gros flambeaux, on voit de toutes parts une infinité de lumières qui forment plusieurs figures différentes. Du milieu de ces feux, on voit partir sans cesse des fusées volantes, et autres feux d'artifice qui voltigent de tous côtés; tout cela offre un spectacle très-agréable. Le Sirvan répond à l'éloge que Strabon fait de l'Albanie; l'air y est sain et tempéré, le voisinage des hautes montagnes couvertes de neige, et le vent de mer tempèrent la chaleur du climat.

Le beau temps, la pluie, la neige ont leurs saisons réglées selon le besoin, et comme à souhait; de sorte que si toutes les années ne sont pas également abondantes, il n'en est point qui soit absolument stérile, et qui ne suffise à nourrir les habitans qui abandonnent assez souvent une partie de leur récolte.

La terre est si bonne, qu'elle n'a pas besoin d'en-

grais ; on la laisse seulement reposer une année ou deux, et au printemps on lui donne la première façon. Le laboureur attelle toujours à la charrue cinq paires de bœufs ; leur joug est une fois plus long qu'en France, mais d'un bois fort léger. Le laboureur s'assied sur le joug des deux premiers bœufs, et règle la marche : la charrue n'a qu'une petite roue à côté, et le soc n'avance qu'autant qu'il est nécessaire, pour renverser les mottes remplies de racines de toutes les herbes qui ont crû pendant le repos de la terre. Ces mottes demeurent ainsi exposées, sous l'été, aux rayons du soleil, qui les réduit en terre très-légère.

La seconde façon se fait en automne ; on y emploie pareillement cinq paires de bœufs, avec cette différence, que chaque paire traîne sa charrue : ces cinq charrues font cinq sillons, et ces cinq sillons coupent perpendiculairement les sillons faits au printemps. Les charrues sont suivies d'un homme qui jette la semence mêlée avec de la terre, afin qu'il n'en tombe pas trop au même endroit. Au temps de la moisson, les moissonneurs se couvrent le corps d'une peau de mouton, pour se défendre de la piqûre des moucherons : sans se courber, ils coupent la paille environ un pied au-dessous de l'épi ; ils emportent les épis sur des traîneaux, et les font battre sous les pieds des chevaux. La cinquième partie du blé est pour le seigneur du champ, et le reste pour le laboureur. Le blé est fort beau, et fait d'excellent pain, quoique ce ne soit pas ici la coutume de se servir de tamis, et de séparer la farine et le son.

Cette quantité de pailles, qui reste sur le champ après la moisson, ne demeure pas inutile : ou ils la coupent sur la fin de l'automne, partie pour se chauffer, partie pour servir de fourrage a leurs bœufs et à leurs chevaux ; ou ils y mettent le feu pour brûler les rats. On ne sauroit s'imaginer la quantité de ces vilains animaux, qu'on voit, pour ainsi dire, fourmiller dans les campagnes : ils y font un tel dégât, que sans de grandes pluies, et assez fréquentes pour en délivrer le pays, on seroit contraint de le leur abandonner.

Une grande partie du labourage se fait par une espèce de Tartares, nommés *Turquemis*, parce qu'ils sont de la secte des Turcs, et à cela près, ils sont bonnes gens et paisibles : ils vivent sous des tentes, qu'ils dressent en hiver dans la plaine, et en été sur les montagnes, et ils font consumer les fourrages à leurs bestiaux. La plus grande partie des habitans de cette province, fut autrefois transportée à l'autre extrémité de la Perse, dans les montagnes, entre Balk, Kaboul, et Candahar, où ils ont conservé leur premier nom, avec peu de changement, étant nommé *Akvans* (1) ; mais l'âpreté des lieux a perverti leur naturel ; ils sont devenus voleurs, et se rendent redoutables aux caravanes qui passent aux Indes.

Les vignes, sans être cultivées comme en Eu-

(1) Ou plutôt *Aghvans*. En arménien, *k* se change en *gh*, et le *b* en *v*. C'est Tamerlan qui les a transportés du Sirvan dans cette extrémité de la Perse.

rope,

rope, portent d'excellens raisins, dont on feroit du vin très-fort si, dans le temps de la vendange, on n'y mêloit pas environ la dixième partie d'eau : le raisin noir est de deux sortes, l'un fort menu, et l'autre fort gros; le blanc est sans pepins, et a un goût de muscat : il n'y a ici ni cave, ni cellier ; on enterre les cuves, ou dans les jardins ou dans la cour.

Les arbres fruitiers de toutes les espèces, viennent sur les montagnes et dans les forêts, également comme dans la plaine : leurs fruits sont aussi bons qu'on peut les attendre des sauvageons, car on ignore ici l'art de greffer et d'enter. On a des pommes, des poires, des cerises fort petites et extrêmement douces, des châtaignes, des nèfles, des noisettes ; les abricots et les pêches sont d'un mauvais goût, et manquent de greffe ; les coignasses sont d'une grosseur étonnante, il y en a d'aussi grosses que la tête : les bois de charpente et de chauffage ne se trouvent que dans les forêts qui sont sur les montagnes, d'où il les faut voiturer.

Les légumes y sont aussi abondans que les fruits ; les melons, les concombres y sont bons et fort gros, et ne font point de mal : on y trouve des asperges, des épinards, et généralement toutes les herbes potagères, et les racines qu'on voit en France. Les racines de betteraves grossissent jusqu'à peser trois ou quatre livres ; les truffes blanches y sont communes ; mais il semble que ce soit ici le pays du safran, principalement aux environs de Baku, où la terre est extrêmement légère : on sème des oignons ex-

que aussi hauts et aussi droits que nos sapins; ils jettent de leur tronc quantité de branches.

La ville a huit portes qui ne se ferment jamais; quatre regardent l'orient et le midi, et les quatre autres le couchant et le nord.

On prétend que Ispahan est formé de deux quartiers, l'un à l'orient et l'autre à l'occident, dont les habitans se haïssent mortellement. On dit que les noms de Nehamer-Olahi et de Heide, que portent ces quartiers, sont ceux de deux princes qui divisèrent autrefois le peuple persan en deux partis; et en effet, les habitans de toutes les villes de Perse se trouvent partagés ainsi. Les pères ont transmis à leurs descendans cette étrange antipathie, qui éclate dans des défis très-fréquens que se font les braves des deux partis : quelquefois on en vient aux mains au nombre de deux à trois cents de chaque côté; et quoique ces gens n'ayent d'autres armes que des bâtons ou des pierres, les deux troupes laissent toujours quelques morts sur le champ de bataille.

La beauté d'Ispahan consiste principalement en un grand nombre de palais, de jolies maisons, de caravanserails spacieux, de vastes bazars, de canaux et de rues ombragées de platanes élevés : chaque nation, chaque province y a son caravanserail. Aucune des rues d'Ispahan n'est pavée; mais le soin qu'on a d'arroser le devant des maisons, et d'un autre côté la sécheresse de l'air, sont cause que l'on n'y trouve que peu de poussière et de boue.

L'air est vif et pur à Ispahan. La peste ayant ravagé Bagdad, plus de deux mille familles se réfu-

Les terres, qui ne sont pas en labourage, servent à nourrir de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons : les bœufs sont destinés aux voitures, et portent les charges sur le dos.

Les forêts sont remplies de sangliers, de cerfs, de renards, de loups : il se fait, à Chamakié, un commerce considérable de peaux de renards pour Astracan et pour Erzerom. Les alouettes et les cailles sont plus rares, dans le Sirvan, qu'en France ; mais en récompense, les perdrix y sont très-communes, aussi bien que les outardes, les francolins et les faisans : on y a des oies, des canards, des pigeons, des grues ; les cigognes, en été, y viennent faire leurs nids, ils y élèvent leurs petits, et disparoissent ensuite.

Quand l'hiver est un peu rude, on a quatre francolins pour cinq sous, une outarde pour cinq ou six sous, un faisan en vie pour dix sous : ces oiseaux se cachent la tête dans la neige, et s'y laissent prendre.

Une région si heureuse, et qui fournit si libéralement tout ce qui peut rendre la vie commode et délicieuse, est habitée par un peuple pauvre et misérable, soit que sa paresse l'empêche de profiter des biens que la nature lui offre, soit qu'il soit épuisé par les impôts excessifs dont on le charge ; on m'assure que le roi de Perse tire du Sirvan deux millions d'abassis (1). La nourriture ordinaire des habitans

(1) Deux millions d'abassis font, de notre monnoie, 2,400,000 liv.

du pays, est de légumes et de fruits; leurs délices sont de manger du riz, du lait caillé aigre et du fromage. Leur vêtement est de grosse bure, en forme de casaque, sous laquelle ils portent une chemise pendante : peu d'entre eux ont de quoi changer de linge; aussi sont-ils rongés de vermine, et ils ne pensent pas même à se délivrer de cette incommode et honteuse compagnie : leur chaussure est faite du cuir d'un bœuf ou d'un sanglier.

On parle trois sortes de langues dans cette province, le turc, le persan corrompu, et l'arménien; les enfans apprennent ces trois langues sans les confondre. On distingue les diverses nations, par la manière dont ils se couvrent la tête : les Persans, ont un turban rouge pour coiffure; les Arméniens, le portent de couleur noire; et les Géorgiens, se contentent d'un fort petit bonnet.

Derbent et Bakou sont sur les bords de la mer Caspienne; les mines en font la principale richesse. Ces mines sont des puits d'où l'on tire la naphte en telle abondance et avec tant de profit, que l'on assure que les droits du roi montent, par an, à douze mille tomans. (Le toman vaut cinquante livres de notre monnoie; total, sept cent vingt mille livres).

La naphte est une espèce d'huile qui vient avec l'eau dont on la sépare, en la faisant couler par des canaux; il y en a de la blanche et de la noire : la première est la plus estimée; elle se transporte dans les pays étrangers : la noire se consume dans le pays; on s'en sert pour les lampes et l'usage ordinaire.

Le Guilan : cette province forme un demi-cercle de l'occident au midi ; elle est resserrée à l'orient par la mer Caspienne, et à l'occident par le mont Taurus ; elle s'étend à quatre-vingts lieues de long, et n'a que vingt lieues de large. Le Guilan se trouve ainsi fortifié par la nature, défendu, d'un côté, par la mer, et de l'autre, par des montagnes impraticables. Selon Strabon et Pline, Gaze étoit la capitale du Guilan ; ce pays n'a que des hameaux et des villages. Rascht, qui en est la capitale, mérite seule le nom de ville ; elle est à deux lieues de la mer : on y voit un palais assez vaste pour loger un roi avec toute sa cour ; il est environné de jardins et d'une rivière considérable. La ville est très-peuplée, et il s'y fait un très-riche commerce de soies, qu'on estime les plus belles du monde. On assure qu'il s'en tire tous les ans, pour plus de cinq millions.

Cette province si fertile, qui fournit tout en abondance à ses habitans, les tue par son air empesté ; la quantité d'eau qui produit sa fécondité, s'éleve en vapeurs que les forêts arrêtent et empêchent de se dissiper. Le riz que l'on y cultive, la soie qu'on y prépare, contribuent à l'infection ; la chaleur qui s'y concentre pendant l'été, épuise les forces, corrompt les humeurs, et cause une multitude de maladies.

Casbin est la capitale de la province d'Érac ; c'est le rendez-vous des caravanes d'Ardebil, de Tauris et d'Érivan pour Ispahan. On rencontre, près de Casbin, le beau pavé que la reine, mère de Chah-Ussein fit faire quand son fils se rendit à cette ville,

possible de contenir tant de jeunes personnes, et de les empêcher de se livrer à des passions et à des désordres, dont l'habitude n'est que trop commune parmi les femmes de l'Asie.

Les femmes qui s'attirent les regards et les préférences du monarque, sont en butte à la haine des autres, qui emploient les plus noires impostures pour renverser leur crédit : ces débats remplissent les sérails de troubles, et y font presqu'autant de malheurs que de victimes de la volupté. Le roi qui ne trouve dans presque toutes ces femmes qu'un manége perfide, sans attachement vrai pour sa personne, leur fait subir, pour les moindres fautes, de terribles châtimens, tels que la prison, le fouet, la bastonnade, et quelquefois, des supplices encore plus rigoureux.

Ce n'est point ici le lieu de parler des mœurs et des usages de la cour des rois de Perse; nous nous bornons à décrire ce qui s'observa à une audience que le monarque donna à un ambassadeur indien.

La place royale étoit magnifiquement ornée; douze chevaux superbes couverts de housses et de harnois enrichis d'or et de pierreries, bordoient les deux côtés du palais : des lions, des tigres, des taureaux et des léopards, destinés à combattre les uns contre les autres, étoient placés, de distance en distance, sur des tapis de pourpre : une autre troupe non moins féroce, les gladiateurs, les escrimeurs, les lutteurs, occupoient le quartier opposé.

L'ambassadeur indien, suivi d'un brillant cortége, fut conduit par un officier de la couronne, jusqu'à la salle

salle d'audience : le maître des cérémonies lui fit faire trois inclinations jusqu'à terre, en lui tenant la tête. L'ambassadeur se releva et présenta, sans parler, la lettre de son maître : un capitaine des gardes la reçut et la remit au grand visir. Celui-ci la donna au roi qui la prit, la jeta sur un carreau, sans l'ouvrir et sans dire une seule parole.

On donne alors le signal des jeux; les trompettes et les instrumens de musique les annoncent : les danseuses, qui sont, en Perse, des femmes publiques, font éclater leur joie par mille sauts et par mille extravagances.

Ici, les taureaux furieux s'élancent, en mugissant, contre d'autres bêtes qu'on leur oppose; là, des troupes de lutteurs, plus cruels que ces animaux, se frappent, se saisissent et se renversent : partout on voit voler les flèches et les javelots; tout retentit des acclamations du peuple et du bruit des combattans. Les jeux ne finissent ordinairement qu'avec le jour, et font place à des plaisirs moins barbares et moins tumultueux. (Voyez *l'abbé de la Porte*, t. II.).

SECTES MAHOMÉTANES.

Lettre du père Backoud, de Chamakié le 25 septembre 1721, au père Fleuriau.

L'ETMADOULET (1) ou premier ministre du roi, vient de tramer une révolte contre son souverain. Pour en concevoir le motif, il faut observer que les

(1) C'est-à-dire, en persan, appui de la magnificence.

étoit, à son insu, de la secte des Sunnis : comme il y étoit très-attaché, il souffroit impatiemment tout ce que le roi faisoit contre les Sunnis, et surtout les imprécations des Persans contre les saints de la secte. Il avoit souvent fait ses efforts pour adoucir l'esprit de son maître contre elle, et pour tâcher d'abolir par son crédit, les usages qui décrioient sa secte parmi le peuple.

Mais n'ayant pu y réussir, et jugeant qu'il n'y auroit qu'un maître absolu dans la Perse, qui pourroit détruire tout ce que les Sefis avoient introduit contre les Sunnis, ce ministre, soit ambition, soit zèle pour sa secte, conçut le dessein de monter lui-même sur le trône de son roi, et de l'en chasser.

Pour en venir à bout, il ne falloit pas moins qu'une révolte des sujets contre leur légitime souverain, laquelle ne manqueroit pas de produire une révolution générale dans l'empire, dont il sauroit bien profiter; et ce fut aussi le moyen qu'il employa.

Ce ministre étant issu des princes du Daguestan (1), se persuada aisément que les peuples qui habitent cette province, seroient les plus promptement disposés à commencer une irruption dans la Perse. Ces peuples s'appellent *Lesghis*; nous les connoissons dans l'histoire sous le nom de *Lazes*: ils occupent les montagnes du Daguestan, du côté de la mer Caspienne; ce sont une espèce de Tartares, hommes forts, robustes, faits à la fatigue, et vivant

(1) C'est-à-dire, pays de montagnes.

de peu. Ils ne se servoient autrefois que de flèches et de lances; mais à présent, ils sont tous armés de pistolets et de sabres; ils ont appris à les forger, et ils s'en servent très-adroitement.

Ils font continuellement la guerre aux Tartares Nogais, aux Circasses, et de fréquentes courses sur les Géorgiens et autres sujets du roi de Perse; ils sont gouvernés par un prince qu'ils nomment *Schamcal*: le choix du gouverneur appartient au roi de Perse, mais il est obligé de choisir toujours un des princes du Daguestan.

Le gouverneur fait sa résidence à Tarkou, petite ville sur la mer Caspienne; elle est la seule ville du Daguestan. Ce prince a sous lui plusieurs autres petits seigneurs, qu'on nomme *beghs*, c'est-à-dire, gentilshommes.

Ce fut avec les armes de ces peuples, que l'etmadoulet crut devoir commencer l'exécution de ses projets: il les fit solliciter par ses émissaires, d'entrer de force dans la province du Chirvan, pour s'en rendre les maîtres, ne doutant point que les Sunnis, qui sont en grand nombre dans cette province, ne se joignissent à eux.

Il ne fallut pas de longues négociations pour déterminer des gens accoutumés au pillage, à profiter de l'occasion de piller ailleurs.

Ils s'attroupèrent en peu de temps; et s'étant bien armés, ils entrèrent précipitamment dans le Chirvan. Une si prompte irruption ne trouva aucune résistance; ils se rendirent aisément maîtres des villages par où ils passoient; leur troupe grossissoit, chaque

chiens : nos catholiques, qui s'attendoient au même traitement, se réfugièrent chez nous, pour se préparer à la mort. Jugez, mon révérend père, quelle fut alors notre consternation : dans ces tristes instans, le père de Langlade, le frère Henry et moi, étant au pied de l'autel de notre chapelle, nous fîmes un vœu au bienheureux Jean-François Regis, le suppliant de nous accorder le secours de sa puissante protection auprès de Dieu, dans le péril évident où nous et nos catholiques étions exposés à toute heure.

Nous eûmes sujet de croire que nos vœux furent favorablement écoutés, car toute la fureur des révoltés tomba sur les Séfis, qui sont, comme nous l'avons dit, de la secte du roi : ils en égorgèrent quatre à cinq mille ; mais à l'égard de nos marchands et de nos chrétiens, ils se contentèrent d'enlever de leurs maisons ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, sans attenter à leur vie.

Les marchands moscovites perdirent en ce jour pour leur part, plus de soixante-dix mille tomans, de cinquante livres chacun (1).

Les révoltés vinrent dans notre maison, nous menaçant, le sabre à la main, de nous massacrer, si nous ne leur découvrions les prétendus vases d'or de nos autels ; mais après avoir fouillé partout, et n'ayant trouvé que du bois doré, ils ne nous enlevèrent que nos ornemens, et quelque linge d'autel,

(1) Il est maintenant de soixante livres.

le Seigneur ayant permis que nos vases sacrés ne soient point tombés sous leurs mains. Nous ne pûmes attribuer ce traitement, plus favorable que nous n'osions l'attendre, qu'à la protection du bienheureux Jean-François Regis. Nous vous supplions, mon révérend père, de joindre vos actions de grâces aux nôtres.

Nous ne savons pas encore si les révoltés garderont cette ville, ou s'ils l'abandonneront; mais, quoi qu'il arrive, nous sommes résolus d'y demeurer pour conserver notre mission et notre chapelle.

Du ramazan des Turcs, et du carême des chrétiens.

Le grand ramazan, ou le carême des Turcs, est une pratique solennelle de religion, prescrite par l'alcoran; il dure une lune toute entière : on place ordinairement ce jeûne dans l'hiver; la longueur des nuits adoucit fort ses rigueurs. En 1715, on y a consacré le mois de janvier; le jeûne fut annoncé la veille, par quatre coups de canon près du château : voici la manière de jeûner. Le matin, dès qu'on peut distinguer un filet blanc d'avec un filet noir, il n'est plus permis ni de boire, ni de manger, ni de prendre la pipe jusqu'après le coucher du soleil. Dès que le soleil est couché, ceux qui sont chargés d'avertir le peuple pour la prière, et dont la voix sert de cloches dans toute la Turquie, poussent des cris effroyables du haut de toutes les mosquées : à

que tu ne sens pas la foiblesse que nous éprouvons; et sur le champ, il lui fait donner la bastonnade comme à un prévaricateur de la loi de Mahomet, dont il ne gardoit pas le grand ramazan. L'argument n'étoit pas juste, mais il étoit péremptoire, et le pauvre malheureux ne put y répondre que par ses cris.

A ces trente jours de pénitence succèdent trois jours de réjouissances, qu'on annonce également au peuple par quatre coups de canon. Dès la veille, on commence à dresser dans tous les bazars, et dans toutes les places, des divans chargés de tapis et de carreaux : c'est là qu'on mange en public; c'est là qu'on reçoit les visites; c'est là qu'on se place pour voir à son aise ceux qui se font balancer avec des cordes qui sont attachées, des deux côtés, aux fenêtres du dôme, et qui descendent jusqu'à terre : ce spectacle est le plus couru, et il tient presque lieu de tous les autres jeux.

Deux Turcs mettent l'acteur sur un ais en triangle, dont chaque coin est soutenu par quatre cordes: dès qu'on lui a donné le mouvement, on joue des trompettes et d'autres instrumens barbaresques, dont le son se mêle avec celui des tambours qui font comme la basse de la musique : dans l'espace de quelques momens, l'homme se trouve élevé jusqu'à la voûte, dont la hauteur égale celle de nos églises de France, les plus exhaussées. Dans cette position, les plus hardis et les plus habiles se prennent avec les pieds à des cordes attachées en travers; alors ils quittent leur siége, ils se roulent sur ces cordes, quelque

temps, puis, avec le secours d'autres cordes, ils descendent jusqu'à terre; la musique cesse, et fait place aux battemens de mains et aux applaudissemens des spectateurs. Il y a des branles moins élevés pour ceux qui ont moins de force et de courage; il n'en coûte qu'un tiers de piastre ou vingt sols de France, pour se donner ainsi en spectacle au public: un aga préside à ces jeux, et reçoit l'argent. Voilà l'amusement des personnes d'un certain âge; les jeunes gens n'en sont pas exclus, et ils ont aussi les leurs. On place des roues d'une circonférence immense, dont le bas n'est qu'à un pied de terre, et le haut à égale distance de la voûte; elles sont garnies d'un nombre infini de chaises, sur lesquelles sont assis les garçons et les filles, depuis dix ans jusqu'à seize. La roue tourne avec beaucoup de rapidité, et les chaises qui, suivant son mouvement, se tiennent toujours droites, et sans pencher, font voir ces enfans, successivement, sous les pieds et sur la tête les uns des autres. Il y a outre cela, des petits tours composés de planches en ligne horizontale, et qui roulent sur un pivot; dans ces petits tours, comme dans autant de petites niches, sont placés les enfans au-dessous de dix ans, et ils passent rapidement en revue devant toute l'assemblée. Voilà quelle est la principale occupation des musulmans, pendant ces trois jours, depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir; et voilà ce que j'appelle les pâques turquesques. Je vous assure que ces branles, ces roues, ces cordes, ces croix horizontales, le bruit effroyable des machines, et le mé-

voit régner une innocente joie, et l'on s'aperçoit bien que c'est la religion qui l'inspire.

Dès le samedi saint, toute la nation française et tous les religieux vinrent nous souhaiter les bonnes fêtes : messieurs les Hollandais et les Anglais nous firent le même honneur. Ne soyez point surpris de ce commerce mutuel et de ces politesses réciproques; Français, Anglais, Italiens, Hollandais, nous nous regardons tous ici comme compatriotes, par rapport aux nations au milieu desquelles nous vivons; et ces nations traitent de même de Francs, indifféremment, tous les Européens, de quelque pays qu'ils soient.

Nous destinâmes le lundi à rendre nos visites; nous passâmes par la Judaïde ou la nouvelle ville; c'est la demeure des chrétiens. Toutes les rues étoient remplies de gens de toutes nations, et même de Turcs qui portoient des corbeilles pleines de fleurs, pour tous ceux qui en vouloient acheter. On y voyoit étalées plusieurs petites bagatelles pour les enfans; ceux qui se rencontroient se disoient à l'envi : Réjouissez-vous, car Jesus le Messie est ressuscité. Pendant ces trois jours, on n'entend que ces paroles, que la religion met à la bouche de tous les chrétiens, et toutes les langues paroissent consacrées à annoncer le grand mystère de la résurrection.

Notre première visite fut chez l'archevêque des Maronites : un curé nous reçut à la porte, et nous conduisit à la grande salle du prélat; c'étoit la salle d'honneur, et par conséquent, l'appartement le plus magnifique de la maison. Le croiriez-vous? cette salle

salle d'honneur n'étoit pas plus grande qu'une chambre de Jésuite en Europe. Ce n'est pas beaucoup dire ; cela choque vos idées françaises, et je vous avoue que j'en fus surpris moi-meme. Nous marchâmes d'abord sur un vieux tapis, sur lequel sa Grandeur étoit assise, les jambes croisées, à la façon des Orientaux, ayant le dos appuyé contre un coussin qui, autant que j'en pus juger, étoit au moins du même âge que le tapis : à ses côtés étoit son grand-vicaire, et après le grand-vicaire deux ou trois curés, tous dans la même posture. Dès que nous partîmes, l'archevêque se leva ; nous lui prîmes la main pour la baiser, mais il la retira ; c'est la coutume en ce pays, que les prêtres et les religieux baisent la main des évêques, et les laïques celles des prêtres, lorsqu'ils les rencontrent au milieu des rues, et en présence des Turcs.

De là nous allâmes chez le patriarche des Grecs, que nous trouvâmes assis sur son divan, dans une salle aussi belle et aussi magnifique que le peuvent être nos églises d'Europe. Ne soyez pas scandalisé de ce changement de décoration, et ne l'attribuez pas à son faste, mais à sa piété : le vertueux prélat a ses vues ; son dessein, en bâtissant ce superbe appartement, est d'en faire un jour une église ; c'est le tour que prennent ici les chrétiens. Comme il leur est défendu par l'alcoran, d'en élever de nouvelles, pour ne point paroître heurter de front ce point de la loi, ils font bâtir de grandes salles voûtées, qu'ils habitent quelques années ; ils demandent ensuite à la sublime Porte la permission de les chan-

ger en églises, ils l'obtiennent aisément, pourvu qu'ils donnent au grand visir une certaine somme d'argent dont on convient. Cette petite explication suffit pour excuser la magnificence du prélat, et même pour lui attirer des éloges : il est très-bon catholique. Après sa conversion, les Grecs schismatiques qui ne voulurent pas être de sa communion, et qui composoient le parti dominant dans la ville de Damas où il résidoit, se choisirent un autre patriarche, et ce partage l'a obligé de venir fixer son siége à Alep. C'est un homme très-bien fait, qui a beaucoup d'esprit, et des manières fort polies et fort engageantes ; il voulut que nous eussions l'honneur d'être assis à ses côtés, sur le même tapis. Je ne vous dirai point que chez les deux prélats il fallut prendre du café ; les Orientaux se croiroient déshonorés s'ils n'en offroient pas à leurs hôtes, et méprisés si leurs hôtes le refusoient.

Après avoir rendu nos devoirs aux princes de l'Église, nous passâmes chez les principaux habitans suriens, arméniens, grecs et maronites ; partout on nous reçut dans un appartement bien paré, où, pendant les trois jours, la table est toujours dressée pour régaler ceux qui se présentent : il y avoit partout des œufs durs, des dattes, des raisins, des figues, des pistaches, et plusieurs sortes de confitures. Chacun choisit parmi ces mets différens ; et dès qu'on en a goûté, on vous présente un coup de vin et d'eau : on vous laisse la liberté de ne boire et de ne manger que si peu que vous voulez ; mais à chaque visite, il faut manger et boire ; et en user autrement

ce seroit une impolitesse. Cette liberté rend ces visites supportables, et, quelque multipliées qu'elles soient, nous ne voyons point qu'il en arrive d'inconvéniens, et qu'on en soit incommodé.

MISSION D'ISPAHAN.

Persécutions contre les catholiques.

La mission catholique est établie dans la ville de Julfa, qui n'est séparée d'Ispahan que par les magnifiques jardins du roi : ces jardins ont presque une lieue de long, et ils bordent, des deux côtés, le grand chemin qui y conduit.

On compte dans Julfa, vingt-deux églises arméniennes ; chacune d'elles a ses prêtres qui la desservent. Je ne comprends point, dans ce nombre les trois églises des missionnaires francs, ni l'église catholique du rit arménien, appelée communément l'église des *Cherimans*, parce que ce sont les premiers chefs de cette illustre famille qui l'ont fait bâtir. Dignes héritiers de la piété et de la religion de leurs pères, les enfans en soutiennent encore aujourd'hui, avec honneur, le nom et la réputation. Messieurs Aroution, Léon et Petros, forment la principale branche de cette famille nombreuse et respectable : ces trois frères sont les plus fermes appuis de la foi ; ils la défendent par leur crédit, ils l'étendent par leur libéralité ; et c'est à la protection

déclarée qu'ils donnent aux catholiques, que les missionnaires doivent une partie des conversions qu'ils opèrent.

Les Arméniens ont beaucoup d'extérieur de religion, des jeûnes fréquens, et des prières publiques, soir et matin ; ils croiroient commettre un péché, s'ils ne faisoient pas le signe de la croix en passant devant une église. Les femmes vont en baiser la porte, et si, les fêtes ou dimanches, elles ont manqué à la prière ou à la messe, elles croient ce péché réparé par cette marque de culte et de piété. Les hommes ont presque toujours le chapelet à la main, mais plus par contenance que par dévotion ; ils regardent comme une chose honteuse, de lire à l'église dans un livre de prières : les femmes se font un honneur de ne savoir ni lire ni écrire ; les sermens sont plus communs dans leur bouche, que dans celle de leurs maris.

L'amour du gain est la passion dominante de ces peuples ; on ne prête qu'à de gros intérêts, on ajoute l'intérêt à la somme, et on prend l'intérêt de l'intérêt même : ces usures ne se font que par les schismatiques ; les catholiques se font un point de conscience de s'en abstenir. Les prêtres arméniens ne sont ordonnés qu'après leur mariage ; ce qui fait que la simonie entre presque toujours dans l'exercice de leur ministère : chargés quelquefois d'une nombreuse famille, qu'il faut faire subsister, ils n'administrent pas de Sacremens sans être auparavant convenus de la somme qui sera donnée pour leur honoraire. Ils font également leurs conventions quand il s'agit

d'enterrement, surtout pour les gens du peuple; ils ne composent pas avec les riches et les grands, parce qu'ils sont sûrs d'un salaire considérable; ils sont effectivement bien payés : les enterremens coûtent ici fort chers, parce qu'ils se font avec beaucoup d'appareil ; cela flatte la vanité de la nation.

Les évêques et les vertabiets sont tous religieux; ils demeurent dans des monastères, et sont tous habillés de la même façon : le mot de vertabiet signifie, en langue arménienne, maître ou docteur. On ne nomme pas autrement les évêques ; ils n'ont, pour marque de distinction, que le bâton pastoral qu'ils tiennent en main lorsqu'ils prêchent: le supérieur du monastère est toujours évêque, et quand il sort, un novice porte devant lui le bâton pastoral.

Le patriarche a seul le droit de consacrer les évêques, et il les consacre pour de l'argent, comme c'est pour de l'argent qu'ils ordonnent eux-mêmes les prêtres : pour son élection, il faut le consentement des Arméniens de Julfa, et de ceux de Constantinople, parce que sa juridiction s'étend sur la Perse et sur la Turquie : il a besoin d'être confirmé par la Porte; et quand il va prendre le firman, ou la patente du grand seigneur, on dit qu'il se sert de cette formule impie et insensée : *Je demande de votre vraie loi, le pouvoir et l'autorité sur ma loi fausse.* Ce chef des Arméniens schismatiques demeure ordinairement dans son monastère; il n'en sort que pour aller distribuer le saint chrême à différentes églises, mais il ne le distribue qu'à prix d'argent. La conduite de ces prêtres schismatiques, comparée

Nous nous attendions à ramener le frère avec nous, mais on recommença à le frapper, et on le mit en prison. Nous espérions du moins le délivrer par le crédit de M. le résident de Moscovie, qui a de la bonté pour nous : il envoya son drogman au monastère, pour le réclamer; mais ce drogman étoit Arménien, il trompa son maître.

Les Arméniens schismatiques, qui avoient quelque crédit auprès des Aghhuans, voyant bien que M. de Gardanne, consul de France, étoit hors d'état d'agir en faveur de la religion, comme il avoit fait jusqu'alors, et que les compagnies d'Hollande et d'Angleterre ne pouvoient appuyer les missionnaires de leur protection, s'imaginèrent que le moment d'éclater contre eux étoit arrivé; ils les firent citer devant le ministre du roi, qui, après quelques interrogations captieuses, les condamna, et ordonna qu'on les chassât de toute la Perse.

La Providence qui arrange et qui ménage tous les événemens, nous suscita un défenseur. Un jeune médecin, nommé M. Hermet, pansoit alors le ministre, d'une plaie dangereuse qu'il avoit à la jambe; il se rendit auprès de lui, et lui parla avec force et avec courage. Il faut, lui dit-il, que je sorte du royaume, et vous m'y condamnez; l'arrêt qui est prononcé contre les missionnaires, l'est aussi contre moi : je professe la même religion; s'ils sont coupable, je le suis. Ne craignez rien, lui répliqua le ministre avec bonté, ni vous ni vos pères ne sortirez du royaume. Ces paroles ne le rassuroient pas; l'ordre étoit expédié; il devoit, le lendemain, être

signé par le ministre; il le savoit, et dès le grand matin, il se transporta chez le seigneur persan : les schismatiques lui présentèrent l'ordre en question. En ignoroit-il le contenu? Avoit-il oublié sa promesse? Il le signa, sans même le lire. Quel triomphe pour les ennemis de notre religion? ils se retiroient avec cette joie qu'inspire une victoire désirée depuis long-temps. Ah! seigneur, s'écria le zélé défenseur des missionnaires, est-ce donc là la parole que vous m'aviez donnée; songez que vous venez de signer mon exil, en signant le bannissement de nos pères. A ces mots, le ministre étonné, fit appeler les Arméniens, leur demanda le papier, le lut, et le déchira, en leur disant qu'ils l'avoient trompé, qu'il n'avoit point prétendu signer un pareil ordre; et il assura obligeamment M. Hermet, que jamais il n'en signeroit de semblable.

Hermet joignoit, à sa qualité de médecin, celle d'interprète de la compagnie d'Angleterre, et comme il fut obligé de suivre messieurs les Anglais à Bander-Abassy, M. Charles-Jacques Hermet, son cadet, fut déclaré interprète de la même compagnie, pour Ispahan : ces deux illustres frères commencèrent à se lier étroitement avec messieurs les Chérimans : ce sont les chefs de cette famille si opulente et si catholique, dont j'ai déjà parlé avec éloge; ils concertèrent entre eux les moyens de faire échouer les pernicieux desseins de nos ennemis.

Le gouverneur, gagné par des présens, évoqua l'affaire à son tribunal : l'alarme fut grande parmi les Arméniens, et en particulier parmi les vertabiets.

et ces infidèles l'auroient insulté, s'il n'avoit été précédé par les valets de pied de M. le résident de Moscovie, qu'ils respectoient. Grands et petits, catholiques et chrétiens, tous accoururent en foule à ce spectacle : depuis les dehors de Julfa jusqu'à la porte du monastère, toutes les rues étoient bordées de monde.

Pendant le séjour qu'il fit à Julfa, ses discours ne rouloient que sur le banissement futur des missionnaires; il en parloit ouvertement, et il ne dissimuloit pas ses dispositions à leur égard. Messieurs Chérimans en furent alarmés, et, avec quelques-uns des principaux de nos catholiques, ils allèrent au monastère pour lui faire une visite de civilité, et tâcher de l'adoucir par cette politesse; ils ne furent pas reçue: ils se presentèrent une seconde fois, l'audience fut encore refusée.

Nous étions à Julfa dans l'attente d'un événement qui devoit décider du sort de la religion dans le royaume de Perse. Nos ennemis avoient grand soin d'ameuter contre nous la populace; nous ne pouvions paroître dans les rues sans entendre blasphémer contre notre sainte foi; la conspiration étoit presque générale; les enfans ne se contentoient pas de nous dire des injures, ils nous jetoient des pierres, et nous fûmes insultés plus d'une fois. Les émissaires du patriarche faisoient courir les bruits les plus désavantageux : on disoit tantôt que monseigneur l'évêque, que le père du Han et M. Aroution avoient été conduits, liés et garrottés; tantôt qu'on avoit fait mourir notre supérieur, qu'on avoit coupé la tête

au prélat, le nez et les oreilles à M. Aroution, et que le catholique, interprète de monseigneur l'évêque, avoit été étranglé.

Les Arméniens ne cessèrent pas d'aller dans les maisons de leurs parens catholiques, pour leur persuader d'abandonner la foi; ils n'y gagnèrent rien, et c'est à cette occasion qu'un chef de famille, à qui l'on disoit que, quand il n'y auroit plus de pères et de missionnaires, il seroit bien forcé d'aller à l'église arménienne, fit cette belle réponse: « Je ne » connois, dit-il, qu'une Église, c'est l'Église ro- » maine dans laquelle je suis né, et avec laquelle je » suis uni de communion: s'il ne reste plus à Julfa » de missionnaires ou de prêtres catholiques, je suis » veuf, et par conséquent libre; j'irai me faire or- » donner prêtre, afin de pouvoir satisfaire ma dé- » votion, et pour que mes enfans, trouvant dans » leur maison de quoi remplir leurs devoirs de chré- » tiens, ne soient point tentés d'aller aux églises » arméniennes ».

Dieu se contenta des généreuses dispositions du héros chrétien, et il ne permit pas que le schisme triomphât de la religion. Les vertabiets se flattoient cependant d'un heureux succès, et, la veille du jugement, un de leurs chefs s'étoit expliqué de manière à faire croire qu'ils comptoient retourner seuls à Julfa, et que les missionnaires en seroient enfin bannis pour toujours. Le jour marqué pour la décision arriva: le prince ne parut faire aucune attention aux calomnies dont on tâchoit de noircir les pères et les Chérimans; il se contenta de les interroger

sur leur foi, et leur demanda quelle étoit leur croyance : cette question s'adressoit aux deux partis; chacun fut obligé de répondre et de s'expliquer.

Là, se passa une scène singulière : deux frères servoient d'interprètes, l'un à monseigneur l'évêque, l'autre aux vértabiets ; tous deux également zélés, l'un pour la foi catholique, l'autre pour le schisme. Le cadet, partisan des Arméniens, étoit un homme emporté ; il accabloit son frère des plus grossières injures, et lui reprochoit d'être déserteur de la foi de ses pères. L'aîné, plus modéré, les laissoit tomber sans y répondre, mais le reprenoit avec force lorsqu'il rendoit en langue persane les fausses interprétations que les vertabiets donnoient de l'Écriture : ce contraste réjouissoit les juges.

Le prince qui ne vouloit, ce semble, que se divertir, demanda une explication nette et précise des articles du Symbole : chacun la donnoit à sa façon, et quand on vint à l'article du Saint-Esprit, il demanda aux Arméniens comment il étoit fait, et s'ils l'avoient vu : ils répondirent que non, et qu'étant Dieu comme les deux autres personnes, il étoit invisible. Mais, poursuivit le prince, peut-être votre patriarche, qui est un si grand homme, l'a-t-il vu. Ces plaisanteries leur déplurent, et ils commencèrent à s'apercevoir que ce prétendu jugement qu'ils attendoient, pourroit bien dégénérer en un simple badinage ; mais il n'étoit plus temps de reculer.

Enfin, après une demi-heure d'audience, le prince, que ces contestations, peu intéressantes pour lui,

lui, commençoient à fatiguer, les renvoya tous, sans condamner personne, mais laissant aux catholiques la liberté d'exercer leur religion : c'est tout ce qu'ils demandoient.

Les vertabiets ne remportèrent de cette tentative que la honte d'avoir fait une démarche inconsidérée : les Arméniens qui l'avoient conseillée, n'en furent pas quittes à si bon marché ; le prince qui avoit besoin d'argent, et qui connoissoit leurs richesses, les obligea d'acheter de lui, pour cinq cents tomans, c'est-à-dire, pour dix mille écus de soie, et de payer la somme dans huit jours.

Le révérend père Damien, de Lyon, religieux distingué par son esprit et par son savoir, fut l'instrument dont Dieu se servit pour délivrer ses frères de l'oppression. Son talent pour la médecine l'avoit mis en faveur auprès d'Ibrahim-Kan, frère du roi, qu'il avoit guéri d'une grande maladie ; aussi dans une affaire, que le patriarche lui avoit suscitée à Tauris, il obtint sur lui une victoire si éclatante, qu'il fit chasser honteusement de la ville, le prélat schismatique qui avoit entrepris de le faire bannir.

Après la mort d'Ibrahim-Kan, il avoit trouvé dans le cœur du fils, toutes les bontés du père : ce jeune prince s'étoit tellement attaché à lui, qu'il vouloit qu'il l'accompagnât dans tous ses voyages.

En suivant la cour, le père Damien s'étoit fait connoître du roi ; et ce prince qui l'estimoit, l'avoit appelé à Derbent pour prendre soin de M. le résident de Moscovie, qui y étoit fort malade. Dieu

mens qu'ils éprouvoient de la part des schismatiques; ils entendoient dire souvent que le zèle de ce prince le portoit à étendre la religion catholique jusque dans les pays les moins connus et les plus reculés; ils n'ignoroient pas, d'ailleurs, l'estime que le roi de Perse et sa nation avoient conçue pour ce grand monarque, dont la renommée publioit partout tant de merveilles : ces considérations leur firent prendre la résolution de réclamer sa protection.

M. François Piquet, évêque de Césaropole, fut alors nommé par le saint Siége à l'évêché de Babylone, avec la qualité de vicaire apostolique; Louis XIV le choisit en même tems pour être consul de la nation française en Perse. L'opinion que l'on avoit de la sainteté de ce prélat, jointe à ses autres titres d'honneur et de dignité, qui lui attiroient le respect et la vénération de tout le pays, déterminèrent les catholiques de Nachivan à recourir à ce saint évêque, pour faire porter leurs très-humbles requêtes au trône du roi de France. Dieu bénit leurs intentions; le prélat fut si touché de la misère extrême où la dureté et l'avarice des infidèles les avoient réduits, qu'il en écrivit au feu père de la Chaise, pour l'engager d'être auprès du roi, l'avocat et le protecteur de ces fidèles et fervens chrétiens.

Le roi, informé de leur situation par le père de la Chaise, écrivit au sophi, et chargea un de ses ministres de faire connoître ses intentions au premier ministre du roi de Perse; la lettre fut accompagnée de présens faits pour exciter la curiosité des Persans : c'étoient de grandes pendules qui représen-

toient, à chaque moment, le mouvement ordinaire du soseil sur son zodiaque, et celui de la lune, leurs éclipses, le mouvement des planètes et leur conjonction, les heures du jour et de la nuit, les mois et les années, et tout cela, dans son ordre successif et naturel.

On entretenoit le mouvement continuel de ces machines par le moyen des clefs qui les montoient, comme nous montons nos pendules.

Le père Longeau et le père Potier, Jésuites, qui devoient partir de France pour la mission de Perse, furent chargés de lettres pour le roi, et du soin de ces riches présens; ils partirent au mois d'octobre 1682.

L'évêque de Babylone demanda audience au sophi, pour les lui présenter avec les lettres du roi, son maître. Le sophi voulant, dans cette occasion, faire connoître à ses sujets la distinction que méritoit l'ambassadeur du roi de France, lui donna une audience magnifique, où tout ce qu'il y avoit de seigneurs les plus qualifiés de la Perse assistèrent, superbement vêtus. Le roi, avec un visage affable et gracieux, reçut des mains du prélat la lettre du roi, son maître, et fit, en la reçevant, un éloge du roi de France, qui marquoit la haute idée qu'il s'étoit faite de ce grand monarque. Le prélat lui présenta ensuite les deux pères missionnaires, et les présens dont ils étoient porteurs. Le sophi en fut d'abord charmé; il se les fit approcher, pour les considérer de plus près, et examiner les différens mouvemens que les ressorts donnoient à ces machi-

foi aux personnes d'une condition distinguée ; mais il disoit qu'on gagnoit beaucoup plus à l'annoncer aux petits qu'aux grands. Dieu voulut récompenser son serviteur, et lui accorder le prix de ses travaux et de ses vertus. Le père Roux, qui étoit supérieur de la mission d'Ispahan, apprit avec une très-sensible affliction la mort du père Longeau ; il partit d'Ispahan, le 29 novembre 1684, et arriva à Érivan le 16 janvier 1685.

Il alla rendre ses devoirs au kan, et lui demander la continuation de sa protection. Le kan le reçut favorablement, et lui fit l'éloge du père Longeau. Le père Roux visita ensuite les principaux Arméniens : sa modestie et son humilité lui gagnèrent, en peu de temps, l'affection de la nation ; mais il s'agissoit particulièrement de se concilier l'esprit du patriarche : il se servit d'un Arménien, ami de ce prélat, pour savoir de lui, s'il auroit pour agréable qu'il vînt lui rendre ses respects à Echmiadzin. Le patriarche qui entendoit dire tous les jours beaucoup de bien du père Roux, dit à l'Arménien, son ami, que le père missionnaire pourroit venir.

Le père Roux ne perdit point de temps, et se rendit au monastére. Le patriarche le fit entrer : le père se présenta à lui d'un air si plein de douceur, de modestie, de politesse et de respect, que le patriarche fut d'abord prévenu en sa faveur. Il le fut bien davantage, lorsque le père lui eut expliqué les motifs de son voyage, et de l'établissement qu'il désiroit faire à Érivan, et pour lequel il venoit lui demander son agrément. Le patriarche commençant à revenir

de ses premières impressions, bien loin de s'opposer à la demande du père, lui fit un bon accueil, l'entretint assez long-temps, et l'invita à venir souvent au monastère, l'assurant qu'il le verroit volontiers; il lui accorda sans difficulté la permission de dire la sainte messe, de prêcher, et de faire les autres fonctions dans les églises arméniennes; il lui offrit même ses services dans les occasions où il pourroit en avoir besoin. Le père Roux se retira bien content de sa première audience; quelques jours après, il revint au monastère. Le patriarche lui témoigna beaucoup de joie de le revoir, et le retint même pour passer quelque temps auprès de lui; il prenoit un singulier plaisir à l'entretenir, soit en particulier, soit en présence de ses vertabiets et de ses évêques.

Le père, de son côté, se conduisoit si bien, qu'ayant gagné la confiance du patriarche, il parvint à le détromper absolument, sur tout ce que les schismatiques lui avoient dit contre les missionnaires. Dans une des visites que le père rendit au patriarche, le prélat lui mit entre les mains une lettre qu'il écrivoit au révérend père général, dans laquelle il lui témoignoit la satisfaction qu'il avoit du père Roux, et prioit sa paternité de lui envoyer de nouveaux missionnaires, qui seroient très-utiles à la nation arménienne, voulant au surplus en avoir quelqu'un auprès de lui pour son conseil, et pour faire des instructions dans son monastère.

Cette lettre arriva très-à-propos à Rome; elle procura des ouvriers à l'Arménie et à la Perse, qui

exigeoient de lui. Quelque temps après, Dieu, qui punit souvent dès ce monde, nos résistances à sa grâce, permit que ce que sa politique lui faisoit craindre, lui arrivât en effet par un endroit qu'il n'avoit pas prévu. Stéphanos, évêque d'Ispahan, ennemi déclaré des catholiques, trouva moyen, à force d'intrigues, de faire déposer le patriarche: dans un pays où tout se vend, tout est possible à l'ambition. Stéphanos gagna des partisans, et se fit nommer son successeur; la déposition du patriarche lui fut signifiée par l'ordre exprès du roi de Perse. Nahabiet, c'est le nom de ce patriarche, fut assez heureux pour échapper à la garde qui venoit en même temps, pour se saisir de sa personne, et le conduire au monastère d'Echmiadzin, où il devoit être enfermé le reste de ses jours; il alla se réfugier chez les pères capucins, qui employèrent en sa faveur, tout leur crédit auprès du chancelier. Le kan se détacha du parti de Stéphanos, qui déjà avoit été nommé au patriarchat; les missionnaires se réunirent pour dévoiler la conduite odieuse de cet intrus. Les Arméniens d'Érivan, à qui Nahabiet avoit fait bâtir une superbe église, prirent hautement sa défense: mille écus, qu'on remit au kan, procurèrent tout l'effet désiré; Nahabiet fut rétabli, Stéphanos fut déposé, condamné à mille écus d'amende, et à une prison perpétuelle.

VARIÉTÉS.

Constitution politique de la Perse.

Le gouvernement est despotique et monarchique ; la volonté du monarque fait la loi suprême ; le royaume est héréditaire ; à défaut d'enfans légitimes, on appelle au trône les fils des femmes du second rang, ou concubines ; dans le cas où le roi meurt sans enfans mâles, le plus proche parent du roi lui succède.

Les princes du sang sont ordinairement très-pauvres, et les fils du roi sont encore plus malheureux ; on les condamne à vivre au fond d'un sérail, d'où ils ne sortent pas du vivant de leur père : par un trait de barbarie, propre à cette nation, le nouveau roi prive ses frères de la vue, et leur fait arracher les yeux.

En Perse, le gouvernement se compose de six ministres d'État : d'abord, le grand visir, chef du conseil de la justice, placé à la tête de l'administration des finances, du commerce, des affaires étrangères, avec le pouvoir de distribuer, à son gré, les gratifications et les pensions : il a sous lui six visirs, qui assistent aux conseils de l'État et aux audiences publiques.

Vient ensuite le chef militaire, ainsi appelé, non qu'il commande les armées, car le roi nomme tou-

crimes de lèse-majesté, s'instruit dans l'intérieur de la maison du roi, sans la participation du divan-beghi, et sans celle du conseil : le kan ne condamne pas même un criminel, quel qu'il soit, sans faire connoître son crime au roi, à qui il fait part de la décision du sadre, qui détermine le genre du châtiment, selon les loix prescrites par les Imans. La manière dont il procède, est assez semblable à celle d'Europe, c'est-à-dire, qu'on procède par preuves, par confrontations de témoins, et par appliquer à la question. Il y a deux sortes de questions : la question ordinaire et la question extraordinaire. La question ordinaire consiste en des bastonnades qui se donnent en pleine audience. Dans la question extraordinaire, on coupe, avec des rasoirs, le dessous des talons ; on met ensuite du sel dans les incisions, après quoi l'on donne la bastonnade au criminel ; quelquefois, on lui arrache les ongles des pieds ; quelquefois, on l'attache à quatre pieux par les mains et par les pieds, et on lui applique un fer rouge sur les parties du corps les plus charnues. Si le coupable avoue les crimes dont il est accusé, on procède à sa condamnation, et on l'abandonne à la partie intéressée : s'il ne confesse pas son crime, l'adverse partie doit payer le prix du sang de l'accusé, et ce prix se détermine selon son rang et sa qualité.

Je dois vous faire remarquer que l'on ne procède contre les meurtriers, qu'à la requête de la partie intéressée ; ainsi, un enfant dont on a tué le père, est en droit de poursuivre l'assassin, ou de composer avec lui, sans que la justice puisse s'y opposer.

Quand

Quand la partie ne veut point composer, et qu'elle a prouvé l'assassinat, le juge détermine le genre de supplice, et remet le criminel entre les mains de sa partie, pour en tirer sang pour sang; en même temps il lui met un poignard à la main. On ne donne rien à la partie intéressée des biens du criminel, qui ont été confisqués, la justice consomme tout; d'où il arrive que les exécutions sont très-rares, les parens du mort aimant mieux composer que de tout perdre : cependant les compositions n'ont pas toujours lieu, car lorsqu'il s'agit d'un enfant qui a maltraité son père, ou sa mère, les juges sont inexorables. S'il est convaincu de les avoir insultés, on lui coupe la langue; et s'il est convaincu de les avoir battus, on lui coupe le bras.

Le roi députe souvent le divan-beghi pour assister aux exécutions, ou nomme un des plus grands seigneurs de la cour pour y tenir sa place. Un Arménien catholique ayant été trouvé dans le chemin où le roi devoit passer avec ses femmes, fut condamné à avoir la tête coupée : le roi députa le Couler-Agasi, qui est la troisième personne de l'État, pour assister à son supplice, et pour lui offrir sa grâce, s'il vouloit renoncer au christianisme et se faire mahométan. Ce généreux confesseur de Jésus-Christ tint ferme, et voyant qu'on différoit de le faire mourir : *Ne vous attendez pas*, dit-il à ce seigneur, avec un courage digne d'un martyr des premiers siècles de l'Église, *que j'aye la lâcheté d'abandonner Jésus-Christ, qui est la vérité même, pour embrasser la secte d'un imposteur.* Sa foi fut récompensée ;

cents de largeur ; les quatre côtés sont bâtis en portiques, de la même structure que les ailes de l'entrée du palais.

Les jeunes seigneurs de Perse s'exercent dans cette place à jouer au mail, à cheval, à jeter la lance et à la ramasser sans quitter l'étrier, et à tirer la flèche par derrière, en fuyant à toute bride, selon l'ancienne coutume des Parthes : ils tirent au blanc de cette manière dans une assiette d'or, que l'on met au bout d'une grande perche qui est dressée au milieu de la place. Le roi, qui voit cet exercice de sa salle d'audience, donne un prix, avec l'assiette d'or, à celui qui la met à bas ; il lui envoie aussi quatre cents écus pour une collation que le roi lui fait l'honneur d'aller prendre chez lui, et tous les seigneurs le vont féliciter sur son adresse, et sur l'honneur que le roi lui a fait.

A l'orient de cette place, vis-à-vis le palais du roi, paroît une mosquée dont le dôme est une pièce très-hardie à cause de sa grande largeur : les dehors de ce dôme sont peints en porcelaines ; il est entouré d'un cordon blanc, large de plus de deux pieds, sur lequel paroissent de gros caractères persans ; la pomme et le croissant qui sont au bout, sont dorés ; son portique est de marbre, enrichi de plusieurs beaux ouvrages.

A l'extrémité de la place, du côté du midi, est la grande mosquée du roi, élevée par Schah-Abas, le dernier des douze imans ou saints de Perse. Le portail de cette mosquée est une pièce digne de l'admiration des plus habiles architectes de l'Europe ;

il est d'une hauteur extraordinaire : le bas est d'un marbre de plusieurs couleurs ; et un cordon de marbre règne dans les portiques et dans le corps de la mosquée : toute la façade est peinte d'azur vernissé ; on y voit des feuillages et des festons dorés en demi-relief : le couronnement du frontispice est d'un plâtre relevé en bosse, marqueté d'or, travaillé d'une manière si délicate, qu'il est difficile qu'on puisse mieux employer le plâtre : la porte est couverte de lames de vermeil doré ; on entre par cette porte dans une cour fort vaste, entourée de galeries dont les colonnes sont de marbre granit ; les chapiteaux, la corniche et la frise de ces galeries sont azurées et dorées. Les Perses y font leurs prières après s'être purifiés dans de grands bassins de marbre qui sont au milieu de cette cour : la mosquée est à droite ; on y entre par une arcade fort élevée, peinte et dorée de la même manière que les galeries : le corps de la mosquée est fort vaste ; elle a un double dôme, de la même structure que celui de la belle mosquée qui est vis-à-vis du palais du roi.

Il y a devant ces dômes, deux minarets couverts d'ouvrages de marqueterie ; ce sont des espèces de petits clochers bâtis de briques, qui sont si hauts et si déliés, qu'on a de la peine à concevoir comment un si petit bâtiment peut soutenir une si grande hauteur : ils ne contiennent qu'un escalier à vis, et si étroit, qu'à peine un homme y peut monter ; le reste fait l'épaisseur de la muraille, qui ne paroît pas plus large au pied qu'à la pointe.

La galerie des musiciens est encore un des beaux

pages ou enfans du sérail le suivent, tous bien montés : le porte-parasol, et celui qui prépare le tabac pour le roi, sont derrière ces pages, pour les leur donner, en cas que le roi veuille s'en servir en chemin : le premier eunuque précède le roi immédiatement; il marche au milieu des valets de pied, qui sont au nombre de douze. Sa majesté permet communément à quelques-uns de ses ministres de l'entretenir dans la route; les autres seigneurs suivent en foule et sans ordre.

Le roi est accompagné de la même manière, quand il va à la chasse; mais quand il y va pour en donner le divertissement à la reine, aux princesses et aux dames du sérail, il prend le devant, escorté de quelques eunuques : on a soin auparavant d'ordonner aux habitans des faubourgs et des environs, de quitter leurs maisons, et de se retirer des lieux par où le roi doit passer avec le sérail. Les carabiniers gardent les avenues à une demi-lieue du passage; les eunuques subalternes observent si la curiosité n'oblige pas ces carabiniers de s'approcher pour regarder, et les eunuques en dignité règlent la marche des dames, qui sont toutes à cheval. On ne fait point de quartier aux hommes et aux garçons qui ont passé sept ans, quand on les surprend dans les rues qui sont gardées : pour les femmes, on leur laisse la liberté d'aller voir cette marche, et c'est d'elles qu'on en apprend l'ordre et les particularités.

Le roi est toujours précédé d'un double équipage, afin qu'il puisse en changer, et que tout soit prêt quand il arrive : ses pavillons et ceux des dames sont

sont grands, riches et éclatans; ils sont d'un beau drap de soie enrichi de broderies d'or et d'argent; ils sont si vastes, qu'il y a au dedans, des bains, des bassins d'eau et des jardins de fleurs portatifs. Les appartemens des dames, sous ces pavillons, sont aussi impénétrables aux yeux des hommes, que les murs du sérail.

Les seigneurs se mettent en marche pour la chasse, dès qu'on leur a donné avis que le roi a pris son logement : le grand visir, les autres ministres et les kans, font la garde, toute la nuit, autour de la tente du roi; ils se relèvent les uns les autres, et à mesure qu'ils arrivent, l'huissier de la chambre crie qu'un tel seigneur, qu'il ne nomme que par la charge dont il est revêtu, est arrivé. Il faut qu'un grand seigneur soit bien malade pour être dispensé de cette garde : les eunuques la font avec la même exactitude, dans le quartier des dames.

Ces seigneurs n'ont guères le temps de reposer, car à peine le jour commence-t-il à paroître, qu'il faut qu'ils battent la campagne pour rassembler le gibier dans l'endroit où le roi leur a dit qu'il conduiroit les dames. Ce sont de véritables amazones, elles savent manier un cheval avec autant d'adresse que les meilleurs écuyers; elles courent le cerf, et le percent de leurs dards avec une dextérité admirable; elles suivent le roi, l'oiseau sur le poing, le lâchent quand le roi le leur ordonne, et courent après, à toute bride, quand il s'écarte : pour le rappeler, elles battent, avec l'extrémité de la bride, un petit tambour qui est à l'arçon de la selle : si l'oiseau attrape

la proie, elles la viennent montrer au roi : si ce sont des grues, le roi en fait tirer les plumes, et les distribue aux dames, qui en font des panaches, qu'elles mettent sur leurs coiffures.

J'omets plusieurs autres particularités, touchant la chasse du roi et celle des seigneurs de sa cour, soit pour éviter les redites, soit pour vous épargner l'inutilité des petits détails.

Chiraz, capitale du Fassislan, ving-neuf degrés, trente minutes de longitude, et trente et un degrés de latitude nord.

Cette ville eut beaucoup de splendeur sous le règne de Kermi-Kan qui y fit sa résidence, et se plut à l'enrichir : depuis elle a été prise d'assaut par Ah-Mourat-Kan, qui la livra au pillage; elle a été soumise ensuite à Jaffer-Kan.

Chiraz est sous le plus beau climat du monde, et située dans une vallée très-vaste et très-fertile, de sept à huit lieues de long sur quatre à cinq de large, et partout entourée de hautes montagnes. La ville a environ deux lieues de circonférence; une muraille de vingt-cinq pieds de hauteur et de dix d'épaisseur, environne toute la ville, et est flanquée de tours rondes, à quatre-vingt pas de distance, les unes des autres : en outre, elle est ceinte d'un fossé sec, de soixante pieds de profondeur et de vingt de largeur. Le gouverneur ou le kan y fait sa résidence, et elle

sert, au besoin, de prison d'État. Différentes mosquées, de fort beaux caravanserails, et des bazars spacieux forment le principal embellissement de Chiraz.

Il n'y a pas de lieu dans l'Univers où les vivres soient plus abondans et meilleurs qu'à Chiraz : son vin est très-renommé dans toute l'Asie, et même en Europe; les Juifs et les Arméniens en font un gros commerce : les moutons acquièrent un fumet exquis dans les pâturages; les bœufs sont gros et forts, mais la nourriture des habitans est la volaille et le mouton. Le prix des comestibles est réglé, nul marchand n'ose en vendre au-dessus de la taxe, dans la crainte d'être condamné à perdre le nez et les oreilles.

Les femmes de Chiraz sont célèbres par leur beauté, elles croient la relever encore en peignant leurs sourcils et leurs cils avec de la poudre d'antimoine.

Une montagne près de Chiraz, produit cette mousse si renommée dans toute l'Asie, pour guérir, en moins de vingt-quatre heures, toutes les ruptures, même celle des os les moins délicats : elle découle du rocher, dans une caverne toujours soigneusement gardée; on la recueille, tous les ans, au mois de septembre, et on n'en tire guères plus de dix onces, lorsqu'elle est le plus abondante : elle est noire, ressemble à la poix, et n'a point d'odeur; l'once, quand on est sûr d'en avoir de la véritable, s'achète jusqu'à mille écus. Les relations des voyageurs constatent son efficacité par nombre d'exemples qui y sont rapportés, et dont les auteurs mêmes des rela-

tions ont été témoins : cette précieuse mousse est toujours comprise dans les présens que les rois de Perse font aux puissances voisines. Ali-Mourac-Kan en envoya environ une once, dans une boîte d'or, à l'impératrice de Russie.

On voit, le long du Tigre, les ruines de l'ancienne Babylone, triste séjour du peuple juif, sous le règne de Nabuchodonosor : ces ruines s'étendent plus loin que la portée de la vue, elles sont immenses et impriment un certain respect. On y voit les débris de la tour de Babel, que d'autres disent être les ruines d'une tour bâtie par les Arabes modernes. Bagdad passe pour être la nouvelle Babylone; cette ville n'est ni plus grande ni plus peuplée qu'Orléans; les maisons des riches habitans sont bâties de briques que l'on a apportées de l'ancienne Babylone; les murs sont faits de la même matière. Bagdad est au confluent du Tigre, du côté de la Chaldée, dans une très-belle situation; la jonction de ce fleuve avec celui de l'Euphrate, se fait à Cornar où les Turcs ont établi une douane : cette ville bien fortifiée est sous la domination du grand seigneur. Le pays paroît gras, et les bords du fleuve agréables, tant à cause de la largeur de son lit, que des palmiers qui croissent sur son rivage : il y a environ quarante ans que les Turcs prirent cette ville sur les Persans. Les pères Capucins y ont une mission; avertis de notre arrivée, ils vinrent nous prendre et nous conduisirent dans leurs maisons. Les missionnaires sont plus tranquilles ici que dans tout autre endroit de la Turquie, les Turcs ont la sage politique de laisser

les choses comme ils les trouvent dans les villes qu'ils soumettent à leur domination.

Il y a douze cents chrétiens à Bagdad, chaque secte a le libre exercice de son culte.

Le commerce de cette ville se fait par les négocians de Mosul et de Bassora; ils y viennent prendre des marchandises de Perse et des Indes, et de là les font transporter dans tout l'empire, et jusqu'en Europe.

Bagdad renferme cinq mosquées; les chrétiens grecs et les catholiques romains y ont deux chapelles à leur usage. Le palais du gouvernement est au-dessus du château et du côté du fleuve; les Persans croient que leur prophète Ali y a demeuré, et cette ville est célèbre par le pélerinage qu'ils y font. On porte à quatre-vingt mille, le nombre des maisons; le tribut annuel que retire le pacha, est évalué à sept millions et plus, de livres de France.

Commerce. On peut évaluer à douze millions, les marchandises qui entrent annuellement dans le golfe persique; les deux tiers y sont apportés par les Anglais; les Maures, les Indiens, les Arméniens et les Arabes fournissent le reste. Les cargaisons de leurs navires consistent en riz, en cire, en coton, en mousselines unies, rayées ou brodées; en épiceries de Ceylan et des Moluques, en grosses toiles blanches et bleues, du Coromandel; en cardamone, en poivre, en bois de Sandal et de Malabar; en étoffes d'or et d'argent, en turbans et en châles; en indigo, en diverses étoffes, en perles, en café moka, en fer, en plomb, et

finesse qu'on retrouve peu chez les autres nations.

Ce qu'on ne peut s'empêcher d'estimer, est ce ton de politesse marquée par leur attention à ne jamais interrompre celui qui parle, pour quelque raison que ce soit.

Cependant ils sont sujets aux accès de colère, vifs, et très-sensibles aux affronts dont ils ne manquent pas de tirer raison sur l'heure : ils sont inexorables sur le prix du sang, que l'on peut nommer la loi du *talion*; elle est établie par le coran. Les Persans, quoique sectateurs de l'islamisme, sont peu scrupuleux sur l'usage du vin, et ils s'y livrent quelquefois avec excès ; ils sont très-querelleurs dans l'ivresse, et les rixes qu'elle occasionne, ont souvent des suites fâcheuses.

En général, les Persans ont de la vivacité, de l'imagination, de l'activité et de l'esprit; mais ils passent pour être les plus grands menteurs de la terre ; trop souvent, ils employent la ruse et la fourberie pour en venir à leurs fins : tout moyen qu'ils croient propre à assurer le succès, leur paroît également bon. (Voyez *le Voyage publié* en 1801).

La tempérance et la frugalité sont des vertus qui sont naturelles aux Persans ; ils ne se nourissent guères que de pilaus, de fruits et de confitures, ou de viande mêlée avec du riz.

Ils aiment la musique, ainsi que les conversations en nombreuse compagnie ; ils ont surtout une passion marquée pour les danses sur la corde, les jeux de bateleurs, et les combats de bêtes sauvages.

Mœurs et coutumes des Persans. Superstitions.

Les Persans croient à l'astrologie; ils tiennent beaucoup aux jours et aux momens heureux et malheureux, aux *dies fasti atque nefasti* des Romains; pour les moindres affaires ils cherchent un moment heureux. On ne peut jamais se mettre en route, sans avoir ouvert un livre de présage, dont chaque chapitre commence par une des lettres de l'alphabet, qu'on regarde comme heureuse ou malheureuse. Si l'on tombe sur une de ces dernières, le voyage est remis à un temps plus opportun. Pour entrer la première fois dans une maison neuve, pour mettre un habit neuf, ou faire des opérations de cette importance, ils préludent toujours par quelques cérémonies superstitieuses et frivoles. Pour leurs mariages, ils ont la même attention; l'on choisit une heure favorable pour signer le contrat, une autre pour les fiançailles : ces précautions sont regardées comme indispensables pour le bonheur des jeunes époux. Les personnes qui vivent dans l'aisance, chargent un astronome de tirer l'horoscope de leurs enfans, au moment de leur naissance.

Ils ont des talismans qui sont ordinairement des passages du coran, ou des sentences d'Aly, écrites sur des parchemins, ou gravées sur une lame d'argent; ils se l'attachent au bras ou à d'autres parties du corps : les grands les font graver sur des rubis ou sur d'autres pierres précieuses. Les femmes de

Leur seconde prière se nomme *namâz sehher* ou la prière du midi; elle doit être faite avant que le soleil ne commence à décliner. Leur dîner ou *tchâcht* suit cette prière; il consiste en fromage, lait, beurre, pain et fruits de différentes espèces; à ce repas ils ne mangent pas de viande.

La troisième prière se nomme *namâz, a'sser* ou la prière de l'après-midi; on la dit vers quatre heures.

La quatrième prière est le *namâz châm* (prière du soir), elle se fait après le coucher du soleil. Quand elle est finie, les Persans font leur *châmy* (ou souper), qui est leur repas principal; il consiste ordinairement en un pilau, arrosé d'un excellent coulis, et très-relevé avec différentes épices: quelquefois ils mangent du rôti (1). Quand le souper est prêt, un domestique vient vous avertir, et vous présente en même temps une aiguière et de l'eau; les convives se lavent les mains et n'oublient jamais de faire cet acte de propreté, tant avant qu'après le repas. Ils mangent vîte et avec leurs doigts, car ils ne connoissent pas même l'usage des couteaux et des fourchettes: on leur présente ensuite des sorbets de différentes espèces, et le repas se termine par un dessert de fruits délicieux. Le souper fini, la famille assise forme un cercle; on s'amuse à raconter des histoires, et l'on joue à différens jeux.

(1) Ce mets se nomme *kébâb;* c'est de la viande, ordinairement du mouton grillé et accommodé avec des oignons, des œufs, des épices, etc.

La cinquième prière se nomme *namâz akhir* (dernière prière), quelquefois aussi, *namâz chef* (prière de la nuit), on la récite une heure après le souper.

Les Persans, dans les ablutions qui précèdent toujours leurs prières, se lavent la barbe et le visage avec la main droite seulement, et les Turcs se lavent avec les deux mains et se frottent le pied. Le tapis sur lequel ils prient, et que l'on nomme le lieu de la prière, est tourné, autant qu'ils le peuvent, vers le côté du temple de la Mecque.

Le Nouroux, fête mahométane.

« Cette fête se célèbre tous les ans, le 10 de la » lune de mai. Dès le matin, toute la ville est en ru- » meur, et les habitans de la campagne y arrivent » de toutes parts, pour honorer la fête : toutes les » rues sont pleines de monde; les fenêtres et les toits » ne présentent pas un spectacle peu agréable, par » une quantité de femmes et d'enfans dont ils sont » remplis. La cérémonie commence par une marche » confuse de toutes sortes de gens qui rendent étroites » les plus grandes rues; tout ce monde suit une » espèce de bière couverte des plus riches étoffes, » parsemée de fleurs, et environnée de cassolettes » et de parfums : cette bière avance lentement, » portée sur les épaules de six hommes nus; mais

l'épouse qu'ils destinent à leur fils, ils assemblent leurs amis, et se rendent à la maison du père dont ils doivent demander la fille : on commence par exposer le sujet de la visite, et si le père et la mère de la fille agréent la proposition, ils font apporter des confitures, qu'on mange en signe d'accord, ensuite la compagnie se sépare. Quelques jours après, les femmes de la famille du jeune homme s'assemblent chez la future, et là, on dresse les articles du contrat de mariage; on promet, de la part de l'époux, les présens ordinaires. S'il a une fortune médiocre, il donne deux beaux habits complets, une bague, un miroir, une petite somme en argent comptant, d'environ dix ou douze tomans (1). Cette somme se nomme *mehir* ou *kâwyn*, part du mariage; elle est particulièrement destinée à la subsistance de la femme, en cas de divorce : on donne en outre, tout le mobilier nécessaire, tels que les tapis, les nattes, les couches, la batterie de cuisine, etc.; ensuite on passe le contrat en présence du qâdhy (2), ou de l'âkhend (3), en l'absence du premier. Les Persans appellent cet écrit *a'qed-bendy*, contrat qui lie. Le père de la mariée y énonce que tel jour, telle année, il a donné sa fille en mariage au fils d'un tel (ici on place le nom du futur et celui de son père). Celui-ci fait, de son côté, l'énumération des présens

(1) Cinq ou six cents livres.

(2) Qâdhy, que les Persans prononcent, quelquefois, qâsy, est le juge civil.

(3) Le prêtre.

offerts

offerts à la future, au nom de son fils, et stipule la somme donnée comme *mehir* ou *hâwyn*. Le contrat est signé et scellé par les deux parties, par le qâdhy, le molla, et déposé entre les mains du père de la mariée, qui s'en sert, en cas de divorce, pour exiger l'entière exécution des articles; car un mari qui veut renoncer à sa femme, est obligé de remplir très-exactement tous les engagemens qu'il a pris dans le contrat de mariage.

Après toutes ces formalités, le mariage est conclu suivant les loix musulmanes. Je ne dois pas oublier de remarquer, qu'en Perse, les filles n'apportent jamais de dot, comme en Europe et dans plusieurs endroits de l'Orient; il ne me reste qu'à décrire la cérémonie nuptiale: voici de quelle manière elle se célèbre, deux ou trois jours après la signature du contrat.

La nuit qui précède les noces, les amis et les parens de la mariée s'assemblent chez elle avec des musiciens, des danseuses, et tout l'appareil de l'allégresse.

On appelle cette nuit *cheb-hhinnê-bendy*, nuit où les mains et les pieds de la mariée sont liés et teints avec l'hhinnê (1): avant la cérémonie, le mari en

(1) L'*hinné* est un arbre très-connu en Orient; on le nomme aussi *al-hinné*, en y joignant l'article arabe: son excellente odeur le fait rechercher; ses fleurs sont blanches et musquées; ses feuilles servent à teindre les cheveux en roux, et les ongles en rouge, coquetterie commune à toutes les Orientales. Il n'est pas étonnant que, dans des contrées où le brun est la couleur universelle,

envoie une grande quantité chez sa future. Lorsque le jour où l'on doit lui teindre les ongles et les cheveux est arrivé, on commence par la conduire au bain; au sortir de l'eau, on la reporte chez elle; on lui teint les pieds et les mains, et on lui peint ensuite les sourcils et le front avec de la poudre d'antimoine nommée *ssurmâ*. Après cette cérémonie, on envoie le reste de l'herbe au fiancé; ses amis s'en servent pour faire sur lui la même opération. La nuit du mariage étant enfin arrivée, les amis des deux parties contractantes se réunissent chez la mariée pour la conduire chez son époux: ils sont accompagnés de danseurs, de joueurs d'instrumens, de chanteurs, de danseuses, et tous revêtus de leurs plus beaux habits: les femmes ont un voile de soie rouge. Les présens donnés par le futur sont placés sur des brancards couverts de soie rouge, que des hommes portent sur leurs épaules. Après s'être fait attendre quelque temps, la jeune personne sort, couverte, de la tête aux pieds, d'un voile de soie rouge ou de mousseline peinte: on lui présente, de la part de son époux, un cheval sur lequel elle monte; ensuite une de ses femmes tient devant elle un grand miroir pendant toute la marche, pour l'avertir qu'elle se voit vierge pour la dernière fois,

---

une chevelure rousse passe pour le plus bel ornement possible, et qu'on soit d'autant plus curieux de se le procurer par l'artifice, que la nature en est plus avare. Je ne devine pas aussi aisément les motifs de coquetterie, qui portent les femmes de l'Asie à se rougir les ongles.

et qu'elle va maintenant avoir les peines et les soins du ménage.

Voici l'ordre de ce cortége :

1°. La musique et les danseuses.

2°. Les présens portés par des hommes, sur des brancards.

3°. Les parens et les amis du marié, poussant de grands cris et faisant beaucoup de bruit.

4°. Derrière eux, marche la future, montée sur le cheval qui lui a été envoyé ; elle est environnée de ses amies et de ses parens, un d'entre eux conduit le cheval par la bride.

5°. Plusieurs cavaliers ferment la marche.

Tout ce cortége arrivé à la porte du fiancé, est reçu par son père et sa mère, et de là, conduit dans l'intérieur de la maison : l'on monte à l'appartement du jeune homme, et la fiancée y entre. Celui-ci, retiré au fond de la chambre, lui fait une profonde inclination, et bientôt s'approche d'elle, la prend dans ses bras et l'embrasse : ils se retirent dans une chambre particulière, et quand ils reviennent trouver la compagnie, leur présence cause la plus grande alégresse. On s'assied pour souper dans des appartemens séparés ; les hommes mangent avec le nouveau marié dans une chambre, les femmes avec son épouse dans une autre : il est absolument contre l'usage que, dans cette circonstance, les femmes mangent avec les hommes. Le souper de la noce se prolonge bien avant dans la nuit, d'une manière très-amusante et très-joyeuse : les noces, en Perse, durent ordinairement huit et dix jours.

Un homme mécontent de sa femme peut demander le divorce; les loix musulmanes lui laissent toujours la liberté de la renvoyer, pourvu qu'il lui donne tout ce qu'il a promis en se mariant, et il redemande le contrat de mariage à ses parens. La cérémonie du divorce se nomme *thélâq* chez les Persans : on peut reprendre trois fois une femme avec laquelle on a fait trois divorces en règle; mais, à chaque fois, il faut renouveler le contrat, et après ces trois divorces, on est obligé d'y renoncer. J'ai entendu raconter qu'il falloit qu'une femme fût épousée et répudiée par un autre homme, qu'il ait même couché avec elle, pour avoir la permission de retourner avec son premier époux; mais je n'ai rien vu en Perse qui ressemblât à cette coutume, et toutes mes recherches n'ont pu m'en procurer un seul exemple. Il arrive bien rarement qu'un homme qui a fait divorce avec sa femme, soit tenté de la reprendre; une pareille conduite attire immanquablement le mépris des voisins. Quant au nombre des femmes, quoique la loi musulmane permette d'en avoir autant que l'on peut en nourrir (1), cependant les Persans ont une estime particulière pour celui qui s'attache à une seule.

Les accords se font en Perse, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'Orient, entre les familles, long-temps avant que les époux ne soient nubiles.

(1) Ceci est vrai pour les concubines, mais non pas pour les femmes légitimes; la loi ne permet pas d'en avoir plus de quatre. Vide *al-qoran*, Surat. 4.

Quoique la consommation n'ait lieu que plusieurs années après, la fiancée ne peut obtenir le divorce ou la cassation de son mariage, que du consentement de son époux, ou bien en payant une amende considérable : l'homme est soumis à la même loi.

Une veuve, en Perse, est obligée d'attendre quatre mois après la mort de son époux, pour en prendre un autre : les loix ne permettent pas à une femme légitime de se remarier avant ce temps; mais une concubine, dont l'entreteneur vient à mourir, peut en prendre un autre quand il lui plaît.

La nomination des nouveaux nés, en Perse, exige une cérémonie que nous allons décrire.

Le troisième ou le quatrième jour après la naissance de l'enfant, les amis et les parens de la femme se rassemblent chez elle avec beaucoup de musiciens et de danseuses, loués pour cette fête. Après un concert et une danse, qui durent quelque temps, le molla ou prêtre entre, prend l'enfant dans ses bras, et demande à la mère quel nom elle veut lui donner. D'après la réponse de celle-ci, il se met à faire une courte prière, applique ensuite sa bouche sur l'oreille de l'enfant, et lui recommande distinctement, par trois fois, d'être obéissant envers son père et sa mère, de respecter le coran et le prophète, de s'abstenir de ce qui est défendu, de faire le bien et de pratiquer la vertu. Après avoir répété la profession de foi musulmane (1), il le rend à sa mère :

(1) La voici : « Je confesse qu'il n'y a de Dieu que

en croissant, d'autres fois en rose ou en tulipe, et en d'autres figures de fleurs qu'elles imitent, en assujettissant leurs cheveux sur la tête, par le moyen des boucles d'or, garnies de diamans. Plus communément, elles divisent leurs cheveux en tresses pendantes sur leurs épaules ; elles y attachent de petites plaques d'or légères et des pierreries : c'est un art que de savoir alors faire certains mouvemens de tête, qui fassent paroître la beauté et le brillant de leur chevelure.

Elles se percent une des narines, et y portent un anneau d'or, où est enchâssé quelque gros diamant ; Leurs oreilles sont aussi percées tout au tour, de plusieurs trous, pour y attacher autant de pierreries en demi-cercle : leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues sont quelquefois d'un prix inestimable.

Leur taille est ordinairement belle, et leur air gracieux : il y en a qui ont le teint presque blanc, mais, pour l'ordinaire, il est olivâtre. Celles qui sont curieuses de rehausser leur beauté, se fardent avec de l'eau de safran sauvage : elles font aussi une composition qu'elles appellent *Sourma*, qui est extrêmement noire ; elles en mettent un trait autour des yeux ; elles se peignent les bouts des ongles d'un beau rouge, qu'elles expriment de la feuille d'un arbrisseau, et elles ont toujours à la main quelque fleur, quelque fruit, ou un petit flacon d'eau de senteur.

Il n'y a de tapisserie dans leurs chambres, que celle sur laquelle on marche ; elles sont ornées de grands miroirs, de canapés, et d'enfoncemens dans les murailles, en forme de niches, où elles rangent

Mœurs et coutumes des Mahométanes.

Les dames mahométanes de l'empire persan, ont des mœurs et des coutumes tout-à-fait différentes de celles des dames indiennes.

Les femmes de condition ne paroissent jamais aux yeux du public : quand elles ont permission de sortir de la maison, elles sont toujours dans des carrosses fermés, ou sur des chameaux, enveloppées d'une cape, ou dans des palanquins ronds et couverts ; des eunuques et des cavaliers armés les accompagnent : dans la maison même elles gardent sur la tête un voile d'une gaze fine ; elles ne peuvent le lever qu'en présence de leur époux, de leurs enfans, de leur père, de leur mère; et de leurs amies particulières.

Leurs habits sont d'étoffes de soie et d'or, et les couvrent entièrement ; le corps de l'habit par devant, s'attache jusqu'à la ceinture, avec des rubans, au bout desquels est suspendu un gland d'or ou une perle : ils sont étroits vers la ceinture, et plissés pour relever la taille : la jupe qui descend jusqu'au talon n'est point séparée du corps de l'habit. Elles se servent de souliers plats couverts d'écarlate, avec quelques fleurs d'or en broderie : elles les quittent aisément, et toujours lorsqu'elles entrent dans les appartemens qui sont couverts de beaux tapis.

Elles sont coiffées en cheveux, d'une manière fort variée, tantôt en pyramide, tantôt en triangle ou

rang est composé d'autant de femmes qu'on en veut : ce mariage appelé *Neka*, se fait avec moins de cérémonie que les deux précédens. 4°. Pour la quatrième espèce de mariage, il suffit qu'on achète une fille, ou qu'on s'en rende le maître dans la guerre qui se fait assez souvent entre les Gentils.

Toutes ces femmes doivent être, ou mieux ou moins bien logées, entretenues, chéries et parées, à porportion de leur rang; mais rien n'est plus ordinaire que de voir des femmes d'un ordre inférieur, enlever auprès du mari le rang et les droits de la Begoum même.

Quand ces femmes remarquent entre elles des préférences, on ne sauroit dire à quelles jalousies elles se livrent, quels sont leurs chagrins, leurs querelles, leurs divisions, leurs haines : aussi chacune met-elle en usage tout ce qu'elle peut imaginer pour plaire à son époux, et pour l'emporter sur ses rivales. La honte et le désespoir de n'y pouvoir réussir, les font quelquefois recourir aux prestiges, aux sortiléges et aux enchantemens diaboliques. D'autres fois elles s'en prennent à elles-mêmes, et se font mourir par le poison, ou bien elles empoisonnent secrétement leurs rivales : quelquefois même, elles éclatent sans aucun ménagement.

Une Begoum, femme d'un nabab, dans une ville de Maduré où j'ai été, voyant que son époux n'avoit de tendresse que pour une de ses esclaves, Géorgienne, d'une grande beauté, elle en fit de fréquentes plaintes; mais le nabab qui aimoit passionnément cette jeune esclave, fit peu de cas des remontrances

de la Begoum. Cette femme, que la jalousie transportoit de fureur, résolut de s'en venger d'une manière aussi étrange qu'elle étoit cruelle : un jour que le nabab étoit allé à la chasse, elle fit attacher la jeune Géorgienne par un de ses eunuques, et lui fit couper les deux mamelles avec un sabre. Le nabab revenant de la chasse, elle lui fit offrir dans un bassin les deux mamelles de l'esclave chérie, avec ce compliment : Voilà le présent que vous fait la Begoum.

Quoique, en général, les maris soient maîtres absolus de renvoyer leurs femmes quand il leur plaît, de les châtier, ou même de les tuer pour certaines fautes, il ne faut pas croire qu'ils usent facilement de ce pouvoir envers leur Begoum; les égards dus aux familles illustres de ces Begoums les retiennent.

Se marier, chez les mahométans, c'est, à proprement parler, acheter une fille. Un homme qui veut se marier, convient d'une somme qu'il donne, non pas aux parens de la fille, mais à la fille même : cette somme devient sa dot, et le mari ne peut pas en disposer. Le prétendant, accompagné de ses parens et de ses amis, en palanquin ou à cheval, et suivi d'une troupe de joueurs d'instrumens, va, aux flambeaux, chercher son épouse : il la rencontre à moitié chemin, avec un pareil cortége du côté de la fille, et surtout de beaucoup de femmes, parentes et amies, en palanquins couverts. Lorsqu'ils sont arrivés chez l'époux, le cazi, prêtre de la loi, ou le moulah, son délégué, lit, en présence de tout le monde, le contrat de mariage : après cette lecture, il ordonne à

une dame apostée derrière la fille, de lui lever le voile de dessus la tête; le prétendant, qui est vis-à-vis, voit sa future épouse pour la première fois : on lui remet le voile, et le cazi demande au prétendant s'il est content de la fille qu'il vient de voir. L'époux ayant répondu qu'elle lui agrée, toutes les femmes vont, avec la jeune mariée, se réjouir dans un appartement où l'on a préparé un magnifique festin, et les hommes vont dans un autre. S'il arrive, dans la suite, que le mari dégoûté renvoie son épouse, il est obligé de lui donner la somme stipulée dans le contrat de mariage.

Les mahométans riches et de qualité, se font une gloire brutale d'avoir dans leur sérail, quantité de femmes, à l'exemple de leur faux prophète; il y en a qui en ont cinquante, quatre-vingt, cent. Ils se les donnent quelquefois, ou ils les changent pour d'autres : on en amène beaucoup de Circassie, de la Géorgie et de l'Abyssinie, pour les vendre, et elles coûtent cher.

Les maris ne mangent jamais avec leurs femmes, à la réserve de quelques petites collations qu'ils font ensemble, par manière de divertissement. Les enfans qui naissent de la première femme, quoique fort supérieurs aux autres, ne sont pas les seuls héritiers; on les marie fort jeunes : jusqu'à l'âge de sept ans, ils demeurent dans le sérail, entre les mains de leurs gouvernantes. Les filles ont pareillement des gouvernantes, mais elles demeurent jusqu'à leur mariage, dans l'appartement de leurs mères.

Dans l'éducation qu'on donne aux jeunes filles, il

n'entre ni chant, ni musique, ni instrumens, ni danse, cela est réservé aux courtisanes : on ne peut comprendre ici qu'une fille puisse danser en présence des hommes. Les manières d'Europe, sur cet article et sur quelques autres, scandalisent fort les dames mahométanes : c'est inutilement qu'on voudroit les justifier ; il seroit plutôt à souhaiter qu'elles les ignorassent. On élève les jeunes filles de qualité à marcher avec grâce et posément, à bien se tenir ou droites ou assises, à parler poliment et avec esprit, à coudre, à broder, et à s'habiller avec une certaine élégance : on ne leur enseigne point à écrire, mais seulement à lire, afin qu'elles ayent la consolation de lire dans l'alcoran, où elles ne comprennent rien.

Dans les maisons bien réglées, et où l'on se pique de dévotion, toutes les femmes, ainsi que les hommes, savent par cœur, les prières en langue arabe ; elles ne manquent point de s'assembler, à certaines heures du jour, dans une salle destinée à la prière, car elles ne vont jamais à la mosquée publique : avant leur prière, elles se lavent entièrement dans le bain, ou du moins elles se lavent le visage, la bouche, les pieds et les mains, jusqu'aux coudes ; elles ont des habits particuliers pour la prière, et de couleur blanche. La propreté du lieu, des habits et de la personne, sont des conditions essentielles à la bonne prière, pendant laquelle on ne doit ni cracher ni tousser. Certaines parties de la prière se récitent ensemble et à haute voix : la posture du corps varie ; elles sont tantôt droites, tantôt assises ou

prosternées sur des tapis; elles lèvent les mains au ciel à certains versets; à d'autres, elles les portent sur la tête, sur les yeux, sur les oreilles, sur la poitrine, sur les genoux : il y a pour tout cela, des rubriques, qu'on observe scrupuleusement. Rien n'est comparable à la modestie et au recueillement de ces dames, quand elles prient.

Pour récompense de leurs vertus, elles espèrent le paradis, tel que Mahomet le dépeint à ses Arabes grossiers et ignorans : les vieilles et les laides, disoit ce prophète, n'y entreront jamais. Ses disciples surpris, lui en demandèrent la raison : C'est, leur répondit-il, parce que les vieilles et les laides deviendront alors jeunes et belles. C'est cette espèce de bon mot qu'elles répètent souvent en riant, et avec une douce confiance d'en éprouver la vérité.

Elles jeûnent rigoureusement pendant une lune, chaque année, et alors elles ne mangent ni ne boivent rien de toute la journée; ce n'est que la nuit qu'elles prennent leur repas. Elles ont une espèce de chapelet composé de cent grains; elles le parcourent, en disant sur chaque grain une des perfections divines, par exemple : tout-puissant, créateur, miséricordieux, etc.; elles font des promesses et des vœux pour obtenir ce qu'elles désirent. Leurs vœux s'adressent, d'ordinaire, à quelques saints ou saintes, qu'elles reconnoissent dans leur système de religion, et qu'elles supposent déjà habiter les jardins délicieux du paradis; elles les revèrent, et conservent leurs reliques avec respect. Dans leurs invocations, soit à Dieu, soit aux saints ou aux saintes, elles tournent

tournent toujours le visage du côté de la Mecque. Elles ne sont point dans l'usage d'avoir des figures ou des images de ces saints ou saintes; cependant elles voient volontiers l'image de la sainte Vierge : elles lui font d'abord la révérence, l'appellent *Bibi Miriam*, Dame Marie très-chaste, qui a eu Jésus pour fils, et elles racontent en son honneur une infinité d'histoires apocryphes.

Quand les femmes ont perdu leur mari, elles sont entretenues par le fils aîné du défunt, dans des appartemens séparés, qu'on nomme vieux sérail. Elles passent le reste de leurs jours dans une triste viduité : il n'est plus pour elles, ni parfums, ni ornemens, ni jeux, ni amusemens, comme elles en avoient auparavant pour se distraire et pour se divertir; le soin même du ménage n'est plus de leur ressort. Elles peuvent pourtant se remarier, du consentement du fils aîné de la famille, du pouvoir de qui elles dépendent..

MISSION DE LA CRIMÉE.

INTRODUCTION.

La Crimée, après avoir subi un grand nombre de révolutions politiques, étoit restée sous la protection de la Porte jusqu'en 1774. Catherine II, impératrice des Russies, en reconnoissant l'indépendance du kan, par la paix de Koul-

chou-Kainardji, acquit à son empire quelques places frontières, pour le défendre contre les incursions des Tartares. Quelques années après, en 1783, toute la presqu'île fut réunie à la Russie; elle forme, avec la partie orientale du pays des Nogais, ou les Steppes de la Crimée, le gouvernement de la Tauride.

La grande population de cette presqu'île où l'on trouvoit, outre les Grecs et les Arméniens, des Turcs et des Juifs, etc., avoit beaucoup diminué sous le règne orageux du dernier kan.

Les Arméniens, pour la plus grande partie, se soumirent, de leur plein gré, à l'empire de Russie, en 1779, et s'établirent dans le gouvernement de Catherinoslaw.

A l'entrée des troupes russes, en 1783, les Tartares, surtout les muzzes ou nobles Tartares, s'enfuirent en si grand nombre dans l'Alkasie et chez les Osmans, que la population de la Crimée fut réduite, d'un million, à cinquante mille individus.

Les Russes ont tenté d'y attirer les étrangers et d'y former des colonies; mais leur tentative est restée presque sans succès : on y a mené des Kosaques, des Kalmouks et autres gens semblables; quelques Allemands s'y établirent.

La presqu'île de la Tauride égale à peu près la Morée : la Nogai orientale, ou le terrain entre Niéper, la rivière de Berda et la mer d'Azof, qui forme comme le vestibule de la presqu'île, est d'une étendue un peu plus grande; on donne à tout le gouvernement, deux mille huit cent quarante-neuf lieues carrées. La population est évaluée, par les au-

teurs russes, à cent cinquante mille hommes qui, presque tous, demeurent dans la partie méridionale de la presqu'île.

On distingue entre les villes de la Crimée, Symféropal et Bachaserai : la première est chef-lieu du gouvernement dont la population n'excède pas dix-sept à dix-huit mille habitans : l'autre étoit autrefois la résidence des kans; elle renferme environ cinq mille Tartares.

On fait à Bachaserai un grand commerce de lames d'épées, de sabres et de couteaux : plusieurs de ces lames sont aussi bien finies que celles de Damas. Ne pourroit-on pas soupçonner que cette belle manufacture, dont parle ici Miladi-Craven, a emigré avec les Tartares?

Entre les deux villes dont nous venons de parler, on trouve une contrée montagneuse, bien digne d'attirer les regards des voyageurs : la nature semble avoir pris plaisir à varier les formes des rochers; les uns sont arrondis comme une boule; d'autres sont triangulaires ou carrés; plusieurs ressemblent à des tours : il en est qui offrent l'image des vieilles ruines, ou qui sont coupés à pic, et qui représentent de hautes murailles, dont on considère l'imposante élévation avec plaisir et un respectueux silence. Au milieu de cette contrée sauvage, on trouve le *Fort des Juifs*, petit village assis sur la pointe de ce rocher, où il domine tout ce qui l'avoisine, à une hauteur de plusieurs centaines de pieds. Si élevée que soit la position de ce village, on y rencontre néanmoins des sources, des ruisseaux et des puits,

remarque parmi eux des traits sublimes de douceur et de générosité ; une noble simplicité vraiment patriarchale, et un grand empressement à exercer l'hospitalité. Les particuliers aisés ont à côté de leurs maisons, un bâtiment destiné à recevoir les voyageurs.

Si l'on en croit à la relation d'un voyageur, il y a encore à Bachaserai un couvent de religieuses tartares ; elles sont revêtues d'une robe de grosse flanelle blanche, avec un voile de toile de la même couleur, sur la tête, qui leur couvre une grande partie de la taille, et auquel on a laissé deux petites ouvertures pour pouvoir se conduire. Cet habillement ressemble fort à ceux que les pénitens blancs portoient dans quelques villes de France, aux jours des grandes fêtes.

Lettre du père Stéphan.

NOTRE mission à Bachaserai, capitale de la Crimée de Tartarie, doit son établissement à M. le marquis de Feriol, ambassadeur à la Porte ottomane.

La Crimée de Tartarie est une province particulière, gouvernée sous les ordres du grand-seigneur par un principal officier, qui prend le titre de *padicha*, c'est-à-dire, empereur ou roi ; on le nomme communément dans le pays, le *kan* des Tartares.

Le grand-seigneur dispose de cette place importante ; mais en vertu d'un ancien privilége de la

Crimée, il est obligé, pour la remplir, de faire choix d'un sujet tiré d'une ancienne famille de cette province, laquelle s'appelle *Guiray*. Cette famille croit qu'elle est, dans son origine, une famille royale; ceux qui en sont, portent tous le nom de Guiray, et, avec ce nom, dont ils sont jaloux, ils prétendent avoir autant de droit que le kan des Tartares, de se faire appeller *padicha*, c'est-à-dire empereur : ce titre, dont ils se glorifient, ne les rend pas plus riches. J'en ai vu plusieurs d'entre eux, qui menoient une vie misérable; ils font tous la cour au grand visir, dans l'espérance de pouvoir obtenir, par son moyen, la dignité de kan des tartares. Celui qui a été assez heureux pour y parvenir, ne peut pas s'assurer de se la conserver au delà de cinq ou six ans; il la perd même quelquefois plutôt, car le grand-seigneur, qui a toujours droit de le révoquer, quand bon lui semble, use de son droit, lorsque le kan y pense le moins, soit pour tenir toujours les Guirays en respect, et sous sa dépendance, soit pour empêcher qu'ils ne se rendent trop riches, et par conséquent trop puissans.

Mais cette précaution, loin de modérer l'avidité des kans, l'augmente; car celui qui est en place, et qui sait combien peu doit durer son règne, se hâte d'employer son industrie, pour remplir promptement ses coffres : il est vrai qu'il faut qu'il le fasse secrétement, et sans faire crier contre lui, car alors, il a non-seulement à craindre le grand-seigneur, mais encore la plus noble et la plus puissante famille de toute la Crimée; on la nomme la famille

des *Chirins*. Ces Chirins sont en possession d'être les dépositaires des loix du pays, les protecteurs des peuples contre les vexations trop ordinaires des kans, et des autres officiers du grand-seigneur. Ils s'élisent un chef, auquel ils obéissent fidèlement; ce chef s'appelle *chirenbey*, c'est-à-dire, chef des Chirins; il a son conseil, qui décide de tous les différends qui naissent entre les Chirins, et il ne leur est pas permis de s'adresser à un autre tribunal.

Si le kan cite devant lui un Chirin, il ne le fait que du consentement du chirinbey, et celui-ci se trouve en personne chez le kan, pour être témoin de tout ce qu'il fait. Si l'on doit y traiter de quelque affaire importante, qui regarde les intérêts de la Crimée, on y appelle les principaux d'entre les Chirins; ils ont souvent arrêté les entreprises du kan, et même du grand-seigneur.

Cette famille s'est rendue si accréditée, que, lorsqu'elle est mécontente du gouvernement du kan, elle demande à la Porte sa déposition, et elle s'est mise en possession de ne recevoir pour son successeur, que le sujet qui lui plaît.

Ce cas vient d'arriver, et nous a causé bien des alarmes.

Les Chirins fatigués des vexations du kan et de ses officiers, s'en étoient souvent plaints inutilement. Le chirinbey, de son côté, ne cessoit pas d'en parler bien haut au kan même, pour l'obliger à changer de conduite; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur lui et ses officiers, et que ses plaintes au contraire, ne servoient qu'à augmenter les mauvais

traitemens qu'on faisoit aux Chirins, il prit la résolution d'aller à Constantinople, pour y porter au grand visir les cris de toute la Crimée contre le kan et ses officiers, et pour demander sa révocation.

Le kan étoit une des créatures du grand visir; lorsque le chirinbey se présenta devant lui, il reçut très-froidement ses plaintes. En vain, le chirinbey voulut-il les porter au trône du grand-seigneur; chaque jour on avoit un nouveau prétexte pour le remettre au lendemain: tant de remises et de difficultés lui persuadèrent qu'on ne vouloit pas l'écouter, et encore moins le satisfaire.

Si tôt qu'il fut de retour en sa province, il donna ordre aux plus nobles et aux plus vaillans d'entre les Chirins de prendre les armes, et les fit jurer par Mahomet, qu'ils ne les mettroient bas, qu'après avoir chassé leur kan de toute la Tartarie.

Le kan fut bientôt averti de cette insurrection à laquelle il ne s'attendoit pas; ne pouvant résister à des forces supérieures, il prit la fuite et se rendit à la Porte ottomane.

Le grand visir le reçut favorablement; et après l'avoir entendu, il entreprit sa défense, et lui procura une audience du grand-seigneur.

Dans cette audience, il se plaignit si vivement de l'esprit de révolte qui animoit continuellement les Chirins et leur chef, et il exagéra tellement ce qui venoit de lui arriver, au mépris de l'autorité suprême du grand-seigneur, que ce prince, jaloux depuis long-temps, de l'indépendance que la noblesse chirine s'efforçoit d'usurper, à la faveur de leurs prétendus

priviléges, prit à l'instant la résolution de détruire cette famille, et d'achever de subjuguer absolument toute la petite Tartarie.

Pour en venir à l'exécution, et sans bruit, il fit savoir aux Chirins et au chirinbey, qu'il vouloit bien consentir à leur demande, et leur donner un nouveau kan.

Sa hautesse fit choix, pour remplir cette place, du beau-frère du chef des Chirins, qui se nomme *Bengli Guiray*, seigneur qu'il connoissoit propre à exécuter ses ordres, et qu'il jugea devoir être agréable aux Chirins, parce qu'il avoit épousé la propre sœur de leur chirinbey. Le grand-seigneur, après l'avoir secrétement instruit de ses intentions, le fit partir incessamment pour aller prendre possession de son gouvernement. A son arrivée, les deux beaux-frères se donnèrent de grandes et de mutuelles marques d'amitié; chacun paroissoit content, et la Crimée commençoit à jouir de la tranquillité qu'elle avoit perdue depuis quelque temps. Six mois se passèrent, les deux beaux-frères vivant en apparence en très-bonne intelligence : le chirinbey y alloit de bonne foi; mais le kan n'y alloit pas de même, car, pour préparer l'exécution des ordres qu'il avoit reçus, en secret, du grand-seigneur et de son visir, il commença par s'assurer de quelques émissaires Chirins, parmi lesquels il savoit qu'il y avoit des mécontens : il se les attacha par intérêt, et s'en servit pour inspirer au peuple, toujours disposé à la révolte, des défiances de leur chirinbey. Ces émissaires murmuroient contre son gouvernement; ils se plaignoient

qu'il abusoit de son crédit et de son alliance avec le kan, au préjudice des intérêts particuliers des Chirins; qu'il se prévaloit de cette alliance, pour usurper trop d'autorité sur eux; qu'il défendoit foiblement les petits contre les vexations des officiers publics, et qu'il s'enrichissoit de leurs dépouilles.

Sur ces plaintes, le kan fit prier son beau-frère de le venir voir; mais celui-ci, qui avoit déjà commencé à s'apercevoir que son beau-frère n'agissoit pas d'aussi bonne foi qu'il l'avoit cru, ne jugea pas à propos de faire cette visite, dont il avoit sujet de craindre les suites. Le kan prit de là occasion de se fâcher contre le chirinbey, et résolut de le faire venir chez lui de force.

La garde qui le devoit arrêter, vint incontinent instruire le kan de la fuite du chirinbey. Le kan fit courir après lui; mais avec ordre qu'on le laissât aller où il voudroit, si tôt qu'il seroit sorti de la Crimée, car son dessein étoit qu'on dît dans le public, que le chirinbey s'étoit lui-même banni de son pays.

Tout fut ainsi exécuté. Nous avons appris depuis ce temps là, qu'il étoit allé en Circassie, pour se retirer ensuite dans le pays d'Aberas.

Je vous laisse à penser, mon révérend père, quelle fut dans cette conjoncture la terreur de nos catholiques, et notre crainte pour notre mission. Nous perdions la protection que le chirinbey nous donnoit, et nous nous croyions continuellement exposés à voir notre chapelle et notre maison pillées, et

pour aller en Pologne, et dans d'autres royaumes, mettre leurs biens et leur vie en sûreté.

Le kan est venu à bout de ses projets, par la ruine entière de la famille si nombreuse et si puissante des Chirins : il la déclara en état de révolte contre le grand-seigneur ; il fit trancher la tête aux uns, bannit les autres, et confisqua leurs biens. Ce qui reste est si misérable, qu'il est hors d'état de donner de l'inquiétude à la Porte.

Lettre d'un missionnaire à M. le marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères, en 1713.

Vous savez, monseigneur, les lettres pleines d'ardeur et de christianisme, que M. de Ferrand, ambassadeur à la Porte ottomane, vous écrivit sur le projet d'établir une mission dans la Crimée : il en écrivit aussi de très-pressantes au kan des Tartares, son ancien ami, auxquelles il joignit de riches présens; et m'ayant pourvu abondamment de tout ce qu'il crut nécessaire à mon voyage, il me mit en état de partir incessamment.

Je m'embarquai le 19 août de la même année, en la compagnie du sieur Ferrand.

Nous fîmes assez vîte, les deux cents lieues que l'on compte de Constantinople à la Crimée : le trajet seroit moins long, si l'on parcouroit le canal en droiture ; mais il faut employer beaucoup de temps à chercher les bouches du Danube. Dès que nous eûmes

eûmes pris terre, nous ne songeâmes qu'à nous rendre promptement à Bachaserai, qui est la capitale du pays, et la demeure ordinaire du kan. Les lettres et les beaux présens de M. de Fériol nous firent avoir une audience fort prompte; la manière dont nous avons été reçus, a surpassé notre attente. Le kan, nommé sultan *Gazi Guiray*, est un prince d'environ quarante ans, bien fait de sa personne, l'air noble, le regard perçant, les traits du visage très-réguliers; en cela bien différent des autres Tartares qui ont, presque tous, le visage difforme. Sa personne, et tout ce qui l'environnoit, avoient plus l'air guerrier que magnifique : ce qui me charma, fut la bonté avec laquelle il me reçut; il me fit quantité de questions sur le roi et sur les guerres de France, auxquelles il me paroissoit s'intéresser fort : il me parla aussi de M. l'ambassadeur avec de grandes démonstrations d'estime et d'amitié. Je pris ce moment-là pour lui demander la permission d'assister les esclaves et les autres chrétiens de ses États; il me l'accorda, sur le champ, d'une manière aussi étendue, que je pouvois la désirer.

Le kan de la petite Tartarie est maître d'un fort grand pays; il prend la qualité de padicha ou d'empereur, et il est regardé comme l'héritier présomptif de l'empire turc, au défaut des enfans mâles des Osmans. Avec tous ses grands titres, il ne laisse pas que d'être vassal du grand-seigneur, qui le met et le dépose à sa volonté, observant cependant de ne jamais faire mourir celui qu'il dépose, et de lui substituer toujours un des princes de son sang. Ces princes du sang de

Les Tartares soumis à l'obeissance du kan, portent les différens surnoms de Précops, de Nogais, et de Circasses. On appelle Tartares Précops ceux qui habitent la grande presqu'île de Crimée, qui est la Chersonèse taurique des anciens : on lui donne soixante-dix à quatre-vingt lieues de longueur, sur environ cinquante de largeur : sa figure ressemble assez à celle d'un triangle, dont la base, du côté du midi, présente une chaîne de hautes montagnes qui, sur un front presqu'égal, s'avancent dans le pays à une profondeur de huit ou dix lieues ; les deux côtés sont de grandes plaines fort ouvertes, où les vents s'engouffrent, et soufflent avec fureur. Il n'y a dans toute la Crimée que six ou sept villes qui en méritent le nom : Caffa, Bachaserai, Karasou, Guzlo, Orkapi, et la nouvelle forteresse de Yegnikalé.

Caffa, autrefois Théodosie, l'emporte sur toutes les autres villes pour sa beauté, pour sa grandeur et pour son commerce : elle est demeurée entre les mains des Turcs depuis l'an 1475, que Mahomet II l'ôta aux Génois, qui l'avoient prise eux-mêmes sur les Grecs pendant les divisions de leurs derniers empereurs.

Bachaserai, capitale du pays, et le séjour ordinaire du kan, est située au milieu des terres : c'est une ville de près de mille feux, mal bâtie et mal tenue.

Karasou, qui est aussi dans les terres, est à environ vingt-cinq lieues de cette capitale, en tirant vers Caffa ; elle est à peu près de la même grandeur, et aussi mal entendue.

Guzlo, ville maritime à l'occident de l'isthme, a une fort bonne rade ; c'est l'abord des bâtimens de Constantinople et du Danube.

Orkapi, ou la Porte-or, est une fort petite ville, à la gorge de l'isthme, avec un fortin et un mauvais retranchement tiré d'une mer à l'autre : l'isthme n'a guères plus d'un bon quart de lieue de largeur ; cette ville appartient aux Turcs.

A quatre lieues de Caffa on voit les restes de l'ancienne ville de Crim, qui a donné son nom à tout le pays : ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, parmi lesquelles il y a encore, çà et là, quelques maisons qu'on habite.

La forteresse Yegnikalé, sur le Bosphore Cimmérien, a été nouvellement bâtie par les Turcs ; les fortifications n'en furent achevées qu'en 1706 : elle a été élevée pour arrêter les incursions des Moscovites qui, lorsqu'ils avoient Azak, auroient pu venir par là, infester toute la mer Noire jusqu'au voisinage de Constantinople : cette nouvelle forteresse est une place fort irrégulière, et de peu de défense du côté de la terre : ce quelle a de meilleur est une grande plate-forme qui bat sur tout le passage du Bosphore ; il y a dessus une longue rangée de canons de fonte d'un très gros calibre, et quelques-uns de 200 livres de balles : ces boulets énormes, dont les Turcs se servent dans leurs forteresses maritimes, sont d'une pierre grise très-dure et très-pesante.

On qualifie encore du nom de ville, Mankoup, Baluklava, Kers, qui ne sont, dans le vrai, que de très-mediocres bourgs. Dans toute l'enceinte de la

Crimée, il n'y a pas plus de douze cents tant bourgs que villages : on ne compte en tout le pays que vingt-quatre kadiliks ou bailliages, et le plus fort bailliage ne comprend pas plus de cinquante bourgs ou villages.

Les terres, quoique bonnes et grasses, ne sont guères cultivées; celles dont on a soin produisent d'excellent blé. Les jardins et les pâturages occupent beaucoup de terrain : les eaux vives manquent dans les plaines; on y a suppléé par quantité de puits fort profonds, qui en fournissent abondamment à des villages entiers : le climat seroit assez tempéré, si les vents étoient moins furieux; mais en hiver le froid perçant du vent du nord n'est pas supportable.

Le commerce des étrangers, la culture du pays, et les habitations de la Crimée semblent avoir un peu adouci les mœurs des Tartares Précops; c'est surtout dans les villes qu'ils commencent à devenir plus traitables : ils ne sont pas même si mal faits de leurs personnes; ils ont la taille médiocre et assez bien prise; leur constitution est des plus robustes : acoutumés, de bonne heure, à souffrir la faim et la soif, le froid et le chaud, ils se contentent de peu quand ils ont peu; et quand la fantaisie leur prend, ils font, sans s'incommoder, les plus grands excès. Leur langue est un jargon de turc mal arrangé et mal prononcé, tel que seroit notre français dans la bouche d'un Suisse; il ne faut que s'y faire un peu, on n'a pas de peine à le comprendre : leur religion est le mahométisme, tel que les Turcs le professent; ils ont comme eux leurs mosquées et leurs gens de loi, à qui ils portent

grand respect. Quoique la pluralité des femmes leur soit permise, il s'en trouve peu qui en ayent plus d'une; ils aiment mieux entretenir de bons chevaux pour la guerre : la même loi leur interdit l'usage du vin; ils ne font pourtant pas scrupule d'en boire quand ils en trouvent; ils disent qu'il est bien défendu aux hommes d'une profession tranquille, tels que sont les gens de loi, et les marchands; mais qu'il donne du cœur aux soldats, tels qu'ils sont tous. Quand ils n'en ont pas, ils lui substituent une autre boisson très-forte et très-enivrante, qu'ils font avec le lait aigre et le millet fermenté, et qu'ils appellent *bosa*. Leur nourriture ordinaire est la viande, le lait, et une pâte qu'ils font avec de la farine de millet détrempé dans de l'eau; ils ne mangent ni légumes, ni herbages; ils disent que c'est la nourriture des bêtes : la chair de cheval est pour eux un mets exquis; ils la préfèrent au bœuf et au mouton, viandes, selon eux, trop fades : leur manière de l'apprêter est de lui donner une légère cuisson sur les charbons, ou, s'ils sont en voyage, de la laisser bien faisander sous la selle : quand ils ont avec cela du lait de cavale, leur repas leur semble délicieux.

Les Précops sont hardis menteurs, et extrêmement intéressés : de Tartare à Tartare le vol n'est ni permis, ni puni; le voleur en est quitte pour la honte, et pour rendre ce qu'il a pris, à moins que son action n'intéresse le public ou quelque personne d'autorité, car alors les bastonnades ne lui sont pas épargnées; mais on n'en vient jamais jusqu'à le faire mourir. Le contingent des Tartares Précops, en

temps de guerre, est de vingt ou trente mille hommes.

Les Tartares Nogais sont errans par les déserts, à la manière des anciens Scythes, dont ils ont retenu l'humeur farouche, et toute la rudesse : leur pays commence depuis la sortie de l'isthme de Crimée, et s'étend sur des espaces immenses, en Europe et en Asie, depuis le Budziak jusqu'au fleuve Kouban, qui les sépare d'avec les Tartares Circasses. Les Nogais sont naturellement barbares, cruels, vindicatifs, méchans voisins, et plus méchans hôtes; on lit tout cela dans l'expression de leur visage, qui est affreux et difforme; ils naissent les yeux fermés, et sont plusieurs jours sans voir; leur langue n'est pas si mêlée de turc que celle des Précops; ils n'ont parmi eux ni villes, ni bourgs, ni habitations fixes; leurs maisons sont des chariots couverts, sur lesquels ils transportent incessamment, d'un lieu à l'autre, leurs familles et leurs bagages. Quand ils veulent faire halte quelque part, ou pour la commodité de quelque rivière, ou pour l'abondance des pâturages, ils dressent leurs tentes, qui sont des espèces de grandes huttes couvertes de feutre, autour desquelles ils font des parcs de pieux pour la sûreté de leurs familles et de leurs troupeaux : ils ont un chef, à qui ils donnent le nom de *bey*, et qui a sous lui plusieurs mirzas. Ceux du Budziak sont gouvernés par un seigneur de confiance, que le kan a soin de leur envoyer, et qui est quelquefois un sultan; ils sont tous mahométans; leur nourriture est le lait, la chair, et le boza, dont ils font des débauches outrées : quand

il leur meurt un cheval, ou qu'il s'estropie, c'est pour eux un grand festin, où ils invitent leurs amis, et où ils boivent avec excès. C'est des Nogais que le kan tire ses troupes les plus nombreuses; ils peuvent fournir, dans un besoin, jusqu'à cent mille hommes; chaque homme a ordinairement quatre chevaux, celui qu'il monte, un autre pour changer, et qui porte ses provisions, et les deux autres pour charger les esclaves et le butin : alors malheur aux provinces sur lesquelles il tombent; leurs marches ressemblent aux incendies et aux ouragans; partout où ils passent, ils n'y laissent que la terre nue.

Les Tartares Circasses, voisins des Nogais, sont plutôt tributaires que sujets du kan; leur tribut consiste en miel, en fourrures, et en un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles : ces peuples ont le sang parfaitement beau; ils ont leur langue particulière, qu'ils parlent avec beaucoup de douceur; leurs mœurs, quoique toujours farouches et sauvages, ne le sont pas tant, à beaucoup près, que celles des Nogais : il y a parmi eux des vestiges de christianisme, et ils font accueil aux chrétiens qui vont chez eux. Leur pays, que les Tartares Précops nomment *l'Adda*, est bon et fertile; l'air y est très-pur, et les eaux y sont fort bonnes : ses limites sont au nord, le fleuve Kouban et les Nogais; au midi, la mer Noire; à l'orient, la Mingrelie; à l'occident, le Bosphore Cimmérien, et partie du Limen, ou mer de Zabaches. L'Adda est presque moitié plaines et moitié montagnes. Les Circasses des montagnes font leur demeure dans les bois, et ne sont pas si

sociables que les autres ; ceux des plaines ont des villages et quelques petites villes sur la mer Noire, où il y a du commerce : les beys ou seigneurs qui les gouvernent, trafiquent de leurs vassaux ; et les pères et mères, de leurs enfans. Les Circasses passent pour être plus adroits à manier les armes à la chasse, que vaillans à s'en servir dans le combat ; néanmoins, en 1708, ceux des montagnes eurent le courage de refuser au kan le tribut annuel qu'ils avoient coutume de lui payer. Le kan marcha contre eux avec une armée de Nogais, qui fut défaite, s'étant engagé imprudemment dans des défilés coupés de ravines et de bois, où la cavalerie ne pouvoit agir : depuis ce temps ils ont eu des liaisons avec les Moscovites, sans pourtant vouloir se soumettre à eux.

Outre les Précops, les Nogais et les Circasses, il y a encore quelques Tartares Kalmouks, qui se disent soumis au kan ; toute leur soumission consiste en un tribut annuel de fourrures de prix, qu'ils lui apportent à Orkapi, en certains temps de l'année.

On ne peut se figurer l'état déplorable où je trouvai cette chrétienté désolée ; les maladies contagieuses des années précédentes avoient fait périr plus de quarante mille esclaves : ceux qui restoient, et qui pouvoient encore aller à quinze ou vingt mille, attendoient, tous les jours, la même destinée, sans aucun sentiment des biens ou des maux de l'autre vie. La rigueur de leur esclavage, les vices énormes et l'infidélité du pays barbare, où la plupart avoient vieilli sans prêtres, sans instructions, sans Sacre-

mens, tout cela les avoit comme abrutis : quelques-uns s'étoient fait mahométans, et beaucoup penchoient de ce côté-là : plusieurs étoient devenus schismatiques; ceux qui avoient conservé leur religion, l'avoient comme oubliée, et n'en pratiquoient plus les devoirs.

Les autres chrétiens du pays, grecs et arméniens, quoique libres, et ayant leurs prêtres et leurs églises, n'en étoient ni mieux secourus, ni plus gens de bien : les prêtres et le peuple, aussi dépravés et aussi perdus les uns que les autres, vivoient dans une profonde et crasse ignorance ; l'esprit d'avarice, les superstitions, le libertinage des mœurs dominoient partout.

De quelque côté que je me tournasse, je ne trouvois partout qu'indifférence et que froideur pour les choses du salut. J'ai toujours regardé comme un effet de l'inspiration du ciel, la facilité que je trouvai dans les Arméniens, à me laisser prendre un logement parmi eux, et à m'accorder, pour mes fonctions, une petite portion de leur pauvre église à demi-ruinée : c'est là, qu'après bien des peines, je commençai à rassembler quelques esclaves errans, que je me mis à instruire des vérités du salut. La nouveauté d'entendre publiquement parler de Dieu, et prêcher la pénitence dans l'église arménienne de Bachaserai, fit que ces premiers furent suivis de quelques autres, et ceux-ci d'un plus grand nombre.

Le bruit se répandit parmi les esclaves des habitations de la campagne, qu'il y avoit à Bachaserai un père franc, venu de Constantinople, pour être

le chapelain des catholiques; qu'il prêchoit, qu'il disoit la messe, et donnoit les Sacremens dans l'église des Arméniens; que c'étoit l'ambassadeur de France qui l'envoyoit, et que le kan lui-même lui en avoit expédié la permission.

Ces malheureux étoient, ou des esclaves qui avoient des maîtres durs et avares, et qui les tenoient occupés à un travail sans relâche, ou des espèces d'affranchis qui, n'ayant point de maître certain, se faisoient, pour vivre, les esclaves de tout le monde. La troisième sorte, étoit une multitude de vieillards accablés d'années, ou estropiés, dont personne ne vouloit plus, parce qu'on n'en pouvoit plus tirer de service : rejetés de tous, ils étoient incessamment à chercher leur vie par les villages, et autour des maisons où ils avoient autrefois servi, et d'où ils ne pouvoient guères s'éloigner sans s'exposer à mourir de faim. Tout présentoit des obstacles au succès de mon ministère; mais l'opposition la plus forte, fut celle que je trouvai dans les funestes engagemens que plusieurs avoient pris dans l'esclavage, et dont ils ne savoient comment sortir : c'étoit beaucoup de mariages illicites entre personnes déjà mariées dans leur pays, leurs maîtres infidèles les ayant, disoient-ils, forcés, par mille mauvais traitemens, à contracter ces mariages défendus, dans la vue de se les attacher davantage, et encore pour augmenter leurs familles de nouveaux esclaves, dont ils trafiquoient ensuite, ou qu'ils obligeoient, encore jeunes, à se faire mahométans, particulièrement les petites filles : tout cela fit que dans les commencemens, il ne me

vint pas grand monde de ces habitations champêtres. Les premiers qui formèrent quelque nombre, furent les Allemands, que je trouvai assez dociles, et à qui je recommandois toujours, en les renvoyant, de m'amener le plus qu'ils pourroient, des autres esclaves de leur connoissance ; ils le firent avec zèle et avec succès : aussi à quelques mois de là, je me vis entouré de gens de sept ou huit nations différentes, Allemands, Polonais, Hongrois, Transilvains, Croates, Serviens et Russiens.

Dès que ces malheureux me surent à Bachaserai, ils vinrent m'assiéger de toutes parts, souffrant la faim et à demi-nus : je les reçus comme des pauvres abandonnés, que la Providence m'adressoit pour leur ouvrir les portes du salut sur la fin de leurs jours. Avec les secours que je tâche de leur procurer, le long de la semaine, chaque dimanche je leur distribue, à l'église, une légère aumône, qui sera plus forte quand les charités de notre pieuse France m'en auront fourni les moyens : j'ai été obligé d'en user ainsi pour les rendre plus assidus au service divin et aux instructions, dont ils ont entièrement perdu l'habitude. Toutes leurs idées de religion sont si effacées, qu'il a fallu leur apprendre à faire le signe de la croix, et les remettre avec les petits enfans, aux premières demandes du catéchisme : Quelques personnes zélées, dont je bénirai à jamais la charité, me fournirent, il y a trois ans, de quoi racheter, des mains des Tartares, quatre petits garçons qui alloient être pervertis : deux ont été dépaysés, et j'ai gardé ici les deux qui ont le plus d'esprit, que je

forme au service de l'église et à l'office du cathéchiste, où ils réussissent à merveille. Quand j'étois fort occupé, je leur donnois ces vieux esclaves à instruire : il y avoit de quoi être touché jusqu'aux larmes, de voir ces bonnes gens de quatre-vingts ans et plus, apprendre, de deux enfans de douze à treize ans, à dire leur *Pater*, et à répéter les commandemens de Dieu.

Au moment où notre mission faisoit le plus de progrès, elle éprouva un malheur qui pouvoit entraîner sa ruine; Sultan Gazikan, notre déclaré protecteur, fut déposé et relégué dans l'île de Rhodes.

Le changement de souverain me rendit, pendant quelques semaines, plus circonspect et plus réservé pour mes fonctions, sans cependant me forcer de les interrompre. Le nouveau kan ne me connoissoit pas, et je n'avois de lui aucune permission; je courus vîte à mon protecteur ordinaire, M. de Fériol, mais sa vigilance avoit déjà tout prévu et tout aplani. Lorsque je m'y attendois le moins, et que pour ne donner aucune prise, je continuois à faire l'œuvre de Dieu, à petit bruit, le kan m'envoya dire que je ne craignisse rien, et que si quelqu'un me faisoit de la peine, j'eusse à en porter mes plaintes à son visir, qui avoit ordre de me faire rendre justice.

Cette déclaration me releva le courage, et la mission n'en devint partout que plus florissante; les catholiques et les chrétiens du pays s'y affectionnèrent avec plus de cœur que jamais, convaincus, disoient-ils, que Dieu s'intéressoit visiblement à la maintenir, malgré les révolutions du pays. Une des preu-

ves pour moi, des plus convaincantes de la protection divine sur elle, fut qu'elle ne souffrit rien du rappel de M. de Fériol, son fondateur et son père, dont il sembloit que l'éloignement dût la faire tomber : ce digne ambassadeur, après douze ans d'un ministère également glorieux et utile à l'État et à la religion, fut remplacé par M. le comte des Alleurs, dans qui je trouvai le même appui et le même zèle ; il ne m'en falloit pas moins pour me soutenir et me consoler dans la perte que je venois de faire.

Sultan Gazi avoit pris des mesures, à la sollicitation de M. de Fériol, pour l'érection d'une chapelle française ; mais sa déposition avoit tout suspendu. M. des Alleurs a repris ce projet avec le kan d'aujourd'hui, et il le conduit fort heureusement : il nous a déjà obtenu du prince, la permission d'agrandir notre maison, d'y faire prier les chrétiens, et de leur y lire l'Évangile, ce qui, en style du pays, veut dire avoir chez soi une église.

Je me mis alors à donner quelque forme à ma mission, où, de jour en jour, je voyois croître la ferveur et le travail. Pour n'en être pas accablé, seul comme j'étois, je fus obligé de régler les temps de l'office divin, des instructions et des confessions générales, qui devenoient à tout moment très-nombreuses, et d'une discussion fort longue : j'établis donc, que les jours ouvriers seroient pour ces grandes confessions, et pour les instructions des nouveaux venus, et que ces jours-là, il n'y auroit point d'assemblées réglées ; que les dimanches et les fêtes de précepte, dont je distribuai des catalogues, les con-

ssions courantes, la célébration de la sainte messe;
s instructions et l'explication de l'Évangile, fe-
oient l'emploi de la matinée; que ceux qui auroient
des maîtres plus traitables, et qui le matin auroient
communié, assisteroient l'après-dînée au reste du
service, et aux instructions du catéchisme. Quand
j'aurai un soleil pour exposer avec décence le saint
Sacrement, et terminer par un salut les dévotions
de la journée, je suis sûr d'y avoir beaucoup de
monde en prières autour de Notre-Seigneur, et des
chrétiens du pays encore plus que d'autres : on ne
sauroit croire combien ils sont frappés de nos céré-
monies romaines. Nos jours extraordinaires sont les
principales solennités de l'année, et les fêtes de
Notre-Dame : alors la foule est si grande, et les dé-
votions si empressées, que je ne sais, ni où me
mettre, ni à qui répondre.

Le bruit qui se répandit, de plusieurs abjurations
faites par des calvinistes et des luthériens, décon-
certa un ministre suédois; il tenta tous les moyens
qui étoient en son pouvoir, pour ramener à lui les
luthériens réunis à l'Église catholique, et empêcher
les autres de suivre leur exemple. Voyant que par
ses largesses et par ses discours il faisoit peu de
chemin, que les convertis, même les Suédois, de-
meuroient fermes, et que ceux qui ne l'étoient pas
encore, n'en prêtoient pas moins l'oreille à mes instruc
tions, il persuada au kan que je contrevenois à la loi d
Mahomet, dont un des articles est de laisser chacu
dans la religion où il est né. Je découvris tou
cette intrigue par le sieur Ferrand, qui actuel

ment traitoit le prince d'une fistule. Je répondis que je n'étois pas dans le cas de la loi, que je n'introduisois point de secte nouvelle dans la Crimée, que je ne faisois que rappeler les Luthériens à la religion des Français, qu'ils avoient abandonnée. Le kan, fort satisfait de ma réponse, fit dire au ministre que c'étoit par son ordre que le père français apprenoit aux esclaves à faire leurs prières, et qu'il eût à ne se plus mêler de ses affaires.

J'ai encore de grands sujets de bénir Dieu, du progrès que fait la foi catholique parmi les Arméniens. Les nouveaux convertis de cette nation vont déjà à plus de quatre-vingts dans le seul Bagchsaray; ils iroient à beaucoup davantage, sans les mesures que je suis obligé de garder, pour ne pas trop effaroucher le faux zèle des autres qui sont encore hérétiques, et qui, dans cette capitale, sont beaucoup plus remuans et plus hardis que dans les autres villes. Cela ne va pourtant qu'à quelques particuliers, gens fort peu capables, mais fort entêtés, et qui ne se distinguent des autres que par une grande confiance à parler haut, sans trop savoir ce qu'ils disent. Leur archevêque, qui est un bon prélat, d'un esprit fort simple et fort borné, a du moins cela de louable, qu'il ne se laisse pas aller aux conseils violens; il n'a nulle aversion des catholiques, et il me laisse assez faire ce que je veux; il connoît mieux que personne tous ceux qui viennent, ou me consulter, ou me faire des confessions générales, sans leur en montrer plus mauvais visage; il m'a donné de lui-même un écrit signé de sa main, avec

permission expresse d'exercer mes fonctions dans toutes les églises de sa dépendance, avec autant de liberté que si elles m'appartenoient en propre; et défense à quiconque des siens de me troubler dans cette possession, sous quelque prétexte que ce soit.

A l'égard de ceux qui se font catholiques, leurs surveillans ont tant de gens aux aguets, qu'il n'y a pas moyen de leur cacher long-temps leur conversion : alors les reproches et les menaces durent les jours entiers; mais cela passe, et tout en demeure aux simples paroles. Les hérétiques arméniens, quelques démonstrations de chagrin qu'ils donnent, ont toujours dans l'ame un grand fonds de respect pour la religion catholique; on ne les entend presque jamais l'attaquer, comme font quelquefois les autres schismatiques de l'Orient : au contraire, ils disent qu'elle est bonne et sainte, mais que la leur ne l'est pas moins, et qu'il faut que chacun demeure comme il est. Je suis néanmoins persuadé qu'avec le respect de la religion catholique, il entre aussi un peu d'intérêt dans cette modération. Ils voient le sieur Ferraud toujours en crédit auprès des kans et de la noblesse; ils se souviennent que c'est lui qui m'a amené dans la Crimée, sous la protection d'un de nos ambassadeurs; et ils ne peuvent ignorer que M. l'ambassadeur d'aujourd'hui, dont eux et leurs confrères de Constantinople peuvent avoir besoin à tout moment, est mon zélé protecteur. Quand ils auroient quelque mauvaise volonté, il est certain que toutes ces considérations les

retiendroient, et les empêcheroient de se porter à rien de violent. J'espère de la bonté de Dieu, et de la docilité de cette bonne nation, qui ne demande qu'à être éclairée, qu'avant qu'il soit peu, ils ne seront plus conduits par d'autres intérêts que par celui de leur salut éternel.

Au reste, l'attention que j'ai à cultiver Bagchsaray et ses environs, comme la tête et le siége principal de la mission, ne m'empêche pas d'aller, par intervalle, au secours des autres peuplades. Le temps ordinaire de mes excursions est, à diverses reprises, depuis Pâques jusqu'en automne. Dans ces expéditions ambulantes, j'ai pour maxime de n'aller jamais me montrer aux habitations où sont les esclaves; il y auroit trop d'inconvéniens, et leurs maîtres ne manqueroient pas d'en prendre ombrage : ma manière est de me rendre à quelque ville voisine, et de les faire appeler de là. Les villes les plus commodes à ce dessein sont Karasou, Gulzo et Orkapi, toutes à vingt-cinq ou trente lieues l'une de l'autre, et à une distance presque égale de Bagchsaray, qui en fait comme le centre; ce qui ne laisse pas d'embrasser un grand pays. Dès que j'arrive à quelqu'une de ces villes, je fais incontinent savoir aux environs, et mon arrivée, et le temps que j'y dois être.

Monsieur l'ambassadeur, toujours zélé pour l'établissement d'une chapelle, m'a envoyé, par le père qui est venu me joindre, une patente de consul : il est constant que c'est là le plus court moyen d'obtenir ce que nous souhaitons. Cependant, comme un consul est une nouveauté dans la Crimée,

sur l'emprisonnement des missionnaires à Damas, en 1742. Page 155
Histoire des différentes persécutions exercées contre les catholiques d'Alep et de Damas. 161

VARIÉTÉS.

Ile de Santorin. 178
Extrait d'une lettre de Santorin, sur le même sujet. 191
Conciles des évêques maronites. 201
Des Caloyers. 209
Missionnaires célèbres. 218
Mission de la Perse. 239
Portrait de Thamas Kouli-Kan. 255
Opinions religieuses. 256
Mission de Sirvan. 266
Sectes mahométanes. 289
Du ramadan, et du carême des chrétiens. 297
Mission d'Ispahan. Persécutions contre les catholiques. 307
Mission d'Erivan. 323
Constitution politique de la Perse. 333
Administration de la justice. 335
Bâtimens et édifices persans. 340
Chiraz, capitale du Fassislan. 354
Caractère des Persans. 359
Mœurs et coutumes des Persans. Superstitions. 361

s'accoutument à nous : leurs esclaves, qui font leur grande richesse, leur disent mille biens de nous, et ils remarquent, disent-ils, que depuis qu'ils nous fréquentent, ils en sont servis plus fidélement et plus volontiers. Les chrétiens du pays perdent tous les jours les préjugés qu'on leur inspire dès l'enfance contre la croyance catholique; beaucoup l'embrassent, et tous la respectent; l'ouvrage est commencé, il ne s'agit plus que de le perfectionner et de l'affermir. Il faudroit, pour rendre cette mission de plus en plus florissante, augmenter le nombre des missionnaires, obtenir la permission d'avoir une chapelle franque, et l'établir, par autorité publique, à Bagchsaray.

Si quelqu'un des missionnaires étoit médecin, et qu'il eût de bons remèdes, il auroit entrée partout à la faveur de la médecine, et il feroit des biens immenses aux villes et aux habitations de la campagne, où il ne faudroit plus tant craindre d'aller nous montrer. Connoissant le pays comme je le connois, je suis persuadé qu'il n'y auroit point d'année, que le missionnaire ne pût baptiser une multitude de petits enfans, et être appelé pour assister à la mort quantité d'adultes. Jusqu'ici j'ai été souvent jusqu'aux portes de Kaffa, où est le fort des esclaves chrétiens, à cause du grand peuple et du grand commerce, sans avoir pu y entrer; c'est une ville turque où il n'y a pas de sûreté pour les Francs, depuis les démêlés de la Porte avec les Polonois et les Moscovites. Si j'avois eu avec moi un missionnaire médecin, ou que je l'eusse été moi-même, je sais, à n'en pas douter, que depuis cinq ou six ans qu'on m'invite à